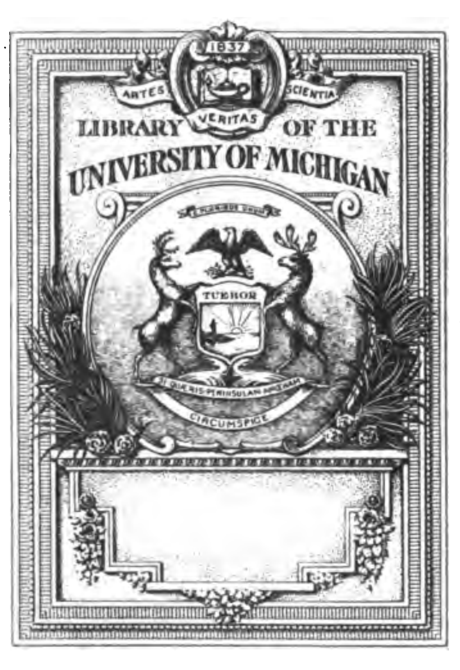
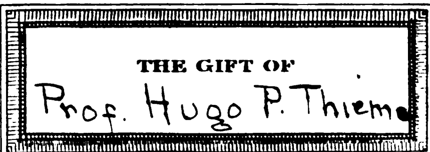

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


THE GIFT OF
Prof. Hugo P. Thieme

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

NOUVEAUX SAMEDIS

ONZIÈME SÉRIE

JULES JANIN
LA POÉSIE ATHÉE (MADAME ACKERMANN)
PYTHONISSE ET BACCHANTE — PÉTRARQUE
LA VILLA DES JASMINS — UN POÈME MYSTIQUE
MALOUET
ROYALISTES ET RÉPUBLICAINS
ETC., ETC., ETC.

M. GUIZOT
DEUX ROMANS DE FEMMES — LA LITTÉRATURE MILITAIRE
M. JOSEPH AUTRAN — LES DEUX LAMENNAIS
SAINTE-BEUVE — M. D. NISARD
M. LOUIS VEUILLOT — LE FRÈRE PHILIPPE
ETC., ETC., ETC.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
1875

NOUVEAUX

SAMEDIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries Littéraires, nouvelle édition.	1	vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1	—
Dernières Causeries littéraires, 2e édition.	1	—
Causeries du Samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1	—
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition.	1	—
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1	—
Les Semaines littéraires, nouvelle édition	1	—
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition.	1	—
Dernières Semaines littéraires, 2e édition	1	—
Nouveaux Samedis	11	—
Le Fond de la Coupe.	1	—
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition	1	—
Entre Chien et Loup, 2e édition.	1	—
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition . .	1	—
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1	—
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1	—
La Fin du Procès, nouvelle édition.	1	—
Or et Clinquant, nouvelle édition.	1	—
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition .	1	—
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1	—
Le Filleul de Beaumarchais, 2e édition.	1	—
La Mandarine, 2e édition.	1	—
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1	—
Lettres d'un Intercepté, nouvelle édition	1	—

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

NOUVEAUX
SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

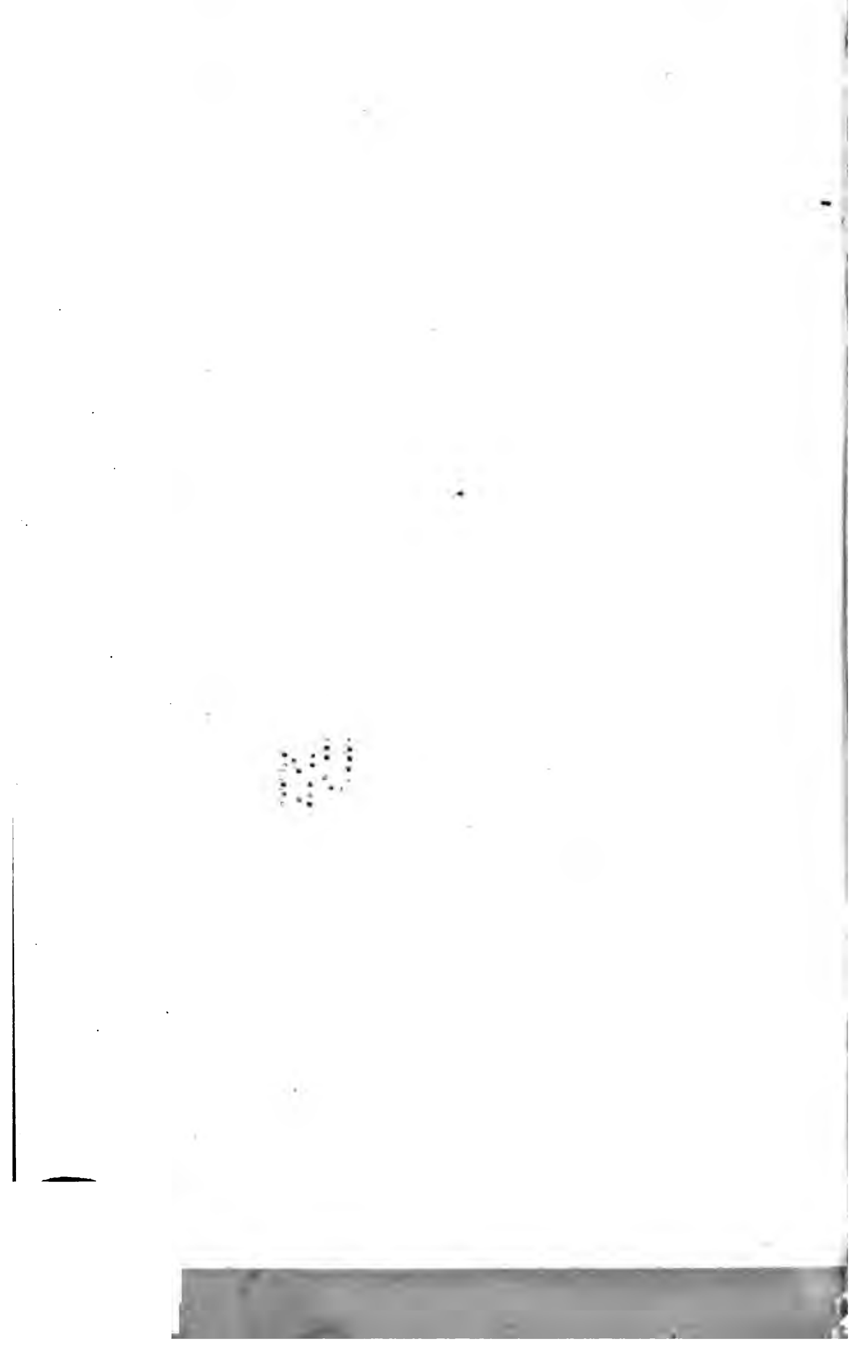
ONZIÈME SÉRIE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875



NOUVEAUX SAMEDIS

I

JULES JANIN

5 juillet 1874.

Nous l'aimions tous, — ou presque tous; — nous le pleurons encore, nous le regretterons toujours, et je ne connais pas de meilleure réponse aux esprits chagrins qui seraient tentés de chicaner ce nom populaire, ce demi-siècle de légitime célébrité. Ils vous diront, — ce que nous savions déjà, ce qu'il savait lui-même, — que tout ce qui reluit n'est pas or, que le Tasse ne vaut pas Virgile, que les mots encombrent les idées, que ce style étincelant éblouissait trop pour éclairer, que la lampe discrète est préférable au feu d'artifice, que la mobilité des opinions

en affaiblit l'autorité, que la fantaisie n'est pas la critique, que bien des œuvres discutées, approuvées ou condamnées par ce juge restaient encore à juger. Qu'importe? Ce qui se dégage de cet ensemble, ce qui survit dans notre mémoire, c'est une figure sympathique et de bonne humeur, une verve intarissable, un sourire expansif, une intelligence hospitalière, un regard franc et loyal, un exemple cher aux travailleurs, un amour sincère et constant pour la belle littérature, et, pendant longues années, une fête hebdomadaire, chaque fois que cette plume vive, légère, fringante et pimpante, nous invitait à la suivre dans de frais sentiers, sous de verts bocages, dans des jardins sans limites, pour y cueillir des gerbes de fleurs et y réveiller des essaims d'abeilles.

Il avait le secret, il avait la grâce, il avait le charme. Son caprice était de ceux que l'on accepte avec joie; car il savait y mêler assez de bon sens pour donner à ses paradoxes l'air de vérités préventives, habillées à la mode du lendemain. Ses variations ne déplaisaient pas ; car il disait et il prouvait si bien que les fanatiques et les sots sont seuls à ne jamais changer d'avis, qu'on finissait par le croire. Ce qui eût surpris ou choqué chez un autre semblait naturel chez lui, et si naturellement aimable qu'on se gardait bien de se plaindre. On aurait tant perdu — sa peine et surtout son plaisir! — à essayer de le rendre plus logique, plus solide et plus consistant!

Remontons le cours des années; ramassons sur le sol

humide les feuilles jaunies et dispersées par le vent. C'était, si j'ose m'en souvenir, pendant l'hiver de 1828 à 1829. Nous étions des écoliers; celui qui devait être un maître était encore un inconnu. Dans la grande allée du Luxembourg où la jeune poésie préludait à ses glorieuses et mensongères destinées, que traversaient, à chaque instant, Cousin et Victor Hugo, Villemain et Mérimée, Sainte-Beuve et Alfred de Musset, Guizot et Chateaubriand, Deveria et Delacroix, Chenavard et Decamps, je rencontrai mon professeur de philosophie, qui écrivait, en dépit d'Aristote, des drames pour l'Odéon. Il avait de l'amitié pour moi, parce que je lui avouais franchement ne rien comprendre à la science qu'il m'enseignait: « Il vient de paraître, me dit-il, un singulier livre sous un singulier titre : *L'Ane mort et la Femme guillotinée.* L'auteur a-t-il voulu parodier Victor Hugo et le *Dernier jour d'un condamné*? S'est-il pris dans son mince filet de parodiste? A-t-il mis, à son insu, de l'émotion, de la pitié, de la terreur, là où il prétendait d'abord mettre du gros sel et de la caricature? Peut-être y a-t-il un peu de tout cela dans ce roman. La jeunesse, l'imagination, la passion, la fantaisie, ont achevé ce que la critique et la satire avaient commencé. Quoi qu'il en soit, le livre est curieux. A côté de scènes étranges, où l'horrible se corrige par son excès même, vous y rencontrerez des pages d'une fraîcheur délicieuse, d'un charme irrésistible. Figurez-vous des gouttes de rosée sur l'herbe d'un cimetière, des perles au cou d'un noyé, une brise

imprégnée de tous les parfums de mai glissant sur un charnier ou un cloaque ; de belles fleurs de nénuphar s'épanouissant à la surface d'un marais fétide. — Y rencontrerai-je Condillac et Laromiguière ? — Non. — Alors je vais le lire. »

Ainsi me parla l'excellent M. Ozanneaux, et le brave homme ne se doutait pas qu'il venait de caractériser en deux phrases, non-seulement *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, mais toute une face de ce talent primesautier qui, pendant plus de quarante ans, chargea l'imagination et la fantaisie de compléter ou de contredire ce que la critique avait commencé. Il se doutait encore moins qu'un de ses drames dont le titre m'échappe, mais où « *tout le monde hurlait nègre dans un décor soupe au potiron,* » inspirerait à Jules Janin un de ses plus malicieux chefs-d'œuvre.

Qu'était-ce donc que ce roman, *l'Ane mort et la Femme guillotinée*? Je l'ai oublié, et peut-être sied-il de ne pas trop s'en souvenir. Ce n'est plus un livre, c'est une date, et, même après *Notre-Dame de Paris* et *Cinq-Mars*, *Eugénie Grandet* et *Valentine*, *Marianna* et *Colomba*, cette date vit encore. L'immense supériorité de ces récits a effacé le romancier, mais épargné l'écrivain. Une date aussi, *la Confession*, où Janin, à force d'esprit, de piquantes échappées et de digressions ingénieuses, fit réussir un impossible phénomène ; un mari étranglant sa femme, la nuit de ses noces, pour se punir d'avoir ou-

blié son nom de baptême. Une date encore, ce *Barnave* qui fit tant de bruit, où la reine Marie-Antoinette, dans tout l'éclat de sa beauté, de son innocence et de son malheur, eut, hélas ! pour cortége les filles de Séjan et les maîtresses de Mirabeau ; *Barnave* que nous applaudîmes comme une revanche contre Louis-Philippe et un réquisitoire contre Philippe-Egalité ; qui suggéra à Michaud, de la *Quotidienne*, ce joli mot : « Il venge les lis à coups de tubéreuses, » — et qui n'empêcha pas Janin, après la révolution de février, d'être un des premiers à tirer sur les vainqueurs et à leur dire bravement : « Ce n'est pas par une explosion d'immondes injures, de caricatures obscènes et d'infâmes calomnies que vous prouverez le vice des monarchies et la vertu des républiques ! »

Mais déjà, — avant même les néfastes journées de juillet, — Jules Janin s'était révélé sous un nouvel aspect, qui devait être le véritable. Tous les survivants de cette époque vous diront comme moi — mieux que moi — l'effet que produisit le premier feuilleton signé de ces deux initiales jumelles et succédant à la lourde prose de Duvicquet, successeur de Geoffroy. Aux normaliens beaux-esprits, hommes d'étude et de compétence, qui prennent aujourd'hui le haut du pavé et se servent de leur férule pour toiser Jules Janin, il n'est pas hors de propos de rappeler ce que furent leurs ancêtres, ce que fut la critique universitaire, appliquée à l'art du théâtre. Un *pion*, séduit par l'envoi d'une dinde truffée, se

couronnant de roses et récitant une ode d'Anacréon à une prêtresse de Melpomène ou à une servante de Thalie, telle est l'image de cette cuistrerie en goguette devant les feux de la rampe et les appas de mademoiselle Georges; tel est le thème sur lequel vous êtes libre de broder des variations innombrables. Afin de mieux apprécier notre cher défunt et de le louer en connaissance de cause, je viens de profiter des loisirs de la campagne et des économies d'une vieille bibliothèque, pour relire la collection du *Journal des Débats* depuis 1803 jusqu'à 1825. C'est inouï, et quand on songe que ces articles, lus, savourés, dévorés dans toute l'Europe, eurent force de loi et firent trembler les plus célèbres interprètes de Corneille, de Racine et de Molière, on a peine à se défendre de retours mélancoliques et de réflexions amères sur l'inégalité des conditions en littérature. Je ne cite rien, les citations me mèneraient trop loin. Qu'il vous suffise d'imaginer un pédant de collège égaré dans les bosquets d'Amathonte, un magister sacrifiant aux Grâces, le récit de Théramène traduit en vers latins, une parfumerie dans un réfectoire, un madrigal dans un *pensum*, le dictionnaire de Champré alternant avec le dictionnaire de Planche, des camélias greffés sur des racines grecques, Pancrace et Marfurius figurant dans un ballet mythologique en face de Lisette et de Célimène.

Voilà ce que Jules Janin anéantit d'un mot, renversa d'un bond, raya d'un trait de plume. Il ne fit pas seulement

succéder la légèreté à la pesanteur, le naturel au pédantisme, la nouveauté à la routine, l'amusement à l'ennui. Il créa un genre. C'est ici l'occasion d'indiquer le fort et le faible de la critique dramatique dans une société comme la nôtre, et dans un temps comme celui où nous avons le malheur de vivre.

Le théâtre occupe, de nos jours, une place énorme, excessive ; si excessive et si énorme, que son domaine idéal s'étend bien au delà de ses attributions réelles, qu'il y a du théâtre, de la comédie, du mélodrame, de la déclamation, de la parade, des airs de tréteau et de pantomime, chez bien des gens acceptés comme sérieux par le public bénévole. Il me serait facile de vous nommer tel ou tel personnage, oracle d'un parti, idole d'un groupe politique ou littéraire, plus théâtral au fond, c'est-à-dire plus artificiel, plus étroitement rivé à un rôle, plus constamment en représentation, plus fatalement condamné à absorber l'homme dans l'acteur, que Got ou Frédérick Lemaître. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, pour nous reposer ou nous distraire de la politique et des affaires, les journaux se mirent une fois d'accord et s'entendirent, un lundi matin, pour donner au théâtre un article par semaine. Seulement cette médaille avait un revers. L'année possède, je crois, cinquante-deux lundis ; combien nous offrait-elle de pièces dignes d'être serrées de près, analysées et jugées? Cinq ou six, et encore!

Comment faire? Rien de plus simple ; il ne s'agissait

que d'avoir énormément d'imagination, d'entrain, d'invention et d'esprit. Le théâtre, disons-nous, empiétait de plus en plus sur le monde et s'emparait de la vie sociale. Eh bien ! il fallait le forcer de devenir un trait d'union entre ces fictions dramatiques dont la pauvreté défiait souvent l'examen le plus attentif, et cette comédie humaine qui se renouvelait sans cesse. Voilà ce que Jules Janin devina dès le début, et ce qu'il accomplit, pendant près d'un demi-siècle, tour à tour sérieux et frivole, grave et léger, ému et goguenard, moraliste et fantaisiste, éloquent et rieur, vigoureux et souple, fixe et variable, observateur des surfaces et touchant aux profondeurs, côtoyant Diderot et Sterne, Hoffmann et Addison, Saint-Evremond et Lesage, sans y perdre sa physionomie originale; s'amusant de tout, nous amusant avec lui, rarement fatigué, jamais ennuyé, jamais ennuyeux. Ainsi compris, le feuilleton de théâtre devenait le précurseur de ces *Courriers de Paris* que madame de Girardin allait bientôt mettre à la mode, et qui n'eurent ni plus d'éclat, ni plus de finesse, ni plus d'actualité, ni plus de charme.

Tous les épisodes de la vie publique et privée entraient aisément dans ce cadre. Que de petits chefs-d'œuvre bâtis sur une pointe d'aiguille, à propos des événements qui passionnaient, effrayaient ou égayaient la ville et la cour ! Le choléra et l'émeute, le docteur noir et Paganini, les *jeunes France* et Joseph Prudhomme, une lionne qui nous arrivait d'Afrique, un mort illustre, une exposition

au profit des pauvres, une création élégante ou grotesque du génie parisien, un de ces mots qui courent le boulevard sans que l'on sache où ils vont ni d'où ils viennent, autant de sujets parallèles à la comédie de Scribe, au drame de M. Hugo, à la tragédie de Casimir Delavigne, aux *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas, au déclin de l'ancien Gymnase, au règne fugitif de Léontine Fay, aux spirituelles bêtises d'Arnal, aux gros calembours d'Odry, aux premiers succès de Bouffé, aux dernières soirées de mademoiselle Mars, à ce théâtre de transition qui par ses folies et ses défaillances, ses mensonges et ses mécomptes, préparait l'avénement de mademoiselle Rachel, la courte revanche des classiques, la résurrection de Corneille et de Racine, le stathoudérat de Ponsard, détrônés à leur tour et absorbés par le réalisme mystique de M. Dumas fils et les ingénieuses confections, — *à la Belle Jardinière*, — de M. Victorien Sardou.

Et ne croyez pas qu'à travers les innombrables méandres de cette critique buissonnière où nous trouvions, Dieu merci ! plus de fleurs que de buissons, la vraie critique se perdît au point de ne plus oser reparaître. Oh ! que non pas ! Chaque fois que l'œuvre ou l'auteur en valait la peine, voilà Jules Janin à son poste, l'œil vif, l'oreille au guet, le pied ferme, la main sûre, prêt à traiter selon son mérite le triomphateur ou le vaincu, à discuter le succès, à panser la blessure, à peser le pour et le contre, à démonter la machine, à étudier les beautés et les défauts, et, quand

il ne disait pas tout, à forcer les moins clairvoyants de lire entre chaque ligne ce qu'il avait cru devoir taire. Quels merveilleux articles sur le vieux répertoire et sur le drame moderne, sur Frédéric Soulié et sur Eugène Sue, sur *Agnès de Méranie* et sur *Toussaint-Louverture*, sur l'*Honneur et l'Argent* et sur le *Demi-Monde?* Quelle puissànce et quelle promptitude d'initiative quand il fallait, en vingt-quatre heures, faire passer de l'ombre au grand jour la petite Rachel, ou déclarer jouables et très-jouables les *Proverbes* d'Alfred de Musset! Je m'arrête; ce dénombrement exigerait un volume, et l'éloge se changerait en statistique. J'essaie d'ailleurs d'évoquer une figure plutôt que de faire le triage dans un ensemble gigantesque. Cette figure épanouie, affable, attractive, familière, rayonnante de spirituelle bonhomie, également éclairée par le sourire des yeux et le sourire des lèvres, qui de nous pourra l'oublier? Quelle bonne fortune, les soirs de *première*, quand nous le trouvions au foyer du Théâtre-Français, assis au milieu d'un groupe de dilettantes, d'amis ou de confrères, empressés de recueillir ses saillies ou ses leçons, et quel profit pour nous tous lorsque ce millionnaire prodigue nous disait le mot juste, le mot décisif de la pièce nouvelle, et avait l'air d'ajouter: « Voilà mon sentiment, voilà mon idée; prenons et partageons! »

Maintenant, vous me direz, si vous êtes très-malveillant, que Jules Janin, travailleur infatigable, producteur passionné, refusa de se borner à son feuilleton dramati-

que; qu'il a écrit le *Chemin de traverse*, la ***Religieuse de Toulouse***, les ***Gaietés champêtres***, *l'Interné*, ***Clarisse Harlowe*** abrégée et encore trop prolixe, les ***Contes nouveaux***, les *Catacombes*, que sais-je? une foule de livres où il est difficile de le suivre, parce que des pages ravissantes et des chapitres délicieux y sont enfouis sous des avalanches de phrases, comme de jolis chalets suisses sous des masses de neige ; parce qu'il faut traverser trop de sables mouvants pour arriver aux fraîches *oasis*. Jules Janin n'est pas là ; pourquoi l'y chercher? Ces œuvres bizarres, composites, touffues, paradoxales, verbeuses, pléthoriques, bourrées de citations, comparables tantôt à un fusil trop chargé, tantôt à un palais sans escalier, tantôt à une route sans issue, ne resteront que pour attester l'incomparable facilité de cette plume, la fécondité extraordinaire de cet esprit toujours en éveil, avide de savoir plutôt que savant; à la fois compilateur et inventeur, se multipliant en des curiosités infinies, cumulant le superflu, l'utile et le nécessaire, pareil à ces collectionneurs intrépides qui placent indifféremment dans leur herbier la plante unique et le chardon, si amoureux enfin de littérature qu'il se répétait comme tous les amants bien épris. Mais que dis-je? Sommes-nous donc dans un siècle si fertile en œuvres monumentales, longuement méditées, sobrement écrites, pour qu'il nous soit permis de dédaigner les pages qui ne suffisent pas à former un livre ou qui se détachent toutes vivantes d'un livre oublié? Qu'i

jette la première pierre à Jules Janin, le contemporain assez grand ou assez sot, assez sûr de son génie ou assez ancré dans sa bêtise pour se figurer qu'il a réalisé l'*œre perennius* d'Horace; d'Horace, l'auteur favori, le poëte préféré, le compagnon inséparable de Janin, moins fidèle peut-être dans sa traduction que dans son amitié ! Oui, messieurs les illustres, il faut vous y résigner; des pages, rien que des pages; et bien heureux encore ceux dont il restera autre chose qu'un nom sur un tombeau!...

Chose singulière! Jules Janin, qui eut trop de volubilité et de souffle dans le roman de longue haleine, excellait dans l'anecdote et la nouvelle de huit ou dix pages. Plusieurs de ses feuilletons sont des modèles du genre; presque tous ses ouvrages sont remplis de contes lestement et galamment troussés, que Diderot aurait signés et qui tiennent du dix-huitième siècle, avec un style plus jeune et plus coloré. On en rencontre, de ces courts et charmants récits, jusque dansson dernier livre, *Paris et Versailles il y a cent ans*, livre qu'il publia *in extremis*, et qu'il n'aurait jamais pu terminer, s'il n'avait été admirablement secondé. Ceci me ramène à la partie la plus douce de ma tâche. Le bon Dieu, — Janin eût dit peut-être le *Dieu des bonnes gens*, — lui accorda le plus grand bonheur qui puisse écheoir ici-bas à un homme d'esprit, à un homme de lettres: une honnête et digne compagne qui sut, dès l'abord, le comprendre et l'aimer comme il voulait être aimé et compris. Lorsque, en décembre 1841, il

écrivit le fameux article « *le Critique marié,* » les puritains du *Constitutionnel* et du *National* crièrent au scandale. Nous sommes probablement plus dénué de sens moral que ces citoyens, moins bien élevé que ces chevaliers; car il nous est impossible de reconnaître ce qu'il y a d'inconvenant, quand on vit, depuis douze ans, en intime familiarité avec ses lecteurs, à leur dire un beau matin : « Félicitez-moi ; une blanche et loyale main vient de se poser dans la mienne ; une chaste jeune fille a eu le courage d'associer sa destinée à celle d'un de ces êtres échevelés, sans foi ni loi, terreur du *philistin,* mal famés, monstrueux, vivant dans l'orgie, que l'on appelle littérateurs ou journalistes, écrivassiers ou folliculaires. Je ne l'en ferai pas repentir. »

Il tint parole, et jamais bail de trente-trois ans ne fut observé, de part et d'autre, avec plus de tendresse enjouée, de franchise expansive et d'honnête joie. La vertu fut aussi facile à Jules Janin que la prose. Il existe plusieurs sortes de bonheurs. Il y a le bonheur des gens spirituels et le bonheur des imbéciles; un artiste ne se contenterait pas du bonheur dont se délecte un bourgeois, et le travailleur ne voudrait pas de celui qui convient à un oisif. Janin eut le bonheur le plus exquis, le plus complet qu'il ait jamais pu rêver ou souhaiter; une communauté parfaite de goûts, d'habitudes ; une disposition merveilleuse à s'identifier avec ses études, ses lectures ses travaux, ses succès; un esprit qui commença par

s'acclimater au sien et finit par lui ressembler. Ce sourire et ce rayon qui éclairaient son style, il en vit le reflet sur une gracieuse figure. Il vit son aimable compagne s'incliner d'abord sur son épaule pour être sa première lectrice, puis aller au-devant de sa phrase rapide, et enfin s'emparer de la plume tremblante dans sa main malade, et écouter en elle-même ce qu'il se plaisait à lui dicter. Elle le complétait, elle l'animait, elle personnifiait à ses yeux l'émulation et la récompense. Elle était le mouvement et la vie de ce joli chalet de Passy qui a reçu tant d'illustres visites, entendu tant de fines causeries, provoqué tant de poétiques ou dramatiques confidences. Comment parler des auxiliaires, des consolateurs de Jules Janin, de ceux qui l'aidèrent à travailler encore quand il ne vivait presque plus, sans nommer M. Alexandre Piédagnel, homme excellent qui se connaît, lui aussi, en bonheur intime; écrivain et poëte distingué, dont on a remarqué les beaux vers dans le *Tombeau de Théophile Gautier* et qui, dans ses *Ambulances de Paris*, a fait preuve d'autant de patriotisme que de talent? M. Piédagnel nous doit un livre sur l'homme dont il a recueilli les dernières pensées, adouci les derniers moments, rédigé les dernières dictées. Ce livre, il le prépare, et il saura le rendre digne de son intelligente amitié [1].

Sous ces douces et balsamiques influences, Janin allait

1. Ce livre est fait et bien fait. Voir le dernier chapitre du volume.

sans cesse s'améliorant, comme ces beaux fruits conservés pour l'hiver, comme ces vins généreux auxquels les années ajoutent plus de bouquet et de saveur. Il encourageait les jeunes, réconciliait les vieux, conseillait les débutants, et souvent réussissait à faire de sa popularité la plus riche des aumônes. Je n'en citerai qu'un exemple; un jour, deux religieuses, mieux intentionnées que renseignées, vinrent me recommander un concert qui était une bonne œuvre. J'eus l'idée de les adresser à Jules Janin. Il prit feu, écrivit, dans son feuilleton du lendemain, une page éloquente, pathétique, entraînante, et, trois jours après, la grande salle de l'hôtel du Louvre était trop petite pour la foule qui accourait à son appel; je crois voir encore les deux bourses de velours, dans les mains de mademoiselle Nilson et de madame Carvalho, se remplir de louis et de *bank's notes;* la recette atteignit vingt mille francs, et les bonnes religieuses, émerveillées du succès, bénirent cet innocent sorcier qui n'avait qu'à secouer son écritoire pour en faire jaillir, au profit des pauvres, une pluie d'or plus vertueuse que celle de Jupiter.

C'est sur cette image que je veux finir, en reportant un dernier regard sur ce chalet tapissé de verdure, où nos regrets iront constamment chercher Jules Janin, entouré de l'élite de ses amis, causant d'Horace, souriant au soleil ou aux étoiles, lançant un bon mot, résumant une discussion, donnant libre cours à son humeur gauloise, achevant à demi-voix son feuilleton de la veille, quelquefois

malin, jamais méchant, parfois irritable, jamais vindicatif, sans autre rancune que celle qu'il traduisait d'un trait de plume et qui était, au même instant, satisfaite, et oubliée. Il appelait ces boutades les maléfices du métier; s'en accusant lui-même, il les pardonnait aux autres; plus et mieux que personne, il savait tenir compte des entraînements de la vanité blessée, des contradictions apparentes, des colères qui se croient éternelles et qui durent un jour, des représailles qui amusent le public, au risque de compromettre la dignité des lettres. Si j'insiste sur ce détail avant de signer cette page, c'est qu'il me lie plus étroitement au souvenir de Jules Janin; c'est en retrouvant chez lui, avec mille qualités supérieures, le type de l'écrivain moderne, de l'esprit littéraire, de nos bonnes intentions et de nos faiblesses, que je m'obstine à répéter: son œuvre mourra peut-être, mais son nom ne périra pas.

II

LA POÉSIE ATHÉE

Mme ACKERMANN

---

12 juillet 1874.

Si la noble étrangère, auteur du *Retour du Christ*[1], compte sur le beau sexe pour ramener parmi nous le règne de l'Évangile, elle sera forcée de faire de fâcheuses exceptions. Le sentiment religieux est tellement inné chez la femme, on le retrouve si intimement uni à ses instincts, à ses tendresses, à ses devoirs, à ses aspirations, à ses délicatesses, à ses vertus, à ses défaillances, que lorsqu'elle réussit à violenter son naturel, elle passe d'un extrême à l'autre. On dirait un avare qui se met en frais, un poltron qui se décide à être brave ou bravache. Une femme impie

1. Voir le chapitre suivant.

est plus impie que cinquante voltairiens. Notre triste siècle en a vu d'éclatants exemples. Mais ce qu'il n'avait pas encore vu, c'est une honnête sexagénaire, une savante de mœurs simples et austères, se partageant entre la poésie et l'éducation de ces animaux qui ne sont poétiques que dans l'Odyssée, choisissant M. Littré pour son Apollon, et montrant à Dieu son vieux petit poing ridé, tout en affirmant que Dieu n'existe pas. Ce qu'il n'avait pas encore vu, c'est un groupe de lettrés, de spiritualistes, d'hommes d'élite, pleins de bonnes intentions, lisant avec une douloureuse volupté ces cantiques de l'athéisme, se fâchant tout juste autant qu'il le fallait pour en assurer le succès, leur lançant un de ces anathèmes qui valent dix réclames, les signalant au public avec cette colère que les auteurs préféreront toujours aux louanges banales, et, à force de courroux, d'indignation, de gémissements, de protestations éloquentes, arrivant à en faire enlever trois éditions en trois semaines.

Qu'est-ce donc que cette femme de *génie*, cette étoile tardive qui apparaît tout à coup à l'horizon pour nous consoler de la mort de Lamartine et du déclin de Victor Hugo? Qu'est-ce que ce volume de *Poésies* de madame Ackermann, qui a fait du bruit et en fait encore, dans un moment ou la débâcle des esprits et les rumeurs de la politique étoufferaient un chef-d'œuvre, s'il prenait envie à nos écrivains d'en publier? Ce volume se divise en deux parts; *Premières Poèsies*, *Poésies philosophiques*.

On me dit, en outre, que madame Ackermann a publié dans sa jeunesse, — il y a très-longtemps, — de petits *Contes badins*, des *fabliaux*, dans le genre de Marot, de La Fontaine, de Montcrif et de Voltaire, et que ces *Contes* sont d'une excessive faiblesse. Je le crois sans peine en lisant les soixante premières pages du présent volume, qui n'en a pas plus de cent cinquante. Rien dans ces vers d'arrière-saison ne dépasse cette médiocrité dont Horace et Boileau ont rédigé l'épitaphe. Les pièces purement païennes, — *Orphée*, la *Lampe d'Héro*, *Hébé*, l'*Hyménée et l'Amour*, — n'ont ni l'énergie sauvage et la puissance archaïque de Leconte de Lisle, ni la perfection sculpturale de Théophile Gautier, ni l'élégance attique du comte F. de Gramont. Combien y a-t-il de dilettantes et de raffinés qui connaissent l'*Endymion* de M. de Gramont ? Hélas ! bien peu. C'est pourtant un chef-d'œuvre de grâce, digne de l'Anthologie, et que Théophile Gautier lisait et relisait avec une admiration toujours nouvelle. Madame Ackermann n'avait pas besoin de le refaire pour nous prouver son extrême infériorité. Dans ses élégies intimes ou personnelles, elle se borne à répéter ce que la poésie contemporaine nous a dit cent fois, et beaucoup mieux. Je songe à nos vrais poëtes, et je cherche en vain ce qu'il y a de neuf et d'original dans le *Départ*, *In memoriam*, le *Fantôme*, *Un autre cœur*, etc., etc. Relisez le *Papillon* de Lamartine, et dites-moi s'il était urgent de nous arracher à notre prose, de nous faire re-

venir de Versailles et de crier au miracle, en l'honneur de vers tels que ceux-ci :

LA ROSE

Quand la rose s'entr'ouvre, heureuse d'être belle,
De son premier regard elle enchante autour d'elle
Et le bosquet natal et les airs et le jour.
Dès l'aube elle sourit. La brise avec amour
Sur le buisson la berce, et sa jeune aile errante
Se charge, en la touchant, d'une odeur enivrante ;
Confiante, la fleur livre à tous son trésor ;
Pour le mieux respirer, en passant on s'incline ;
Nous sommes déjà loin, mais la senteur divine
Se répand sur nos pas, et nous parfume encor.

Trop de parfumerie ! on voit que l'auteur habite les environs de Grasse. Sérieusement, au beau temps de ma jeunesse, MM. Emile Barateau et Gustave Lemoine offraient des vers de cette force au génie des compositeurs de romances, et ces aimables poëtes n'en étaient pas plus fiers.

Les poésies de madame Ackermann ont un autre inconvénient que je signale avec toute la modestie et toute la timidité convenables chez un membre de l'Académie de Vaucluse, se préparant à fêter le cinquième centenaire de Pétrarque. Elle a le don des langues, ce qui ne l'a pas réconciliée avec les Apôtres. Elle sait le grec mieux que

Vadius, et elle a de plus que lui la certitude de ne pas être embrassée. Elle parle le latin, l'anglais, l'allemand et une foule d'autres langues mortes ou vivantes. Son volume fourmille d'épigraphes grecques et germaniques, pour lesquelles son imprimeur a dû se mettre en frais de caractères spéciaux. Dès lors, qui m'assure qu'elle ne traduit ou n'imite pas ce qu'elle a l'air de penser ou d'imaginer? Les poëtes anglais, contemporains et amis de lord Byron, — notamment Shelley, — ont eu, en fait d'athéisme, des hardiesses qu'il est difficile d'égaler, et je n'apprendrai rien à personne en ajoutant que la poésie et la philosophie allemandes, pendant et depuis le règne de Gœthe, n'ont reculé devant aucune audace. Il est bien entendu que je me garde d'affirmer ; mais, en vérité, le talent de madame Ackermann est si peu français, il y a quelque chose de si étrange dans cette bataille de dame contre le bon Dieu, et le dirai-je? il me semble si cruel de voir la veuve d'un Allemand, — d'un Prussien peut-être, — insulter, trois ans après nos désastres, aux seules croyances qui puissent nous relever et nous consoler, que je suis dupe, pendant cette lecture, d'une hallucination bizarre. Madame Ackermann m'apparaît entourée, en guise de cortége d'honneur, de tous les illustres athées d'outre-Manche ou d'outre-Rhin. Chacun d'eux lui prête, en passant, une idée, un hémistiche, un vers, une strophe ; les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

J'arrive aux *Poésies philosophiques*, sans lesquelles le

nom, l'œuvre, le génie, les doctrines de madame Ackermann n'auraient jamais eu d'autres confidents que ses élèves, plus forts en jambons qu'en philosophie. Ici, je l'avoue, le poëte s'accentue avec plus d'intensité et d'éclat ; mais à quel prix ? Ne nous troublons pas, et raisonnons, puisque l'auteur ne nous laisse plus d'autre bien que cette pauvre raison humaine, tant de fois surprise en flagrant délit d'impuissance, d'aveuglement et de folie.

Dieu n'existe pas ; soit. Alors, pourquoi le haïr ? pourquoi le maudire ? pourquoi le dénoncer comme un tyran et un bourreau? La malédiction et l'injure doivent-elles atteindre le néant ? Vous vous souvenez peut-être d'une amusante scène de *Rabagas*, de ce club du *Crapaud volant*, dont les membres étaient condamnés à cinquante centimes d'amende chaque fois qu'il leur arrivait de prononcer le nom de Dieu. La Muse positiviste de madame Ackermann aurait très-souvent à payer ces cinquante centimes. Dans les moments où elle semble le plus convaincue de son athéisme, le plus remplie de son vide, elle s'écrie, par distraction sans doute :

Grand Dieu, qui dois d'en haut tout entendre et tout voir !

« ... *Et pardonnez à Dieu! — Devant un Dieu jaloux ... — Me le rendre, grand Dieu ! — Forcé Dieu d'en finir ...,* » etc., etc., etc... — On me dira que les femmes et les poëtes ont eu, de tout temps, droit à l'inconsé-

quence. Je répondrai que, quand une poésie s'intitule philosophique, il est permis de lui demander plus d'exactitude. Etant données les opinions de madame Ackermann, disciple de MM. Comte et Littré, ses anathèmes sonnent creux et chantent faux. Si Dieu n'existe pas, si le Christ n'est qu'un sublime visionnaire, c'est l'homme qui les a inventés. C'est donc à l'homme qu'il faut s'en prendre; c'est à lui que doivent s'adresser les imprécations furieuses et désolées des malheureuses victimes d'une fatalité anonyme, mystérieuse et implacable. Poursuivons. Ce que les athées retranchent à l'idée de Dieu, ils le prodiguent généralement à la Nature. — « La douce et bienfaisante nature. — Suivons les indulgentes lois de la nature. » — C'est le refrain des philosophes du dernier siècle, la thèse reprise par Sainte-Beuve et son *diocèse.* Ils opposent ce naturalisme complaisant à la mortification chrétienne. Madame Ackermann n'est pas de leur avis. La nature, dans ses vers, n'est pas mieux traitée que la divinité. Lisez plutôt, à la page 103, le dialogue, en parties doubles, entre la nature et l'homme, dialogue absolument insensé d'où il résulte que nous ne sommes que l'*ébauche*, la *maquette* d'un être parfait qui s'appelle *Lui* en attendant mieux, et qui n'aura besoin ni de gouvernement, ni de loi, ni de foi, ni de gendarmes, ni d'aucune des entraves qui répriment et démontrent notre perversité.

Madame Ackermann, qui a lu dans le texte l'*Art poétique*

d'Horace, a dû y voir que la beauté ne suffisait pas en poésie, qu'il y fallait encore la douceur, le charme... « *dulcia sunto !* » — Elle s'est bien peu inquiétée de ce sage précepte. Rien de plus amer, de plus désespérant, de plus morne, de plus lugubre que ce lyrisme d'enterrement civil. Cela fait froid dans le dos. C'est le *Lasciate ogni speranza* dantesque, avec cette différence que le désespoir, au lieu d'être le châtiment du crime, devient la condition même et l'état normal de l'humanité. Lorsque l'auteur nous parle d'amour — elle a beaucoup de mémoire ! — ce n'est ni avec la légèreté voluptueuse des païens couronnés de roses, ni avec l'incomparable mélancolie de Lamartine, cherchant, dans l'invincible tristesse qui se mêle aux enchantements de la passion partagée, une preuve de nos destinées immortelles. Non ; l'impitoyable positiviste claquemure les amants entre le néant d'où ils sortent et le néant où ils vont rentrer. Elle leur applique la devise de ses pensionnaires de prédilection : *courte et bonne*. Dans une de ses pièces les plus vantées, — *Paroles d'un amant*, — qui n'est qu'une série de non-sens, l'amoureux, soufflé par le poëte, suppose que la mort va le séparer de *l'être idolâtré*, et il déclare qu'il ne veut pas qu'on le console par la promesse d'un monde meilleur où il retrouvera celle qu'il aime. Ici, je veux citer, afin que les gens d'esprit qui nous disent en gémissant : « Chef-d'œuvre déplorable, mais

chef-d'œuvre ! » rougissent d'avoir contribué à cet absurde succès :

Et *l'on* viendrait *serein* à cette heure dernière,
Quand des restes humains le souffle a *déserté*,
Devant ces froids débris, devant cette poussière,
Parler d'éternité !...
Quoi ! le ciel, en dépit de la fosse profonde
S'ouvrirait à l'objet de mon amour jaloux !
C'est assez d'un *tombeau*, je ne veux pas d'un *monde*
Se *dressant* en re nous !

Ceci jette de la poudre aux yeux des badauds ou des hommes trop spirituels ; mais je vous défie d'y trouver un sens. En quoi ce tombeau qui n'aura rien à rendre diffère-t-il de ce ciel dont on ne veut pas, et qui rendrait un jour au survivant celle qu'il pleure ? Justement, parce qu'il fait de la séparation quelque chose d'irrévocable, d'infranchissable, ou, en d'autres termes, parce qu'il place entre elle et lui un MONDE mille fois plus écrasant, plus tenébreux, plus effrayant que *l'autre monde*. J'en dirai autant de cette strophe à effet, que M. de la Palisse réfuterait en se jouant :

Durer n'est rien. Nature, ô créatrice, ô mère !
Quand sous ton œil divin (?) un couple s'est uni,
Qu'importe à leur amour qu'il se sache *éphémère*,
S'il se sait *infini* ?...

Ce qui est infini n'est pas éphémère, et réciproquement. Des philosophes éloquents, — M. Caro entre autres, —répliqueraient à madame Ackermann que ce qui prouve l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, c'est que l'homme, être fini, possède, pour son tourment et son honneur, la notion, l'instinct, le désir, la passion de l'infini. En amour comme en tout, ce mot formidable, *infini*, ne peut être prononcé que par ceux qui ajoutent à leurs tendresses passagères des espérances impérissables et opposeront un jour à leur deuil terrestre des consolations divines.

Ici j'ai envie de demander à la vertueuse veuve du docte Ackermann, si elle ne s'est jamais figuré l'amour ou, pour parler plus exactement, la faculté d'aimer que sous les traits de deux héros de roman réaliste, s'aimant en dehors de toute loi morale. Ceux-là, en effet, n'ont rien de mieux à faire qu'à se renfermer dans le moment présent et à essayer d'encadrer l'infini dans l'éphémère. Mais que réservera-t-elle à l'amour de la mère pour son enfant, du fils pour sa mère, de l'époux pour sa femme, du frère pour sa sœur? Car enfin la règle positiviste doit être la même pour tous. A ces pures et légitimes affections, les seules qui méritent de faire battre les nobles cœurs, offrira-t-elle ses subtiles distinctions entre un tombeau et un monde, sa puérile antithèse entre l'éphémère et l'infini? Elle n'a donc jamais vu une mère chrétienne au lit de mort de son enfant? Elle ne

sait donc pas de quoi se composent ces douleurs ineffables, d'où les cœurs brisés sortent pour se rapprocher de Dieu, et qui seraient intolérables à notre faiblesse, si le doute y mêlait une seule de ses ombres ; douleurs profondes comme l'Océan, mais gardant, comme lui, le privilége de refléter l'azur du ciel? Ah! si je ne craignais d'évoquer le plus pathétique, mais aussi le plus effroyable des souvenirs, je répéterais le mot de la reine Marie-Antoinette devant ses juges : « J'en appelle à toutes les mères !... »

— Mais, me disent les admirateurs bénévoles ou malévoles, le poëme sur Pascal, dédié à M. Ernest Havet, lequel a donné, comme on sait, une édition des *Pensées*, et a reproché à M. Ernest Renan d'avoir fait trop de concessions à Jésus et à l'Évangile? Comment vous en tirerez-vous ? — Oh ! très-facilement. Les vingt pages fantasmagoriques de madame Ackermann ne valent pas le mot bref de Voltaire : « Pascal, fou sublime, né un siècle trop tôt. » Un siècle trop tôt, ce qui signifie, en bon français, que, si Pascal eût été contemporain de d'Alembert, il aurait marché à la tête des incrédules. Eh bien ! Voltaire s'est trompé, et, poison pour poison, j'aime mieux le *Sphinx* du Théâtre-Français que celui de madame Ackermann.

— « Il y a, dit l'auteur du *Génie du Christianisme*, un monument curieux de la philosophie chrétienne et de la philosophie du jour ; ce sont les *Pensées* de Pascal, com-

mentées par les éditeurs. On croit voir les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte. »

Je ne me promènerai pas, avec madame Ackermann, sur les ruines de Palmyre ; je dirai en toute franchise : assurément elle manie la langue poétique avec une habileté que j'admirerais davantage si cette habileté ne courait aujourd'hui les rues, comme l'habileté de main parmi nos peintres. Mais, outre que ce luxe d'apostrophes est renouvelé d'Alfred de Musset et que cette prétendue originalité procède directement des beaux passages de *Rolla*, sur quoi repose le fastueux échafaudage recommandé à mon enthousiasme ? Uniquement sur cette idée, de plus en plus accréditée chez nos libres-penseurs, que Pascal fut un sceptique antidaté. Le scepticisme de Pascal ! voilà qui est bientôt dit, et surtout fort commode pour les gens qui ont intérêt à confondre les agitations d'une nature ardente et maladive avec le *peut-être* d'Hamlet et le doute de Bayle. Pascal ne fut ni un fou sublime, ni un sceptique égaré dans un siècle de foi, mais un sublime malade dont la vie trop courte se consuma à souffrir et à penser. Or, si l'on nous accorde que la moindre névralgie dérange l'équilibre de nos facultés, on comprendra que cet homme de génie luttant sans cesse contre la douleur physique et cherchant la vérité avec une surexcitation fébrile, ait fait parfois de ses recherches un tourment de plus et donné une apparence d'inquiètude à ses

convictions les moins discutables. Il mit tant de passion dans ses croyances, que ses victoires ressemblèrent à un combat, sa foi à un défi, ses certitudes à des controverses. Quelle fut, en résumé, sa méthode ? Humilier l'homme dans sa nature terrestre pour le relever dans sa céleste origine et son immortelle destinée ; accabler la raison humaine, la placer en face de son néant pour prouver la nécessité d'une religion révélée. Je ne vois rien là, absolument rien, dont puissent s'emparer les Pindares de l'athéisme. S'il y a, au contraire, un nom, une œuvre, un exemple écrasants pour les matérialistes et les athées, n'est-ce pas ce nom, cette œuvre, cet exemple ? N'est-ce pas cette âme captive, victorieuse des tortures du corps, et appelant, du fond de sa fragile prison, ce Dieu qui va la reprendre, cette vérité divine qui seule peut expliquer pourquoi elle est à la fois si grande et si petite, si forte et si infirme, si magnifique et si misérable ?...

Le *Pascal* de madame Ackermann est donc tout entier dans son imagination. C'est purement et simplement une création, — hélas ! ni pure, ni simple, — de la philosophie germanique, et non pas, Dieu merci ! un codicille de ce merveilleux testament que l'on appelle *les Pensées*. L'exécution, du moins, est-elle assez belle pour faire amnistier tout ce que la donnée a de paradoxal ? Non ; ces apostrophes, nous l'avons dit, sont de l'Alfred de Musset, moins le charme ; ces entassements d'images sont

du Victor Hugo, moins la couleur et la puissance. Qu'on en juge par quelques vers. Je cite au hasard :

Un tel aveuglement nous trouble et nous étonne ;
Non, non, pauvre Pascal, tu n'as vaincu personne.
Ta réponse est absurde, et le Sphinx n'en veut pas.
Impassible et muet, que tu frappes ou railles,
Il le garde enfoui dans ses mornes entrailles,
Ce terrible secret que tu crois pénétrer,
Et, pour le lui ravir, il faudrait l'éventrer.
L'éventrer ! Cet espoir saisit ton âme ardente ;
Mais ne sais-tu donc pas, créature imprudente,
Que le monstre éternel est comme un *roc épais* ?
C'est plutôt du granit que de la chair vivante....

Etc., etc.

J'ignore si mademoiselle Croizette est du granit ; mais, encore une fois, je la préfère. Quoi ! dirait Alceste, vous *avez le front de trouver cela beau* ? Il en est du succès de cette poésie positiviste comme de la popularité de Sainte-Beuve sénateur. Retranchez l'athéisme ; que restera-t-il ?

J'ai cependant trouvé neuf vers vraiment beaux dans ce volume ; ce sont justement ceux qui constatent, après le poëte de *Rolla* et bien d'autres, le ravage, l'impuissance de ces exécrables doctrines, l'amer regret qui leur résiste, l'impossibilité de remplacer ce qu'elles suppriment par ce qu'elles invoquent.

L'auteur s'adresse à la Foi :

Tu ne vas plus savoir où loger tes fantômes ;
Nous fermons l'inconnu...
Mais ton triomphateur expira ta défaite.
L'homme déjà se trouble, et, vainqueur éperdu,
Il se sent ruiné par sa propre conquête ;
En te dépossédant, nous avons tout perdu.
Nous restons sans espoir, sans recours, sans asile,
Tandis qu'obstinément le désir qu'on exile
Revient errer autour du gouffre défendu...

On dit, — et je l'en félicite, — que madame Ackermann est étonnée, presque confuse, du bruit qu'elle a fait. Son bonheur, triste bonheur ! — a été de se trouver, au *déballage* de ses *Poésies philosophiques*, dans un milieu où se cultivent en serre-chaude toutes les audaces de la libre-pensée. Là quelques hommes de talent et d'esprit, piqués au jeu par la crânerie féminine de cet échec au bon Dieu, se sont chargés de lancer un volume qui se résignait, paraît-il, à rester dans le demi-jour. D'éloquents spiritualistes se sont fâchés, et leur colère imprudente a complété l'œuvre des sceptiques. C'est le contraire d'une ébullition d'eau bénite ; rien de plus. Mais le succès, pour parler le langage de l'auteur, sera plus éphémère qu'infini. Après l'effet de surprise viendra le regret d'avoir donné un semblant de vie à ce catéchisme de mort ; après le regret, l'oubli. On relira le *Lac*, les *Préludes*, la *Prière*

pour tous, les *Nuits*, *Pernette*, la *Vie rurale*, *Marie*, longtemps après que les *Poésies philosophiques* auront été reprises par leurs légitimes propriétaires : le froid, la nuit et le néant.

III

PYTHONISSE ET BACCHANTE[1]

---

19 juillet 1874.

J'avais cru longtemps les Lettres de madame de Sévigné plus faciles à écrire que l'Apocalypse ; je me trompais ; car voici près d'un demi-siècle que je travaille à écrire tout simplement comme madame de Sévigné sans pouvoir y parvenir ; tandis que, si on m'enfermait pendant trois mois en me plaçant dans l'alternative de composer, moi aussi, ma petite Apocalypse ou de me déclarer adorateur du centre gauche, je suis persuadé que cette dure extrémité me rendrait suffisamment apocalyptique. Voyez plutôt ! Sans compter l'Allemagne, où les Apocalypses fleurissent comme les coquelicots dans les paysages de M. Daubigny, nous avons eu, en peu d'années, l'Apoca-

1. *Le Retour du Christ. — Souvenirs d'une Cosaque.*

lypse de M. Alexandre Dumas, l'*Homme-Femme;* — celle de George Sand, *Evenor et Leucippe;* — celle de M. Edgar Quinet, *Merlin l'Enchanteur;* — celle de Balzac, *Seraphita;* — celles de Michelet, de Victor Hugo, de M. Gagne, etc., etc., et remarquez que je ne nomme que les plus célèbres.

Il ne s'agit que d'avoir la recette. Vous commencez par passer le Rhin, ce terrible Rhin d'où nous viennent tous nos malheurs. Là vous fréquentez assidûment les Scheleiermacker, et vous tournez le dos à tout Allemand dont le nom peut se prononcer et n'a pas au moins huit syllabes. Quand vous vous êtes assez frotté de germanisme pour avoir l'air de comprendre l'incompréhensible, vous vous armez de courage ; vous lisez le *Second Faust*, qui vous donne les formules et où vous trouvez toutes les herbes de la Saint-Jean. Puis, vous revenez en France en ayant soin d'éviter tous ceux de nos écrivains dont la clarté et le bon sens pourraient contrarier la cure. Vous rouvrez l'ancien et le nouveau Testament, non pas pour vous pénétrer de cette poésie sublime et de ces divines vérités, mais pour les soumettre à l'opération délicate du symbolisme, c'est-à-dire pour écrire en marge votre *Bible* et votre *Évangile*, et substituer l'énigme au mystère, l'allégorie à la révélation, l'impossible au surnaturel, le pathos à la grandeur, et l'extravagance au miracle ; après quoi, vous empruntez à cet excellent M. Roselly de Lorgues le génie des Majuscules. Ceci est très-essentiel, et tel lecteur qui

resterait insensible à l'esprit, à la chair, à la femme, à l'homme, à la bête, cesse de résister si on écrit l'Esprit, la Chair, la Femme, l'Homme, la Bête. Même, le triomphe est complet et l'argument sans réplique si les majuscules envahissent le mot tout entier : LA BÊTE, LA BÊTE, LA BÊTE ! Le tour est fait, la BÊTE a jeté son cri ; vous avez votre Apocalypse !

Je viens de lire avec une attention qui ne demandait qu'à être respectueuse et sympathique, les cent-seize pages dont se compose l'étrange brochure, *le Retour du Christ ;* mais, en conscience, je ne puis changer d'avis et les prendre au sérieux. C'est l'erreur d'une femme distinguée, supérieure peut-être, qui a pensé en allemand et qui a cru écrire en français. Quel beau sujet pourtant, et quel dommage ! Appel aux femmes ; oui, appel aux femmes, sous l'invocation de la sainte Vierge Marie ! Je me figure un petit livre bien simple, bien clair, à la portée des humbles et des pauvres. Au lieu de deux lettres fâcheuses, compromettantes pour l'Académie française et pour l'ordre de saint Dominique, il débuterait par cette merveille de grâce mystique et de poésie chrétienne qu'on appelle *les Litanies de la Sainte Vierge*, — *Stella matutina*, *Rosa mystica*, *Turris eburnea*, *Consolatrix afflictorum*, — page délicieuse que l'on dirait écrite par un saint sous la dictée d'un ange. Puis, la femme d'élite, auteur de *mon* petit livre, s'adresserait tour à tour aux patriciennes et aux bourgeoises, aux ména-

gères et aux ouvrières, à celles qui vivent dans le luxe et à celles qui manquent du nécessaire, aux hôtels de l'avenue Gabriel et aux grabats du faubourg Saint-Antoine. Que de vérités douces ou amères, consolantes ou inflexibles, persuasives ou menaçantes ! Que de bons conseils, auxquels nos désastres et nos périls ajouteraient une autorité douloureuse ! Aux femmes des riches, le petit livre dirait : « Vos frivolités coupables ou vos prodigalités insensées sont pour beaucoup dans les défaillances de ceux que leur naissance et leur fortune prédestinaient à la défense de la société et du pays. Redevenez épouses chrétiennes ; restaurez l'esprit de famille ; ranimez chez vos maris, vos fils et vos frères le goût du *chez soi*, du foyer, de l'étude et du travail. Ce superflu que vous gaspillez à plaisir ou sans plaisir, employez-le à sécher quelques larmes ou, si c'est possible, à apaiser quelques haines. » Il dirait aux femmes des pauvres : « Confidentes, complices peut-être, de colères qui nous menacent, d'espérances qui ne vous conduiront qu'à des souffrances nouvelles, écoutez-moi. La charité du riche est de se regarder comme l'homme d'affaires du pauvre ; la charité du pauvre est de ne pas détester le riche. Vous avez à remplir une mission admirable de douceur, de conciliation et de paix. Vous la répudierez avec rage si vous pensez que vos douleurs présentes n'ont d'autre refuge que la vengeance ou le néant ; mais vous l'accomplirez sans murmure si vous tournez parfois vos regards vers la divine Mère qui vous présente son fils et

vous dit en souriant : Nous aussi, nous avons été pauvres : nous avons pleuré, nous avons souffert. Résignez-vous ! Ayez confiance ! Chacune de vos larmes vous est comptée dans le ciel ! ... »

Je m'arrête... Je suis capable de rêver ce livre, mais non pas, hélas ! digne de l'écrire. Je l'indique pour avoir le droit d'adresser à la noble étrangère, auteur du *Retour du Christ*, un sincère et rude langage. Quel bien a-t-elle cru pouvoir faire ? Qui espère-t-elle toucher, persuader ou convertir ? Les beaux esprits ? Ils ne pourront se défendre d'un rire homérique en présence de pages telles que celle-ci :

« Les villes capitales s'illuminèrent, et la Bête se dressa, éclairée par leurs feux. Elle était grande et *belle* dans sa monstruosité ; mais la beauté de la face était rongée par des ulcères ; les seins étaient *des trous béants*, énormes, *hantés par des cancers*; les flancs étaient un *cloaque*, et sur son ventre était écrit avec un fer rouge : Mort !... »

Ils demanderont quel genre de beauté peut rester à une personne aussi mal accommodée, et, je le crains, ils ne manqueront pas de remarquer que, si Phryné, Aspasie, Ninon et les modernes *hétaïres* n'avaient pas été plus séduisantes, elles auraient été moins dangereuses.

Est-ce à un auditoire d'âmes simples, de *bonnes femmes*, que parle l'auteur du *Retour du Christ ?* Je me représente celles qui savent lire ouvrant la brochure à la page 73 et tombant en arrêt sur le passage suivant :

« ... Le tourbillon qui enveloppait la Femme s'ouvrit, et le Royaume céleste apparut dans sa gloire. Les chants et les musiques, les divines harmonies retentirent, et la Lumière Incréée illumina soudain la multitude des Esprits. Puissances, trônes, dominations, légions d'archanges et d'anges, troupes de séraphins (rien des ombres chinoises), phalanges de chérubins (rien du *Mariage de Figaro*), peuples innombrables d'Élus et d'Élues, de Bienheureux et de Bienheureuses, tel était le monde éblouissant qui se mouvait dans les ondoiements des gloires lumineuses, tourbillonnant sur les soleils, jouant dans les courants des mondes, mêlant aux harmonies des sphères le bruissement sacré d'un colossal *Hosannah !* »

Et ceci :

« L'Esprit. — J'ai dit à la Nature d'engendrer l'Homme, et j'ai mis en lui mon propre souffle, pour qu'il ramenât les productions de la Terre, en esprit et en vérité, en science, en conscience et en organisation vivante, aux lois, aux causes et autres principes dont ces productions et lui-même sont issus, etc., etc. »

Les servantes de curés de village préféreront, — et moi aussi, — le plus médiocre prône de leur maître. Toute la brochure est écrite de ce style abracadabrant ; sans compter les fautes de français,— *dissocier* pour *disjoindre*, *fatidique* dans le sens de *fatal* ou de *néfaste* au lieu de *prophétique*, etc., etc. — On dirait que la littérature apocalyptique, mécontente des services de nos écrivains,

a voulu se retremper dans le Danube pour arriver à la perfection du genre.

Est-ce la foule des sceptiques que l'auteur du *Retour du Christ* prétend ramener? Ils répondront qu'il faut que sa religion lui paraisse bien usée, bien vieille, bien près de sa ruine, pour qu'elle essaie de la rajeunir ainsi à l'aide de symboles où le dogme et le mystère s'absorbent comme un rayon de décembre dans un brouillard de la Saône. Ce que lui répliqueront les sceptiques en se frottant les mains, le peuple des croyants et des fidèles le lui dirait en gémissant, si ce tissu d'hérésies n'était surtout du galimatias. Car, enfin, que signifient ces images gigantesques, ces figures colossales, ces exubérances de métaphores et de majuscules, ces entassements de Pélion sur Ossa ou d'Horeb sur Sinaï, ces attitudes de pythonisse, ces caricatures Michel-Angesques, ces gravures de Martinn retouchées par Daumier? Croit-elle aux mystères de la sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption? Croit-elle à la Genèse? Croit-elle à la Révélation? à la divinité de N. S. Jésus-Christ? à l'Évangile? Considère-t-elle Adam, Noé, Abraham, Sem, Abel, Caïn, Moïse, autrement que comme des mythes, des allégories, sujets aux interprétations les plus fantaisistes et les plus élastiques? Que veut dire cette phrase étrange : « Reviens sur terre, mais Christ, et non Jésus? »—N'allons pas plus loin; je suis un trop pauvre théologien pour réclamer au nom de l'orthodoxie; c'est au nom du goût que je proteste, et pour

sauver ou défendre ce qui nous reste des qualités de notre génie national ; bon sens, netteté, horreur du pathos et de l'emphase, simplicité, naturel, refus de nous perdre dans les nuages germaniques, penchant à préférer Molière à Schopenhauer, *Gil Blas* à Schleiermacher, *Zadig* à Fauerbach, et même, le dirai-je ? Paul de Kock à Jean-Paul-Frédéric Richter. Il y a plusieurs sortes d'invasions. Nous avons subi celle des casques pointus et des canons Krupp. Repoussons celle des idées ou des simulacres d'idées. ILS nous ont pris nos milliards et nos provinces ; qu'ils nous laissent au moins notre catéchisme et notre langue !

Il y aurait de l'affectation à passer absolument sous silence les deux lettres qui servent de frontispice à cette brochure ; lettres qui ont soulevé des orages, mis en circulation beaucoup de choses timbrées, étonné et scandalisé même les gens habitués à ne se scandaliser et à ne s'étonner de rien ; l'une a consterné les admirateurs d'un merveilleux talent dramatique ; l'autre a renouvelé les tragiques infortunes de la reine de Carthage ; mais ici je dirais, si je savais le latin :

.... Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso...

Conseillons à l'auteur dramatique de nous donner, cet hiver, rendez-vous au Gymnase ; engageons l'éloquent Père Didon à choisir pour texte de son prochain sermon

une de ces ravissantes *litanies* dont je parlais tout à l'heure, comme on brûle du bois de santal pour chasser une mauvaise odeur, et... causons d'autre chose.

Lorsque le Dumas des jours de pluie commet quelque énormité, et que nous nous récrions, il aurait le droit de nous répondre en style de 1831 : « Qu'est-ce à dire, messeigneurs? quand je suis paradoxal, sybillin, obscur, hasardé, hérétique, indécent, tout Paris s'occupe de moi, et mon équipée est la nouvelle du jour. Si je fais, — ailleurs qu'au théâtre,—un chef-d'œuvre d'esprit et de bon sens, il passe presque inaperçu. » Rien de plus vrai. Il y a sept ou huit mois, M. Alexandre Dumas a publié, en tête d'une traduction de *Faust,* par M. Bacharach, une préface que je n'hésite pas à qualifier d'admirable. Le plus curieux, c'est que redevenu le Dumas des jours de soleil, il critique justement chez Gœthe ce que les détracteurs de ses jours d'averse pourraient retourner contre lui. Il nous laisse spirituellement deviner ce qu'il pense du génie allemand, de Gœthe, du second *Faust*, et même du premier, sauf le pathétique épisode de Marguerite. — « Il ne reste que le philosophe, et le philosophe allemand, LE PIRE DE TOUS. Faust en est réduit à des amours esthétiques, à des noces d'académie. Il déterre Hélène et l'épouse, sous le prétexte d'unir la poésie moderne avec la poésie antique dans le culte du Beau, le seul générateur du Bien, etc., etc. »

Rien de plus vrai ; mais toutes ces fines ironies ne pour-

raient-elles pas s'appliquer à l'homme merveilleusement doué, qui aime mieux être le plus inquiétant des théologiens, le plus suspect des philosophes, le plus illusoire des réformateurs, le plus inacceptable des hiérophantes, que le plus brillant, le plus pénétrant, le plus français, le plus habile, le plus *empoignant* des observateurs, des moralistes et des auteurs dramatiques ? N'insistons pas. Cette préface contient, sur l'amour des hommes de génie ou plutôt sur leur façon particulière d'aimer, des pages d'une grande beauté et d'une étonnante justesse, que je regrette de ne pouvoir citer. Voici du moins quelques lignes qui vont me ramener à mon sujet :

« ... L'homme de génie a, dit-on, le droit de détruire et de tuer, à la condition qu'il donnera la gloire en échange de l'honneur et l'immortalité en échange de la vie. Est-ce une compensation pour la victime ? En tout cas, c'est quelquefois une combinaison qu'elle fait. Combien de femmes essaient du déshonneur auprès des hommes supérieurs, pour que la postérité le sache et le dise, et *les associe à eux dans sa glorification !* Pour être sûres d'arriver devant la postérité dans l'attitude et sous le jour le plus favorable, elles la renseignent elles-mêmes ; elles se racontent, elles se publient, elles s'impriment ; elles numérotent leurs chutes, quelquefois elles en inventent. Elles font la description des lieux qui en furent les témoins et les complices ; elles mettent des épitaphes sur les différents petits tombeaux de leur pudeur ;

elles compromettent des arbres, des bancs de gazon, des clairs de lune ; après quoi, elles se marient. Les âmes sensibles de l'avenir ont de quoi rêver... »

Boileau lui-même, si difficile en matière de transitions, n'aurait rien à redire en me voyant passer de cette page exquise aux *Souvenirs d'une Cosaque*. Ce livre, écrit avec une verve endiablée, une ardeur fougueuse qui rappelle le cheval de Mazeppa, obtient encore plus de succès et fait encore plus de bruit que les poésies de madame Ackermann. Car le scandale qui s'en prend aux personnes a le pas sur celui qui ne s'attache qu'aux idées. La personnalité dans le roman l'emporte, auprès des curieux, des raffinés et des malins, même sur le blasphème dans le lyrisme. Le virtuose célèbre dont la femme sauvage, — trop peu sauvage, — déguisée sous le nom de Robert Franz, a fait son idole, son héros, sa victime, sa proie,

Vénus la Zaporogue à sa proie attachée,

peut aisément se reconnaître. S'il y a une ombre de vérité dans ce triste récit, il est permis d'ajouter que X... est puni par où il a péché. Toute sa vie, il a aimé le panache, la réclame, les jouissances de la vanité dans ses rapports avec le sexe faible, les airs de don Juan et de Lovelace, les poses de héros de roman, les pelisses, les sabres d'honneur et le tapage ; sans compter celui de sa musique. Le voilà servi, trop bien servi, selon ses goûts, à un âge et dans des circonstances qui doivent lui rendre

désagréable ce qu'il chérissait autrefois. On nomme aussi tout bas—ou tout haut— quelques-unes des femmes que la Cosaque sacrifie à sa jalousie et à sa haine. Ce sont là autant de raisons pour que la critique honnête s'abstienne et se fasse aussi taciturne que l'auteur de cet étrange livre a voulu être retentissante. Je me bornerai à lui demander où elle a vu et à qui elle espère faire croire que les prêtres, à Rome, suivent les femmes avec plus de ténacité que les laïques ; « ils règlent leurs pas sur le vôtre et longent les rues en murmurant des obscénités. »—J'en appelle, non-seulement aux catholiques, mais aux protestants, aux indifférents, aux artistes, aux sceptiques, aux touristes, qui ont fait de Rome leur seconde patrie ; ont-ils jamais ouï parler de cet ignoble détail ? Peut-être y a-t-il eu une exception en l'honneur ou aux dépens de madame Robert Franz... Elle est donc bien belle ? Hélas! tout Paris affirme exactement le contraire.

Quoi qu'il en soit, cet odieux mensonge et la rage d'impiété qui déborde à chaque page de ce diabolique volume, militent en faveur du personnage que l'auteur a failli tuer et qu'elle s'acharne à compromettre. Si elle a menti sur ce point, n'est-il pas possible de supposer que le roman lui-même est l'œuvre de son imagination, de son ressentiment ou de son orgueil ? Alexandre Dumas ne vient-il pas de nous dire : « Elles numérotent leurs chutes, quelquefois elles en inventent. » — Cette invention singulière et féminine n'a-t-elle pas été déjà constatée à propos de

Chateaubriand, de lord Byron, du vicomte d'Arlincourt, de Capoul, de Léotard et d'autres illustres? Le mieux est donc d'appliquer à ce nouveau martyr de la perversité des filles d'Ève le mot qu'écrivit un homme d'esprit, quand mesdames Louise Colet et George Sand dédièrent à la mémoire d'Alfred de Musset *Lui*, *Eux brouillés* et *Elle et Lui* : — « Orphée déchiré par les Bacchantes. » — Ici, le mot est d'autant plus juste que le musicien Orphée avait un caractère sacerdotal et hiératique. S'il nous eût légué sa musique, ce serait très-probablement un *oratorio*.

IV

PÉTRARQUE[1]

26 juillet 1874.

Après les journées d'enthousiasme caniculaire, la critique reprend ses droits. Après la synthèse, l'analyse. Le difficile, à propos d'une existence aussi complexe, d'une légende aussi controversée que celle de Pétrarque, ce n'est pas d'avoir du talent, du feu, de la verve et de l'esprit : — ils en ont tous ; — ce n'est pas d'écrire une ode magnifique, comme le marquis Henri de Lagarde ; un poëme charmant, comme M. Alexis Mouzin ; un sonnet délicieux, comme M. Anselme Mathieu ; une traduction exquise, comme madame Rose-Anaïs Roumanille ; un discours plein de flamme, comme M. Théodore Aubanel ; un rapport excellent où la délicatesse du senti-

1. A propos des fêtes du cinquième centenaire.

ment rivalise avec l'éclat pittoresque du style, comme M. Félix Gras. C'est de trouver la note juste.

Cette note, je crois l'avoir rencontrée dans une correspondance du journal le *Temps*, que j'attribue, sauf erreur, à un académicien de fraîche date, biographe et admirateur de Pétrarque. Il rétablit la proportion entre les divers éléments de ces fêtes mémorables, entre les divers souvenirs qu'elles ont invoqués et célébrés. Il ramène à ses vraies limites, à son exacte mesure, à son véritable caractère, la poésie provençale qui, dans cette circonstance, s'était trop aisément adjugé la part du lion ; « oubliant que le poëte si brillamment glorifié en prose et en vers n'avait jamais écrit que l'italien et le latin. »

Mais faut-il admettre, avec le correspondant anonyme, que « les Italiens et les savants, réunis à Avignon, s'amusent aux dépens d'un article *à sensation*, publié par un écrivain fantaisiste ? » — Cet article n'est et ne peut être que l'étude sur Laure de Noves, insérée dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet, par Henri Blaze de Bury. Moi qui ne suis ni Italien, ni savant, j'avoue avoir lu avec un plaisir extrême ces pages élégantes, ingénieuses, étincelantes, poétiques, légèrement railleuses, fines comme un diplomate florentin, admirablement françaises et parisiennes, qui contrastaient si bien avec l'officiel et le convenu. Seulement, si Henri Blaze n'a commis que quelques incohérences de dates, s'il a bien saisi, — et j'en ai peur, — la vraie physionomie de Pétrarque, s'il l'a fi-

dèlement suivi dans ses variations, ses aventures, ses volte-faces de *juste-milieu* entre Rienzi et les Colonna, sa souplesse d'épicurien et de précurseur de la Renaissance, son heureuse aptitude à être toujours *du côté du manche;* si, enfin, ô douleur! ô honte! il existe quelque raison de supposer qu'il ne soit pas impossible qu'avec beaucoup de méchanceté on puisse prétendre que peut-être Laure a fini par s'humaniser comme une simple mortelle (page 267 et suiv.), qu'il y a eu des rendez-vous, de longues heures passées dans le jardin du poëte, un chapitre de roman quasi-réaliste en marge de ce chaste et platonique poème... oh ! alors nous aurions à en rabattre, de notre lyrisme, de nos effusions et de nos extases. Pères de famille, cléricaux, marguilliers, abonnés de l'*Univers*, paysans habitués à voir lever l'aurore, observateurs inflexibles du sixième et du neuvième commandement, nous nous serions mis en frais d'illuminations, de fusées, de cavalcades, de chars de triomphe, de joûtes, de farandoles, de poésies en trois langues, de discours, de costumes, de toilettes, de feux d'artifice et de feux du Bengale; nous aurions fait jouer sur notre théâtre la *Petite Marquise* par les acteurs des Variétés; le tout en l'honneur d'un illustre mystificateur qui n'aurait pas épargné *celui* du brave Hugues de Sade, et aurait également triché le ciel et la terre, l'hymen, la morale, la poésie, ses amis crossés et mitrés, la fontaine de Vaucluse et la postérité! Non, non! c'est impossible, dirai-je au trop

séduisant écrivain. Mieux vaut avoir tort comme nous que raison comme vous. Si nous nous abusons, laissez-nous notre beau rêve, notre chère illusion, notre doux mensonge. Si on ôtait à la poésie le mensonge, l'illusion et le rêve, que lui resterait-il?

Sensuellement amoureux de Laure et triomphant de sa vertu par le prestige de sa gloire et de son génie, Pétrarque n'existe plus. Il est à la fois coupable et ridicule; coupable; car le voilà, lui, homme d'Église, chanoine *in partibus*, ne négligeant rien pour assouvir une passion adultère; ridicule, car, seriez-vous doué au plus haut degré de la faculté admirative, je vous défie de vous dérober à l'idée importune de ces onze enfants opposés par Laure, comme onze sentinelles, à tout essai de maraudage diurne et nocturne. Remarquez ici la bonne chance de Pétrarque, heureux de son vivant et après sa mort. Telles ont été les conditions particulières de ses poétiques amours, que ce qui fait parfois sourire les mondains et les roués, le platonisme et le mysticisme volontaires dans une liaison anormale, devient, entre Laure et lui, une nécessité de la situation, une couronne entremêlée de lauriers, de nénuphars et d'immortelles, le complément obligé d'une merveilleuse histoire, le trait caractéristique de deux figures ineffaçables, un gage de durée à travers les siècles, la promesse d'un sixième centenaire à Avignon et à Padoue. Or, comme la poésie vit de fictions depuis Homère jusqu'à Lamartine, nous som-

mes parfaitement libres de maintenir ou de refaire *notre* Pétrarque, tel qu'il doit être, tel qu'il est. Celui-ci — et c'est le bon — dépend de notre volonté, et nous pouvons aisément nous le représenter sans rompre avec la tradition.

Jeune, beau, spirituel, élégant, partagé entre une foi sincère et les entraînements de son âge, en quête d'émotions romanesques et d'inspirations poétiques, il rencontre Laure sous le porche d'une église, pendant un de ces jours de la semaine sainte qui élèvent les esprits les plus légers, pourvu que leur éducation soit chrétienne, au-dessus des réalités d'ici-bas. L'aime-t-il ? Oui et non. — Non, s'il s'agit d'une intrigue vulgaire ; oui, si vous m'accordez qu'il fixe immédiatement sur cette femme la faculté d'idéalisation, partie essentielle de l'amour chez les artistes et les poëtes. Dès lors, entre son cœur qui cède le pas à son génie, et ses sens qui se résignent à se taire, son imagination parle en souveraine. Il aime à la fois la Laure réelle qui lui échappe, et celle dont il est tout ensemble l'amant mystique et le créateur inspiré. Celle-ci est bien à lui ; elle n'a ni mari ni enfants ; les sphères lumineuses qu'elle habite ne sont accessibles qu'à l'âme ; le voile d'or qui l'enveloppe ajoute à la vision céleste ce qu'il ôte à la forme palpable. On ne sait pas, Pétrarque ne sait pas lui-même si c'est son amour qui fait sa poésie ou sa poésie qui fait son amour. A chacun de ses sonnets, Laure lui apparaît

plus belle, plus parfaite ; il l'embellit en la chantant pour s'exciter à la chérir davantage ; il est si content de la façon dont il la chante, qu'il lui sait gré de faire de sa tendresse le synonyme de sa gloire. Il se demande vaguement si elle est sa Muse ou son ouvrage, son tourment ou son génie. Il se console de ses douleurs en les exprimant, et retient ses soupirs pour relire ses vers. Peu à peu, il s'acclimate à cette situation qui n'est pas sans charme, et où il n'a, pour récolter un diamant, qu'à laisser tomber une larme dans la fontaine de Vaucluse. Voudrait-il l'abréger pour être heureux, ou la prolonger pour rester poëte? Ne l'interrogez pas; il n'en est pas sûr, et cette incertitude le sauve tour à tour d'un désir trop ardent et d'un désespoir trop sombre.

Au surplus, pourquoi vous fatiguer de ma lourde prose? Permettez-moi d'emprunter encore une page à cette préface de *Faust* dont je vous parlais l'autre jour :

— « Le génie a-t-il la faculté d'aimer autre chose que tout et lui-même ? Non ; le génie n'aime pas, dans le sens exclusif et absolu du mot. Ce qui est dans l'universalité des choses ne saurait se mettre totalement dans une seule ; et celui-là seul peut dire qu'il aime, qui se met tout entier dans son amour... Que la postérité se garde bien de s'apitoyer sur les souffrances de cœur des hommes de génie, si poétique et si touchant que soit le récit qu'ils en ont fait. Douleur bien écrite, douleur peu profonde. Le poëte ne souffre qu'en nous ; les larmes qu'il nous

fait répandre le consoleraient s'il avait besoin d'être consolé, et notre admiration lui est plus nécessaire et plus agréable que notre pitié. Le poëte de génie n'aime pas ; il appelle l'amour, il le comprend, il le cherche, il le devine, il l'observe, il l'analyse, il le chante, il le regrette, il le maudit ; il ne le subit pas. C'est sa supériorité et son châtiment, car enfin il ne peut pas tout avoir. Lorsque, avec des accents désespérés et sublimes, il nous crie ses souffrances amoureuses, il ne faut donc pas le plaindre de ce qu'il a souffert ; il faut le plaindre de ce que l'amour n'a pu le rendre ni aussi heureux, ni aussi malheureux que le plus vulgaire des hommes, et l'admirer d'avoir su s'identifier si bien avec ce qui lui est resté inconnu. C'est que le poëte de génie a une conformation à part. Son cœur n'est chargé que de percevoir, non de garder les sensations. Il les expédie immédiatement au cerveau, qui est beaucoup plus grand que lui, qui les recueille, les expertise, les classe, les catalogue, et les offre ensuite à la foule ébahie et prosternée.» (ALEXANDRE DUMAS).

Quelle merveille de bon sens, de vérité et d'esprit ! Ah! cher maître, quand vous empruntez le style de la chirurgie ou du cadastre, que vous êtes coupable !

Quoi qu'il en soit, ainsi posé, ainsi accepté, *notre* Pétrarque est parfaitement en mesure de justifier tous les hommages et toutes les apothéoses. Il personnifie, dans son expression, sinon la plus haute, au moins la plus

touchante et la plus charmante, le culte de l'idéal. Sur ce point, sa gloire, — j'allais dire son honneur, fait cause commune avec l'honneur et la gloire de cette poésie provençale qui se l'est approprié par droit de conquête et de naissance, de talent et de fontaine. Le correspondant anonyme du *Temps*, — que je crois être M. Mézières, — s'est plaint que la fête avignonaise ait été encore plus provençale que française ; que les poëtes indigènes,— les *Félibré*, comme ils s'appellent,—aient profité ou abusé de l'occasion pour affirmer ou exagérer leur importance dans l'ensemble de notre littérature. Il indique ce qu'il y a d'un peu artificiel dans cette renaissance, demande s'il est possible de rendre un caractère littéraire à une langue qui ne l'avait plus, et fait remarquer que ces troubadours de la onzième heure emploient un idiome qui finit, et non pas un idiome qui commence. Rien de plus juste. Quand ces poëtes, si intéressants d'ailleurs et si convaincus, parlent fièrement des anciens trouvères, de Raimbaud de Vaqueiras, de Guy de Cavaillon, d'Arnaud Daniel, etc., etc., on pourrait leur répondre qu'Arnaud, Guy, Raimbaud, Guillaume et leurs émules associaient leurs inspirations poétiques aux origines d'une civilisation, à l'épanouissement d'une langue, qui eurent leur phase de jeunesse et d'éclat avant la civilisation et la langue françaises ; mais que, depuis lors, certains individus, nommés Pascal et Bossuet, Corneille et Racine, La Fontaine et Molière, Voltaire et Montesquieu, ont si habile-

ment manœuvré que de la langue vivante ils ont fait une langue morte et de la langue barbare une langue immortelle.

N'insistons pas ; nous connaissons tout le patriotisme des chefs de cette pléiade provençale. Ce n'est pas en 1874, au lendemain de nos désastres, qu'ils voudraient, même en littérature, ajouter aux humiliations et aux amertumes de leur vraie patrie en ayant l'air de se préférer ou de se détacher. Ils ne songent pas un moment à faire dela poésie séparatiste. Sauf deux ou trois glorieuses exceptions, ils savent que leur œuvre est essentiellemant locale, renfermée dans les limites de nos départements du Midi, obligée de se traduire pour se faire comprendre par l'immense majorité du public français, et acceptée seulement de nos confrères parisiens quand elle leur apparaît sous la forme d'un joyeux rendez-vous, d'une fête pittoresque ou d'un succulent dîner. Ils savent qu'un épilogue n'est pas un poëme, qu'un épisode n'est pas une histoire, que la touffe de lierre n'est ni l'édifice, ni le chêne, et que le miracle de la résurrection n'appartient qu'à Dieu et à ses saints. Toute leur ambition est de suivre, pendant quelque temps, une marche parallèle à la littérature française, jusqu'à ce que l'avenir et les révolutions décident si nous devons, nous aussi, tomber dans le gouffre des civilisations disparues, et si Lamartine et Mistral doivent passer ensemble à l'état de classiques au même titre que Virgile et Homère. Encore une fois,

les *Félibré* ont été, à propos du centenaire de Pétrarque, dupes d'un mirage bien pardonnable. Ils ont confondu le personnage avec le théâtre, la pièce avec le public. La fête se passait *dans les murs* d'une ville et sur les bords d'une fontaine où on parle la langue qu'ils écrivent. Ils se sont figuré que le héros de la fête avait écrit dans la langue qu'ils nous apprennent à parler.

Non; si l'amitié ne risquait de déplaire en devenant grondeuse, ce n'est pas à ce léger excès de préséance que s'adresseraient nos appréhensions ou nos réserves. Nous essaierions d'un langage plus sérieux et plus grave. L'idéal, disions-nous, est la seule sauvegarde du génie et de la mémoire de Pétrarque. L'idéal est aussi nécessaire à la Muse provençale qu'à l'homme illustre qu'elle vient de chanter avec tant de fougue, d'exubérance et d'éclat. C'est ce que Mistral a merveilleusement compris, et c'est pour cela que son admirable *Calendaou*, moins populaire que *Mireille*, me semble supérieur à ce délicieux poëme. Sans l'idéal, la poésie française peut offrir encore les séductions d'une courtisane élégante ou d'une grande dame déchue. Sans l'idéal la poésie provençale n'est plus qu'une paysanne pervertie. Elle doit viser d'autant plus haut, qu'elle s'arrache, pour exister, à des réalités plus humbles, et qu'elle transfigure, par l'expression, l'image et le rhythme, des sujets qui, sous leur première forme, ne s'élèvent pas au-dessus des intelligences et des habitudes rustiques. Par cela même qu'elle est le bon génie, le génie

familier du foyer populaire, des classes laborieuses et souffrantes, ce sont des bouffées d'air pur qu'elle doit faire pénétrer dans ces honnêtes ménages de villageois et d'artisans, jamais le souffle chaud et empesté qui s'exhale des littératures en décadence. En français ou en italien, le sensualisme est perfide comme un vice ; en provençal, il est grossier comme un juron. Je crois voir un beau jeune homme des bords du Gardon ou de la Durance, taillé en hercule, magnifique d'attitude et de cambrure, en blouse ou en manches de chemise, superbe lorsqu'il lance la boule, part pour la chasse ou conduit la farandole, je crois le voir emprisonnant ses pieds dans des souliers vernis, son torse dans un habit noir et marivaudant avec une demi-mondaine de Tarascon ou de Carpentras.

Certes, si la froideur est le plus grand défaut des ouvrages de l'esprit, le discours de Théodore Aubanel, président de nos jeux floraux, brille par la qualité contraire. On dirait une lave de l'Etna, — *Sicelides musæ*, — délayée dans les eaux bouillonnantes de la Sorgue. Mais était-ce bien là le langage convenable dans la bouche d'un poëte chrétien, parlant au nom de tous ses confrères? Cet amoureux *pantelant*, *embrasé*, ces embrassements *frénétiques*, cette *blonde* et cette *brune* renouvelées de *Joconde*, cette poésie provençale devenant une maîtresse adorée que l'on couvre de baisers incendiaires, ces images empruntées au délire des sens, était-ce

bien en situation, dans une ville catholique, en présence des représentants de la France et de l'Italie, le lendemain ou la veille de la bénédiction d'un archevêque? Mettre du réalisme dans un éloge de Pétrarque, c'est exactement comme si on mettait du protestantisme dans un éloge de Bossuet. Je n'ajoute rien; il est toujours permis de dire à ses amis : Prenez garde! le péril est là. On risque de tomber du côté où on penche. Méridionaux et poëtes, vous avez des licences; mais, si vous voulez que votre talent soit mieux admiré, que votre influence soit plus balsamique, que votre rôle soit plus sérieux, évitez avec soin deux péchés capitaux que le catéchisme appelle l'orgueil et la luxure, et que je nomme plus familièrement la gloriole et la gaudriole [1].

1. Voir la note A à la fin du volume.

V

LES SOIRÉES

DE

LA VILLA DES JASMINS[1]

---

2 août 1874.

Madame de Staël demandait un jour au prince de Talleyrand qu'elle voulait embarrasser : « A qui trouvez-vous le plus d'esprit? A l'empereur ou à moi ? » — « Madame, répliqua l'impassible diplomate, l'empereur a autant d'esprit que vous ; mais vous êtes plus intrépide. »

Fille de héros, admirablement douée, belle comme un coucher de soleil dans le golfe de la Napoule, l'auteur des *Soirées de la villa des Jasmins* a tous les genres d'esprit et tous les genres d'intrépidité. On l'a vue, pendant le siége, indifférente aux privations et aux périls,

1. Par la marquise de Blocqueville, née d'Eckmühl.

ranimer du feu de son courage ceux de ses amis à qui la lutte semblait trop longue et trop inégale. Sous la Commune, redoublant d'énergie à mesure que la situation devenait plus effroyable, elle resta vaillamment, dans sa maison menacée, au poste d'honneur que lui assignait son patriotisme. Quand vint la crise suprême, son charme dominateur, son regard de souveraine, son attitude magnanime, domptèrent et convertirent un de ces farouches incendiaires dont la main tremblante laissa tomber les cartouches et le pétrole. L'ange de charité, de grâce et de pardon triompha des démons de la démagogie furieuse. La légende du quartier aristocratique et lettré que nous avons revu au dernier acte de *Jean de Thommeray* vous dira que, par ce miracle de dévouement et de bravoure, la marquise de Blocqueville a sauvé tout son voisinage.

Eh bien! elle vient, dans ces derniers temps, de faire acte d'un courage plus héroïque, plus extraordinaire, que celui qui consiste à manger gaiement un pain de son et de paille, à affronter les Prussiens, à se rire des obus, à se mesurer avec les sbires de Raoul Rigault, à contempler sans pâlir Paris incendié par les Nérons du radicalisme. Au public de 1874, insouciant et frivole, ahuri ou railleur, affolé ou hébété, absorbé par la politique ou avide de plaisirs, fixé à la terre par un matérialisme pratique, incapable de lecture sérieuse, elle a lancé quatre volumes formant un ensemble d'environ deux mille pages, que l'on pourrait appeler un hymne gigantesque à l'idéal;

quatre volumes qui épouvantent quand on songe à tout ce qu'il a fallu, pour les écrire, de force d'âme, de savoir, de méditations, de rêveries, d'études, d'intimité avec les grands génies de tous les siècles, de douloureuses expériences, de souffrances peut-être ; — mais qui enchantent lorsque, après les avoir ouverts, on prend sa part de ces trésors laborieusement amassés.

Ce trait de courage lui a réussi comme les autres. L'ouvrage fait du bruit ; on en parle ; on le discute, on l'attaque, on le défend ; il a des admirateurs enthousiastes et de violents détracteurs ; c'est un succès, si je ne me trompe ; le seul succès digne de cette grande âme.

Analyser les *Soirées de la villa des Jasmins !* ce serait chimérique ; il faudrait, pour cela, quatre autres volumes ; l'envers d'une étoffe splendide, le revers d'une magnifique médaille, la lie d'une liqueur exquise. D'ailleurs, les deux derniers volumes n'ont paru que depuis peu de jours. Ce ne sera pas trop de six mois de recueillement austère et de lecture attentive pour étudier le plan général et entrer dans quelques détails. Aujourd'hui je dois me borner à vous donner une idée des inspirations de l'auteur. Le mot est d'autant plus juste que, d'un bout de l'ouvrage à l'autre, on dirait une inspirée.

Elle a choisi la forme du dialogue. Ai-je besoin de vous rappeler combien ce genre a produit d'œuvres remarquables ou admirables, depuis Platon jusqu'à Joseph de Maistre, depuis Lucien jusqu'à Fontenelle ? Le

livre se divise en trente-deux *Soirées*, sans compter un épilogue aussi poétique que pathétique. Si je voulais vous éblouir au lieu de vous persuader, je vous dirais quelques-uns de ces titres qui font venir le nectar à la bouche et qui rayonnent en tête de ces chapitres comme des couronnes de diamants au front de Titania ou de la reine Mab : *Heine, Loup d'Agobio. — Les nations jugées par leurs proverbes. — Dunamis. — Des harmonies cosmologiques. — De la Musique de la vie. — Le Secret d'Isis . — Magicæ Sympathiæ. — De l'infini visible et invisible*, etc., etc. — Un festin de géants servis par des sylphes.

Ces beaux dialogues s'échangent entre un petit nombre de personnages, et le théâtre est digne des acteurs. Dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, la duchesse Eltha, désabusée des joies mondaines, portant au cœur une secrète blessure, se croyant mûre pour la solitude, s'est réfugiée sur un point indéterminé de cette plage enchanteresse qui va de Fréjus à Menton. Jamais cadre plus délicieux ne s'accorda mieux avec une plus idéale figure. Nous sommes loin, bien loin des glaces de la Néva où frissonnent, sous leur fourrure d'absolutisme prophétique, les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Ici tout est soleil, azur, fleurs exotiques, brises embaumées, ciel étoilé, etc. Si j'osais risquer une critique ou chicaner mon propre plaisir, je dirais que cette fête des sens n'est peut-être pas bien favorable au triomphe de

l'idée pure. On a beau marcher à la tête du groupe des penseurs, des moralistes et des sages, on est toujours femme, ne fût-ce que par distraction, et je n'en voudrais pour preuve que les prodigieuses toilettes de cette duchesse dégoûtée du monde : « La duchesse, habillée d'une robe traînante de gaze lilas, brodée de fleurs de jasmin blanc, un voile de dentelle blanche sur la tête... » — « La duchesse paraît au haut du perron, enveloppée d'un élégant vêtement, ample et traînant, de mousseline blanche à petites étoiles d'or. Un long voile, semblable à la robe, est retenu sur sa tête par un cercle d'or, orné de scarabées, de turquoises... » — « La duchesse, habillée. d'une longue robe d'un jaune orangé sur laquelle retombe en mille plis une tunique de fine laine d'un bleu verdâtre comme certains tons du ciel, enveloppée d'un voile de dentelle blanche... » — « La duchesse, habillée d'une longue robe à corsage plat comme les madones du moyen âge, d'un bleu-violet, mat et foncé, mais toute semée d'une pluie d'étoiles de fleurs de jasmin blanc, admirablement brodées, coiffée du *mezzaro* de gaze blanche des femmes de Gênes retenu sur sa tête par des boules de lapis incrustées de diamants... » — « La duchesse, vêtue d'une longue robe de soie indienne, d'un vert pâle, richement brodée d'une guirlande de nénuphars blanc et pourpre, etc. , etc. , etc... »

Mais gardons-nous de nous plaindre et surtout de sourire. Ces royales concessions sont amplement rache-

tées par un incomparable talent de paysagiste. Ce talent se déploie à l'aise en face de ce magique horizon auquel une riche imagination peut impunément prodiguer ses millions, sûre qu'il lui rendra ce qu'elle lui donne. L'auteur ne s'est pas contentée d'habiller Eltha ; elle la loge dans une villa ou plutôt dans un palais où le luxe et l'élégance s'élèvent jusqu'à la poésie. Elle décrit ce que la duchesse et ses hôtes contemplent du haut de leur terrasse ; elle les entoure de tous les objets qui peuvent entretenir et réchauffer le culte du Beau chez les privilégiés de ce monde. Serais-je incapable de la suivre dans ces variations inépuisables dont Liszt voudrait écrire la musique, je devrais encore la remercier d'avoir ravivé pour moi ces impressions que j'avais tant de fois ressenties sans pouvoir les exprimer ; les tableaux, toujours nouveaux dans leur sereine uniformité, de ce littoral de la Méditerranée qui vaut Ischia et Sorrente ; de cette mer dont les vagues, roulées en feuilles d'acanthe, viennent déposer sur la plage leur frange d'écume avec un murmure comparable au léger souffle d'un enfant endormi ; de ce ciel dont les lumineuses transparences prêtent à l'âme des nostalgies d'infini et l'invitent à prendre pour guides les alcyons et les hirondelles ; de ces collines dont les élégantes silhouettes se découpent sur l'azur ou s'estompent dans un nuage d'or, comme ces souvenirs de la vie heureuse qui tantôt nous reviennent en pleine lumière, tantôt se mêlent à nos tristesses ; de ce vent tiède et

doux dont chaque bouffée s'imprègne de la senteur des pins qui abritent les villas ou des corbeilles de fleurs qui les enlacent ; caresses aériennes où les amants et les poëtes croient reconnaître le mystérieux baiser de Béatrix ou de la Muse ; de cette atmosphère si pure, qu'elle fait illusion à notre nature misérable et qu'il nous semble que nos grossiers organes vont se fondre avec une volupté céleste dans le monde immatériel et invisible... — Mais je m'arrête ; le peintre d'enseignes n'a pas le droit d'usurper la place de Jules Dupré et de Corot.

Quoi qu'il en soit, la solitude fortifie les forts et affaiblit les faibles. Effrayée de son isolement, peut-être contrariée à son insu de n'avoir personne à qui montrer ses belles toilettes, Eltha appelle à son secours l'élite de ses amis. Ils accourent ; les dialogues commencent, et les caractères se dessinent.

La duchesse, vous l'avez compris, n'est pas une héroïne de roman ordinaire, dont il s'agit de préparer le mariage avec un Gontran ou un Alfred quelconque. Elle personnifie, malgré sa jeunesse, les poésies, les grandeurs, les traditions, les croyances, les mélancolies du passé. Lucio, le poëte, son amant idéal, quasi-dantesque, — le Sténio spiritualiste de cette Lélia chrétienne, — représente l'avenir ; Rabboni, ainsi que l'indique son nom d'origine hébraïque, est un MAITRE vénéré et vénérable, un ami éprouvé dans la bonne et la mauvaise fortune ; il tient le milieu entre le mentor et l'apôtre ; ses vertus

ne le rendent pas insensible aux jouissances de l'art, et sa tête peut doublement s'appeler une encyclopédie catholique, puisque *catholique* est synonyme d'*universel*. Maëlstrom est le type du voyageur, du touriste infatigable et intelligent que ses voyages ont disposé à s'approprier toutes les idées, de même qu'il s'est acclimaté à tous les pays et à tous les usages. Malesch, dont le nom signifie, en arabe, *à quoi bon?* ou *que sais-je?* personnifie le critique, et je vous assure qu'au milieu de ces chercheurs du Saint-Graal nous faisons une pauvre figure.

Maintenant, imaginez une forêt vierge, dans une de ces contrées du Nouveau Monde que la hache et la pioche n'ont pas encore effleurées. Nos chênes et nos sycomores sont des nains, comparés à ces végétations exubérantes. La flore tropicale s'y épanouit dans toute sa splendeur. Des lianes gigantesques courent et s'entrelacent d'un arbre à l'autre. Les magnolias étalent leurs larges coupes d'un blanc mat, pleines de rosée et de parfums. Partout des massifs odorants, des fouillis à faire pâmer un artiste, des fourrés qui seraient impénétrables si la nature n'avait ménagé çà et là quelques sentiers dont les gracieux méandres ondulent à travers ces profondeurs et ces ombres. Des oiseaux innombrables, aux couleurs vives, aux ailes diaprées, voltigent parmi les branches ; on dirait des rubis, des saphirs et des topazes enchâssés dans des émeraudes. Leurs chants mélodieux feraient mourir de jalou-

sie et de honte nos rossignols et nos fauvettes. Peut-être le voyageur émerveillé redouterait-il au milieu de ses extases quelque fâcheuse rencontre; peut-être se demanderait-il en frémissant, si, du fond de ces verdures enchantées, ne va pas s'élancer une panthère ou un tigre; si ces pittoresques lianes ne sont pas des boas déguisés. Mais une fée a prévu et conjuré le péril; comme saint François d'Assise, elle a le secret d'apprivoiser les fauves. La race féline abjure à ses pieds ses férocités et ses perfidies. Elle force les jaguars de venir lui lécher les mains, les serpents de s'enrouler à son bras comme le plus original des colliers. Elle s'assimile le mal pour en faire le bien, le venin pour en faire le baume, le hurlement pour en faire l'hymne au Créateur. Protégé par sa baguette magique, le voyageur sort de ces merveilleux labyrinthes, fatigué, mais intact, et il bénit la charmeresse qui lui a permis de tant admirer sans recevoir un seul coup de dent.

Voilà les *Soirées de la villa des Jasmins*, et je ne crois pas pouvoir vous en offrir une image plus exacte. Deux idées dominent ce beau livre. Pour la première, je suis réduit à me servir d'un mot bien cruel à nos oreilles françaises; le mot *annexion ;* annexion toute idéale, effort d'imagination et de charité qui cherche et qui trouve dans le paradoxe un hommage à la vérité, chez les écrivains ou les poëtes les plus agressifs, les plus dissolvants, les plus sceptiques, de quoi former une gerbe de

fleurs bénies en l'honneur de l'Évangile. Il est bien entendu que j'expose et ne discute pas ; car on pourrait demander à l'auteur si son optimisme *annexionniste* ne l'entraîne pas un peu trop loin, et si, par exemple, les quatre derniers vers d'*Alzire*, la tirade de Lusignan et le fameux vers :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer,

nous autorisent à ranger Voltaire parmi les nôtres.

La seconde idée est plus belle encore, plus sociale, plus humaine ; c'est la réconciliation entre le passé représenté par la duchesse Eltha et l'avenir, figuré par le poëte Lucio ; réconciliation difficile, nécessaire, sans laquelle le monde moderne est condamné à mort; admirable contrepartie de l'idée révolutionnaire qui veut que l'on assassine ce dont on hérite. Cette réconciliation si désirable, si urgente, s'opérera-t-elle *in extremis* ou *entre-vifs*, à la clarté des flambeaux d'hyménée ou des cierges funéraires, sous forme de contrat de mariage ou de testament? C'est ce que vous dira l'épilogue, et je veux vous en laisser la surprise.

N'y a-t-il donc pas de défaut dans les *Soirées de la Villa des Jasmins?* Il y en a un, pour moi du moins, qui, après bien des excursions à droite et à gauche, suis revenu, en littérature, à un programme très-court. — « Tâchez, dirais-je à mes élèves, — si j'en avais, mais je n'en ai pas, — tâchez d'être simples sans être vulgaires. » Le

livre monumental de la marquise de Blocqueville n'est jamais vulgaire; mais il n'est pas toujours assez simple. Au surplus, au lieu d'une maussade controverse, j'aime mieux finir par deux petites anecdotes.

L'autre jour, je rencontrai sur le boulevard, à quelques heures de distance, deux de mes confrères. Le premier, que j'appellerai Marcel, passe pour un peu gourmand ; le second, que je nommerai Lélio, passe pour vaniteux. L'homme n'est pas parfait, et l'homme de lettres encore moins.

Je demandai à Marcel ce qu'il avait fait depuis notre dernière rencontre : — « Un dîner, me dit-il, oh! un dîner comme il n'en existe que chez Z... En voici le menu: bisque d'écrevisses au coulis lord Byron ; coquilles d'huîtres armoricaines aux truffes de Périgueux ; pâté d'anguilles de Vaucluse, croûte Pétrarque ; truites saumonées du lac de Gaube, sauce Weimar ; caisses d'ortolans à la Provençale; filets de chevreuil sautés aux anchois de Saint-Raphaël; poulardes du Mans étoffées ; coqs de bruyère truffés à la purée de bécasses ; salade de langues de carpes aux œufs de pluviers ; salmis de gélinottes au hachis Obermann ; truffes de Bergerac en papillottes ; faisans de Bohême, piqués à la Tannhauser ; asperges de Château-Renard à l'huile vierge de Saint-Rémy ; pudding Nesselrode, raisins de Corinthe, à la Campé. Sauterne, Chambertin et Château-Margaux de toutes les comètes ; Madère et Pacaret de la cave de lord Herfort ; Johannisberg

authentique, veuve Cliquot du plus pur cachet... Et quel beau luxe! pas de vin d'ordinaire et des brioches au lieu de pain !.. .

— Grâce! grâce! répliquai-je. Tu n'as pas pitié de ma gastrite; tu oublies que je suis forcé de me contenter de deux œufs frais, d'une côtelette, d'un verre d'eau rougie et d'une demi-tasse. »

Marcel s'éloigna en me lançant un regard de mépris.

Un instant après, je disais à Lélio : « Comment, toi, Lélio, si spirituel, si chevaleresque, si épris de grandeur et de beauté morale, défenseur si intrépide des poésies du passé, as-tu pu attaquer les *Soirées de la villa des Jasmins*, que tu étais si digne d'admirer ? Voyons! quelles sont tes raisons? »

Il rougit, et me répondit à voix basse : « Mes raisons! Elles devraient t'être données par huissier; car il s'agit de citations... »

— C'est une paillette, ce n'est pas une excuse. Parle!

— Eh bien! je rends justice comme un autre aux beautés de l'ouvrage, au talent de l'auteur... Mais, que veux-tu? Chacun a son petit amour-propre.

— Et même son grand... Ah! nous y voilà!...

— L'auteur des *Soirées* a adopté une méthode dangereuse, qui devait faire des mécontents et des envieux; elle a cité des noms, beaucoup de noms, au bas de ses pages... Tant que nous restons sur les cîmes, que nous en

sommes aux Pères de l'Eglise, à Bossuet, à Leibnitz, à Shakspeare, à Dante, à Lamartine, à Victor Hugo, à Balzac, à George Sand, à Goëthe, à lord Byron, à Henri Heine, à Victor Cousin, soit! se plaindre, ce serait se couvrir de ridicule. Passe encore pour Montégut et Paul de Saint-Victor, qui devraient être de l'Académie, non pas demain, *mais hier*.

— Encore une paillette. Tu es insupportable!

— Mais franchement, quand nous arrivons à MM. Coste, du Chaillu, Gaume, Gagne, d'Yzarn, de la Passe, d'Arpentigny, Brasseur, de Bourbourg, de Baillon, Imberdis, de Paravey, Blanchecotte, Cohen, Laboulaye, Matout, Houghton, de Nadaillac, Catlin Baltineau, Delsarte, Bigandet, Hardee, Papillon, Beauquier, Backer, Barbereau, Guillemin, Chamsky, Montgomery, Fresnel, Baude, Muller, Dabadie, Maury, Laugel, Boskowitz, Dixon, Néraud, Fournet, Kainer, Reichenbach, Eamer, Frédol, Duménil, Chantereaux, Laurencel, Giertz, Clément, Forgues, et beaucoup d'autres illustres de qui Chicaneau dirait :

Si j'en connais pas un, je veux être étranglé !

Ma foi ! je boude !... Du moment que l'auteur a voulu faire de ses citations et de ses notes une récapitulation de ses lectures, ou mieux encore une galerie où se retrouvent ses admirateurs et ses amis entre deux touffes de jasmins, pourquoi m'exclure ? Comment n'a-t-elle pas

découvert, dans mes innombrables écritures, une ligne, une phrase capable de supporter le voisinage de MM. Imberdis, de Bourbourg, Gagne et de Paravey? Peut-elle ignorer, elle, la maîtresse de maison par excellence, qu'on est toujours tenté de médire des SOIRÉES auxquelles on n'est pas invité?...

— Oh ! que c'est chétif ! que c'est mesquin ! que c'est Zoïle ! que c'est Thersite ! Lilliput dans l'île des Génies !...

Mais déjà Lélio ne m'entendait plus ; il s'était perdu dans la foule, et je le vis entrer à la Librairie Nouvelle, où ses trente-deux volumes attendaient vainement des acheteurs; et moi, je me suis promis de faire part de ces deux rencontres à l'auteur des *Soirées de la villa des Jasmins*. Les griefs du vaniteux la feront rire; mais peut-être le menu du gourmand la fera-t-il réfléchir.

VI

UN POËME MYSTIQUE EN 1874[1]

9 août 1874.

J'ai ouvert ce poëme avec un sincère désir de le trouver admirable. Le nom de l'auteur me rappelle de nobles et précieuses amitiés. De concert avec M. Ernest Lafond, son oncle, il a excellemment traduit un choix de sonnets de Michel-Ange, de Dante, du Tasse et de Pétrarque. Cette littérature mystique, qui fleurit de nos jours à côté des œuvres de M. Flaubert et de M. About, n'a rien produit de plus délicat, de plus sympathique et de plus charmant que *le Pèlerinage d'Assise*, de M. le comte Lafond. Et puis, ce serait si beau, un poëme épique sous le règne de l'opérette ! une épopée profondément catholique au moment même

1. *Le Poëme de Rome,* par M. le comte Lafond.

où le sentiment chrétien — que dis-je? où l'idée de Dieu tend à disparaître de l'art moderne!

Le Poëme de Rome a-t-il exaucé mes souhaits? a-t-il répondu à mes espérances? Oui, si l'on pense, avec un critique contemporain, qu'un poëme épique manqué est préférable à un vaudeville applaudi. Non, si l'on essaie d'établir une proportion quelconque entre ce que le poëte a voulu faire et ce qu'il a fait.

Singulier contraste! Il était difficile d'entreprendre un pareil ouvrage sans y être poussé par un élan presque surnaturel d'enthousiasme poétique et religieux. En effet, je remarque dès les premières lignes de l'introduction un détail vraiment extraordinaire: « L'idée de ce poëme, nous » dit le comte Lafond, m'est venue, le 8 décembre 1869, » dans Saint-Pierre de Rome, pendant les huit heures que » je passai *debout* à contempler l'ouverture du Concile » œcuménique du Vatican. » Ainsi cette formidable séance, d'où nous n'aurions rapporté qu'une forte courbature, lui a suggéré environ huit mille vers, — mille vers par heure, — d'une poésie dantesque, admirative et extatique. Ainsi, lorsqu'il était permis de conserver encore quelques doutes aujourd'hui dissipés par une autorité suprême, lorsqu'une irrésistible tristesse se mêlait pour bien des catholiques aux émotions de cet imposant spectacle, lorsque la question d'opportunité apparaissait comme un sinistre fantôme à de hautes et pieuses intelligences, M. le comte Lafond, plus heureux et

meilleur que nous tous, était saisi d'un de ces accès de joie qui enfantent des prodiges. Sa foi préventive ne transportait pas les montagnes, mais elle le transportait lui-même, loin, bien loin de ces douloureuses réalités qu'il était déjà facile de pressentir, et qui allaient répliquer par des coups de canon à ce cérémonial d'un autre âge et à cette surabondance de discours latins.

Eh bien! cette exaltation surhumaine, cette sainte joie, d'ailleurs si favorable à l'inspiration poétique, telle est la cause à laquelle j'attribue les trois défauts qui me frappent dans *le Poëme de Rome*. Obéissant à cette ardente passion qui ne saurait remplacer le génie par la grâce, M. le comte Lafond, homme du monde, distrait sans doute, comme nous tous, par d'autres intérêts et d'autres affaires, a improvisé en deux ou trois ans un poëme qui eût exigé au moins vingt années de travail. Dans cette espèce de nuage de feu qui le précipitait, à mille lieues de son époque, en pleine Bible, en pleine Apocalypse (encore une Apocalypse !), parmi les visions les plus fantastiques des poëtes du moyen âge, il a oublié qu'une épopée n'était pas, ne pouvait pas être l'œuvre artificielle, isolée, d'une inspiration individuelle ; que, pour naître viable, elle doit être la vibration héroïque des sentiments, des idées, des traditions d'un pays et d'une époque, s'accorder d'avance avec l'atmosphère extérieure qu'elle va rencontrer en naissant, immortaliser pour l'avenir une date ineffaçable où l'âme d'une géné-

ration tout entière emprunte, pour s'exhaler au dehors, l'âme, le cœur, la voix, le génie du poëte. Enfin, étant admise cette illusion qu'il pouvait justifier à force de talent, il n'a pas compris qu'en appliquant le procédé dantesque à des personnages et à des événements contemporains, il s'exposerait aux mêmes contre-sens qu'un virtuose qui voudrait chanter dans le même ton et avec le même style la musique de Palestrina et celle de M. Auber.

J'ai dit que le comte Lafond avait écrit son poëme trop vite et s'était contenté trop facilement. Il en résulte des inégalités d'exécution qui sautent aux yeux. Quand le poëte se trouve dans un milieu vraiment poétique, quand le souffle a de quoi s'épancher et s'étendre, quand l'idée ne peut rencontrer de contradicteurs que parmi les gens de mauvaise foi, les beaux vers abondent. Qui refuserait d'applaudir des vers comme ceux-ci :

Je suis las des cités ; deux choses seulement
A mon cœur agité donnent l'apaisement ;
C'est la nature et Dieu, la forêt et l'église ;
Car dans leurs profondeurs l'âme se tranquillise.
Recueillement du temple et silence des bois,
Quel grand *sursum corda !* Nos pères, les Gaulois,
Dans leur simplicité nous ont donné l'exemple,
Et c'est dans les forêts qu'ils retrouvaient un temple.
L'art qui glorifia les Francs, l'art ogival,
Emprunta des grands bois son style sans rival,

Et Saint-Pierre de Rome, où ma muse s'inspire,
Est toute une forêt de marbre et de porphyre ;
Nul hiver n'a changé son feuillage doré ;
Les saints sont les oiseaux de ce grand bois sacré,
Et nous les entendons, sous les voûtes antiques,
Au Dieu qui les forma gazouiller leurs cantiques.

Je pourrais citer aussi, entre autres belles pages, une très-éloquente tirade de sainte Monique, digne d'être contre-signée Ary Scheffer, et surtout le début du sixième chant intitulé : *la Rose des Saints.* Il y a là un grand talent descriptif, le tableau d'une matinée d'été dans un bois envahi peu à peu par le soleil, qui ferait honneur à un maître. Comment la plume qui a écrit ces vers magnifiques a-t-elle pu hasarder un certain nombre de vers faux ?

Et du prédicateur se faisant l'*auxi-li-aire...*
. . . .
Pontifes, *saintes, et saints*, écrivains et poëtes...

ou prêter au pape saint Marcel Ier le langage que voici :

De mes prédécesseurs un seul mot fait l'éloge :
Leur vie est un martyrologe.
Aux supplices sanglants du vieux Dioclé*tien*
Succèdent contre nous les ruses de Ju*lien*, etc, etc.

ou faire dire, en prose rimée, par le peintre Fra Angelico :

Je sais que tu donnas des gages
De ton amour pour mes ouvrages ;
Je sais, ô poëte, à quel prix
Mon tableau par toi fut conquis.
Mais pense à la gloire future ;
Cherche surtout dans ma peinture
Ce qui fut mon unique vœu ;
C'était dans toute créature
De faire aimer notre grand Dieu.

A propos de ce passage et de plusieurs autres, un observateur maussade, un moraliste de l'école de la Rochefoucauld, remarquerait chez l'auteur du *Poëme de Rome* de fréquents retours sur lui-même, des notes et des allusions complaisantes, d'où il ressort que tel tableau fait partie de sa collection, que son château a reçu la visite du cardinal Chigi ; qu'il possède une toile de M. Jules Lefebvre, — plus habillée, j'aime à le croire, que *la Vérité* et l'*Étude de femme*, — que ses armoiries sont d'or, à la croix de saint Pierre, de gueules, chargées de cinq besants d'argent ; enfin, — ce qui semblera le plus bizarre aux habitués de nos Expositions annuelles, — qu'il a chargé un artiste de peindre au plafond de sa tour toute une histoire providentielle de l'art et de la poésie, les mystiques amours de Dante, du Tasse et de Pétrar-

que, toutes les évolutions du génie humain, de Moïse à Pie IX, sous les yeux du Messie; bref, une fresque colossale, une palingénésie catholique; et que cet artiste se nomme... Vibert! !

O triomphe de l'art! C'est ton pinceau, VIBERT,
Qui sous mes yeux ravis a mis ce ciel ouvert!

Vibert! Est-ce l'auteur de la *Réprimande* et d'une foule d'autres tableaux égrillards et anti-cléricaux? Si c'est le même, qui se serait attendu à rencontrer Vibert dans ce volume, entre Pérugin et Fra Angelico, entre Pie IX et Moïse?

Si je m'arrête un moment à ces menus détails, ce n'est pas, à Dieu ne plaise! pour en sourire, pour chicaner des distinctions si vaillamment gagnées, des jouissances si pures et si légitimes : c'est pour prouver à M. le comte Lafond, par un argument de plus, à quelles disparates, à quelles fausses notes il s'est volontairement condamné en associant, dans son poëme, ce qu'il y a de plus actuel, de plus personnel, de plus palpable, avec ce que l'on peut imaginer de plus lointain, de plus mystérieux, de plus légendaire. L'art a ses lois comme la prosodie; c'est pourquoi j'espère ne manquer de respect ni à la sainteté de Pie IX, ni au talent de son poëte en rappelant à celui-ci que ce nom et ce chiffre — Pie IX — *Pie-Neuf* — ne peuvent en aucun cas entrer dans

nos vers français, et qu'en les répétant à chaque page, il a multiplié les vers faux.

Maintenant, serrons d'un peu plus près son sujet. Il a choisi pour sa Béatrix, pour son introductrice dans ce monde du merveilleux chrétien d'où il nous ramène si souvent sur la terre, la grande comtesse Mathilde, Mathilde de Toscane, laquelle aura subi, à quelques années de distance, des fortunes bien diverses. Elle fut, en 1859, l'héroïne d'un livre écrit par M. Amédée Renée, auteur impérialiste, livre dédié à la princesse Mathilde Demidoff et lu devant le *généreux libérateur de l'Italie*, et aujourd'hui elle entend *son* poëte dire de ce même *libérateur* :

Pierre, il faut prononcer, et venger sur cet homme
La honte de la France et l'abandon de Rome ;
Les larmes de PIE-NEUF, le sang de Pimodan.
— Le juge répondit: « Qu'on le mène à Sedan ! »

Ici, je voudrais encore indiquer à M. le comte Lafond dans quelles conditions d'infériorité il s'est fatalement placé vis-à-vis des grands poëtes dont il a essayé de se faire l'imitateur et le disciple. Béatrix, Laure et même Eléonore d'Este sont, ou des abstractions, ou des personnages réels, mais purement romanesques, et sans grave démêlé avec l'histoire. Elles parlent à l'imagination, parce qu'elles sont contemporaines de ceux qui les ont

aimées et chantées ; elles se confondent avec leurs poëmes, leurs malheurs, leurs tendresses, leur génie et leur gloire. Mais Mathilde, séparée par plus de huit siècles du pieux admirateur qui est allé la chercher au Vatican, Mathilde, personnage historique, se heurte sans cesse aux angles de la réalité. Outre qu'on la connaît à peine, les générations nouvelles ne peuvent ni apprécier, ni même bien comprendre l'existence singulière de cette princesse, mariée deux fois, épousant, à quarante-trois ans, le duc de Bavière pour le quitter presque aussitôt, poussant à la révolte Conrad, fils aîné de l'empereur Henri IV, prenant parti comme un théologien dans la fameuse querelle des investitures, s'attachant, dans l'intervalle de ses deux mariages, à tous les pas du pape Grégoire VII, se dévouant au Saint-Siége avec une ardeur qui lui fit oublier l'esprit de famille, et préparant à l'Italie, par ses donations secrètes à Grégoire et à Pascal II, deux cents ans de guerres et de conflits. Tout cet ensemble, consacré d'ailleurs par la reconnaisance de l'Eglise, offre un incontestable caractère de grandeur. Mais est-ce bien ce genre de grandeur qui peut aller au cœur du public français de 1874 et donner à un poëme l'attrait, le charme, la puissance, la vie ? Je n'oserais l'affirmer.

Au surplus, cette objection s'applique à presque tout *le Poëme de Rome*, à ce mélange continuel d'archaïsme et d'actualité, de mysticisme et de dates positives, de

métaphysique et de noms propres, d'ultramontanisme à outrance et de concessions inévitables. Au moment où un souffle d'idéal nous élève vers les régions sereines, auprès des grands artistes qui, secondés par l'esprit de leur temps, se consacrèrent à la gloire du christianisme et de l'Eglise, un nom moderne, — trop moderne, — nous ramène violemment à notre époque, et nous nous trouvons en présence de Bismarck ou de Victor-Emmanuel,

> De ce roi subalpin, laid comme le péché,
> Par le lien du mal à Guillaume attaché,

dont la couronne usurpée

> ... est trop large, et quoiqu'il la rattache,
> Elle glisse toujours sur sà grosse moustache.

Cette contradiction n'est pas la seule. On a beau être à la tête de l'œuvre admirable du denier de Saint-Pierre, vitupérer le gallicanisme de Bossuet, sous-entendre un blâme contre quelques-uns des plus illustres catholiques de notre époque, tout admirer de parti-pris dans ces magnifiques médailles romaines qui ont eu leurs revers, affecter de ne pas voir de nuances entre les papes de la primitive Eglise et les papes de la Renaissance, oublier que les splendeurs ruineuses de Saint-Pierre de Rome amenèrent des abus dont profita Luther, se montrer, en

un mot, *plus royaliste que le roi;* on est poëte, on est artiste, on ne veut pas répudier toutes les gloires de la poésie et de l'art; et alors, qu'arrive-t-il? Après avoir chicané Bossuet, on admet le bénéfice des circonstances atténuantes en l'honneur de Schiller, protestant, révolutionnaire et même socialiste dans son drame des *Brigands;* en faveur de Milton, protestant et régicide; de Klopstock, protestant et ennuyeux. Après avoir condamné Dante Alighieri à cinq cents ans de Purgatoire, — Dante, le vrai, le seul poëte catholique du moyen âge italien! — on choisit pour guide le Tasse, beaucoup plus galant que chrétien; on repousse, mais on couvre de fleurs l'Arioste, dont le poëme est plein de peintures voluptueuses et de détails érotiques; on reprend la thèse favorite de cet excellent M. Rio qui vient de mourir, et l'on fait de Shakspeare, comédien-poëte, chantre du doute dans *Hamlet*, de Shakspeare qui vécut dans le désordre et glorifia, quoi qu'on en dise, la protestante Elisabeth, un catholique sérieux. On admet, — et on a bien raison! — Chateaubriand qui, dans ses *Mémoires* et dans sa correspondance diplomatique, a parlé de Rome et de la cour romaine tout autrement que M. le comte Lafond; Lamartine qui, à dater du *Voyage en Orient*, avait cessé d'être catholique; Lacordaire, qui est mort à temps pour ne pas grossir le groupe des *anti-opportunistes*; *l'ardent* Montalembert enfin, qui, s'il avait assisté, le 8 décembre 1869, à l'ouverture du Concile, n'y aurait

certainement pas cueilli l'idée d'un poëme mystique. On est tenté de proscrire en bloc, avec l'abbé Gaume, tous les classiques grecs et latins ; et l'on a trop de goût pour ne pas préférer, avec Boileau, l'or pur de Virgile au clinquant du Tasse, et même pour ne pas regarder Virgile comme plus religieux,—j'allais dire plus chrétien que le Tasse et l'Arioste !

Je passe sous silence les derniers chants du *Poëme de Rome*, *la Fille de l'Ante-Christ* et la fin du monde. On sait ce que je pense des Apocalypses : comme littérature et poésie, c'est l'envers du bon sens ; à un point de vue plus grave, un fervent catholique ne devrait pas oublier l'abus qu'en ont fait nos ennemis pour confondre le vrai et le faux, l'authentique et l'apocryphe, le mystère et le mythe, la lumière et les ténèbres. D'ailleurs, pour soulever ce monde apocalyptique, il faut la *poigne* dantesque, et elle manque absolument à M. le comte Lafond.

Ceci m'amène à conclure. Ce *Poëme de Rome*, écrit trop vite, n'est qu'une ébauche qu'il faudrait achever, refaire ou abandonner. Franchement, je pencherais pour ce dernier parti. Malgré quelques beautés éparses, M. le comte Lafond n'a pas réussi parce qu'il tentait l'impossible. Il n'y a plus de place en France pour l'épopée, mystique ou profane, non pas, comme on l'a si souvent répété, parce que les Français n'ont pas la tête épique, mais parce que notre poésie nationale a laissé passer le

bon moment. L'auteur du *Poëme de Rome* peut se consoler d'avoir échoué daus un genre où Alexandre Soumet et Lamartine, le poëte de la *Divine Epopée* et le poëte de la *Chute d'un ange*, n'ont su nous montrer que le contraste d'un beau talent et d'un beau génie avec des fictions glaciales, obscures ou insensées. Tout le monde, au surplus, n'est pas appelé à construire ces grandes machines, ces palais gigantesques, plus faciles à admirer qu'à habiter. Mieux vaut une blanche villa à mi-côte, abritée sous un bois de pins, voisine d'une élégante chapelle et ornée d'une jolie terrasse d'où l'on aperçoit un golfe français ou un lac italien. C'est là que le noble poëte peut se retrouver à l'aise pour écrire des pages pieuses et charmantes, entre l'art et la prière, entre la madone et la muse, entre saint François d'Assise et Pétrarque. Pétrarque ! puisque ce nom, qui a réveillé tant d'échos dans ces derniers temps, rappelle au comte Lafond un de ses succès, je finirai par trois lignes de Sainte-Beuve: « Après la lecture d'un de ces gros poëmes de M. Edgar Quinet, je goûte à loisir et je retourne en tous sens, au plus pur rayon de l'aurore, le plus cristallin des sonnets du poëte de Vaucluse[1]. »

1. Voir la note B à la fin du volume.

VII

MALOUET[1]

I

16 août 1874.

A mesure que s'accumulent autour de nous les sujets d'humiliation et d'angoisse, nous subissons un supplice comparable au supplice de Tantale. Réflexions, souvenirs, rapprochements, expériences, documents nouveaux ou inédits, mémoires et correspondances d'hommes célèbres appelés comme témoins dans l'interminable procès de la Révolution et de la Monarchie, tout nous aide à écrire en marge de l'histoire réelle une histoire conjecturale où les fautes sont évitées, les périls conjurés, les secousses adoucies, où les réformes s'opèrent sans crise, où les idées ne sont pas envenimées par les passions, où la liberté n'est pas compromise par ses excès et ses folies, où

1. Mémoires de Malouet.

une royauté légitime, ramenée à ses justes limites, maintenue dans ses vraies prérogatives, donne à notre malheureuse France tout ce que lui ont refusé, promis, dérobé, arraché, nos funestes vicissitudes d'anarchie et de dictature, de république et d'expédients, de radicalisme et de césarisme.

Je parlais de Tantale tout à l'heure; c'est un peu vieux; et la réalité, mise en regard de la conjecture, fait plutôt songer au roman, toujours le même et toujours nouveau, de ces pauvres filles d'Ève, sentimentales et crédules, curieuses et passionnées, dont l'imagination ardente, sans cesse éprise de dangereuses chimères, sacrifie à la poursuite de félicités impossibles la dignité, l'honneur, la sécurité du foyer domestique. Au mari qui leur semble prosaïque parce qu'il leur parle le langage de la raison et du cœur, elles préfèrent l'amant qui les flétrit, les bat, les ruine et les trahit. Puis, quand elles ont épuisé toutes les illusions, toutes les aventures, toutes les déceptions, toutes les hontes, toutes les misères, le hasard les ramène un soir près de cette honnête maison qu'elles ont abandonnée. Rien n'y manque : ni la fumée hospitalière, ni la terrasse d'où elles contemplaient le paisible paysage, ni le bouquet d'arbres qui abritait leur rêverie, ni les fleurs qui ne demandaient qu'à être cultivées et cueillies par leurs blanches mains, ni le vieux serviteur qui a pleuré leur absence. Elles regardent à travers leurs larmes ces amis longtemps oubliés, et elles disent :

« Le bonheur était là ! » — Hélas ! oui, mais il n'y est plus.

Les amants, vous les connaissez. Ils se sont appelés tour à tour Mirabeau, Danton, Robespierre, Bonaparte, Lamartine, Napoléon III, Victor Hugo, Gambetta, Thiers; sans compter les subalternes, Babœuf, Barras, Lafayette, Laffitte, Béranger, Paul-Louis Courier, Cormenin, Ledru-Rollin, Caussidière, Rouher, Jules Favre, Rochefort et Barodet. Le mari, en 1789 et 1795, — se nommait Malouet.

Le 23 octobre 1863, le baron de Larcy recommandait la première édition des *Mémoires de Malouet.* Il s'acquittait de cette tâche en homme digne de continuer la tradition et de faire réussir le programme du fidèle et sage royaliste auquel il rendait un si noble hommage. Cet éloquent chapitre de critique et d'histoire, où nous admirions la sagacité, l'élévation, la fermeté dont il avait donné tant de preuves dans son livre des *Vicissitudes politiques de la France,* laissait deviner une tristesse prophétique, un pressentiment sinistre que les événements devaient bientôt justifier et dépasser. Et pourtant, à cette date nous n'en étions encore qu'aux *points noirs !* Nul ne pouvait prévoir cette incroyable débâcle où se sont révélés, à quelques mois de distance, tous les inconvénients du gouvernement personnel et tous les effets de l'anarchie morale, le proverbial aveuglement de l'esprit de cour et la folie furieuse de l'esprit de club, l'agonie du césarisme et le réveil de la démagogie; les excès du militarisme et l'insuffisance

des préparatifs militaires; tous les caprices de la fantaisie aux prises avec toutes les représailles de la réalité; tout ce qu'il fallait d'éléments contradictoires et de monstrueux mélanges pour rendre inévitables les catastrophes du dedans et du dehors. Non, le pressentiment, en pareil cas, eût ressemblé à un épouvantable cauchemar. Seulement, pour une intelligence aussi lumineuse que celle de M. de Larcy, il était évident que nous allions nous trouver en face de l'inconnu, et nous éprouvions tous un vague malaise, une inquiétude préventive, qui prêtaient déjà un douloureux à-propos aux *Mémoires de Malouet.*

Aujourd'hui, cette actualité rétrospective est plus frappante encore ; nous dirions volontiers que, entre les anxiétés de 1868 et les périls de 1874, il existe la même proportion qu'entre la première apparition de la *Lanterne* et les derniers crimes de la Commune.

Maintenant, si vous me demandez comment les *Mémoires* d'un homme né en 1740, mort en 1814, *Mémoires* qui ne vont pas au delà des préludes de la Terreur, peuvent s'appliquer à la situation présente, il me suffira, pour vous répondre, d'esquisser le personnage, l'époque et le livre.

Malouet est de son siècle. Lisez les deux cents premières pages de son premier volume, où il n'aborde pas encore la Révolution française. Vous reconnaîtrez, dans sa gracieuse négligence, cette jolie prose des contemporains de Voltaire, qui mérite d'obtenir l'amnistie pour

leurs tragédies, leurs odes et leurs poëmes. Vous affirmer qu'il soit dévot, ou, comme on dirait aujourd'hui, clérical, je ne l'oserais. Mais il possède, dès le début, ce sens du respect et de la mesure qui ne l'abandonnera jamais et que notre siècle a supprimé. Né dans cette classe mitoyenne d'où le terrible Tiers allait sortir et où la Révolution a recruté la plupart de ses acteurs et de ses comparses, il ne croit pas, comme dit Sganarelle, que tout soit perdu, parce que la société est parfois en désaccord avec la Nature, parce que l'on se heurte, à chaque pas, contre les abus et les priviléges. Il entrevoit le duc de Choiseul, il effleure le marquis de Pombal, il côtoie M. de Sartine, il cultive l'abbé Raynal ; il assiste à cette explosion de projets chimériques, de décevantes utopies qui servirent de prologue à la Révolution. Mais, au lieu de se laisser éblouir par de fugitives grandeurs, irriter par des injustices ou séduire par une philosophie déclamatoire, au lieu de fronder cette société frivole et charmante, qui n'a pas besoin de songer aux gladiateurs romains pour apprendre à tomber avec grâce, son esprit à la fois sérieux, délicat et lettré savoure les agréments de ce monde que l'on se représente, à distance, comme si infatué de ses titres, et où les supériorités intellectuelles n'avaient, pour se faire adopter, qu'à opposer le papier au parchemin.

Ces deux cents premières pages, qui nous transportent, avec l'auteur, à Lisbonne, à Saint-Domingue, à la Guyane, à Surinam, nous font apprécier toutes les qualités que

Malouet développera plus tard, quand il se trouvera en contact avec des événements plus sérieux et des personnages plus tragiques : droiture, discernement, fermeté, aptitude à tirer parti de tout ce qui peut atténuer le mal ou féconder le bien. Mais, on le comprend, l'intérêt devient plus vif, ou plutôt les *Mémoires*, à proprement parler, commencent au moment où Malouet, nommé par la ville de Riom député aux Etats généraux, accepte un rôle politique dans ce premier acte de la Révolution. Tout d'abord, il est frappé de deux vérités également évidentes, qui peuvent sauver le pays si elles s'accordent, et le perdre si elles se combattent, l'impossibilité de maintenir la monarchie absolue, et l'effervescence de l'esprit public, qui risque de dépasser le but au lieu de l'atteindre. Régulariser les réformes, modérer les exigences, faire de la royauté le trait d'union entre les souvenirs et les idées, entre la société d'hier et celle de demain, telle est la pensée de Malouet, et il n'en existait pas de plus salutaire ou de plus sage. Que Louis XVI, si honnête, si pur, si digne de suppléer au génie par la vertu, consentît à accueillir comme les conditions essentielles d'un gouvernement nouveau ces réformes qui n'apparaissaient à sa belle âme que comme des concessions de sa bonté aux faibles, aux opprimés et aux petits ; qu'il s'entourât de conseillers habiles, capables de le diriger sur cette route où le premier pas se fait au seuil d'un palais, le dernier au bord d'un abîme ; le problème était résolu ; le monarque échan-

geait les tristes jouissances d'un pouvoir sans limites et sans contrepoids contre la gloire du législateur. La Révolution s'accomplissait sans secousse, et ce mot qui, ramené à son origine, ne signifie que changement, devenait le synonyme d'un incomparable bienfait, au lieu de rappeler, au bout d'un siècle de calamités, de déchirements et de fureurs, l'antique fable du Sphinx proposant son énigme sur un monceau d'ossements, de ruines et de cadavres.

Nous n'avons pas à redire quel fut le réveil de ce beau rêve. Ce qui tient de plus près à notre sujet, c'est d'abord la ligne de conduite suivie par Malouet et le langage qu'il a fait tour à tour entendre aux révolutionnaires et aux royalistes; c'est ensuite la série d'enseignements que renferment ses *Mémoires*.

Jusqu'à ces dernières années, faute de documents plus exacts, j'avais pris Malouet pour un *juste milieu*, comme on eût dit quarante ans plus tard. Il n'en est rien. Malouet est, avant tout, un ami de la Royauté. Seulement, il unit le dévoûment à la clairvoyance, et il devine, du premier coup d'œil, que la Royauté est perdue si elle se livre aux illusions, aux exagérations, aux violences de ceux qui, la voulant intacte, la rendent impossible, et, sous prétexte de l'empêcher de céder, la condamnent à périr. Il ne déteste pas l'ancien régime; il en a goûté le charme, ce charme singulier qui contraste avec les rudesses de la démocratie moderne et que les esprits délicats seraient

tentés de regretter, si l'humanité et la raison ne protestaient contre leurs regrets. Ce n'est donc pas à un sentiment de jalousie, d'antipathie ou de haine que Malouet obéit en exprimant les opinions développées dans les fameux *Cahiers ;* c'est le salut de la Monarchie qu'il plaide, de même que, six ans après, dans l'interrègne qui va de Robespierre à Bonaparte, il essaiera de ramener une Restauration immédiate en engageant le successeur de Louis XVI à faire ce qu'il fera vingt ans plus tard, ce qu'aurait fait son auguste et malheureux frère ; à détourner les yeux du fleuve de sang dont la source est à peine tarie, pour héler sur l'autre rive la Monarchie constitutionnelle.

Mais les événements parlent plus haut et marchent plus vite que toutes les prévisions des modérés et des sages. En dehors même de ce mélange de légèreté et de violence, de frivolité et d'entêtement, qui caractérise le parti de la cour et le parti de l'émigration, les plus douces, les plus saintes de ces figures prédestinées au martyre nous offrent ce caractère particulier que, pour elles, le vrai sens, — j'allais dire la réelle excuse de la Révolution est lettre close. Elles n'y voient qu'une inexplicable tempête, déchaînée par les démons, qui a tout à coup troublé la sérénité de leur ciel ; une révolte d'enfants ingrats et terribles contre un père justement irrité ; un phénomène de perversité et de délire, auquel il sied d'opposer ou une résignation chrétienne ou une résistance inflexible. Ces

âmes pieuses, éclairées des plus pures lumières de l'Évangile, ne se sont jamais dit que la société qui allait les ensevelir sous ses débris était l'effrayant démenti, la monstrueuse antithèse de toutes les maximes évangéliques, que des siècles d'oppression, d'iniquité, de torture, seraient infailliblement expiés par d'horribles représailles s'ils n'étaient pas réparés par une refonte légale. Pour elles, prendre au sérieux les exigences de la Révolution à son début, c'était exactement comme si un voyageur, victime d'une arrestation à main armée, disait aux voleurs de grand chemin : « Voilà ma montre, mes bons messieurs, laissez-moi ma bourse ! » — Ce que ces âmes d'élite jugeaient avec leur éducation, leurs traditions et leurs habitudes, les exagérés de Versailles, de Coblentz et de Londres le jugeaient avec leurs passions ; le dédain du grand seigneur, la colère du spolié et du proscrit, la fatuité du disciple de Richelieu et de Voltaire, la confiance de l'illuminé, le fanatisme du vieux serviteur et parfois, hélas ! les roueries de l'intrigant.

Cet ensemble si défavorable à une solution pacifique, c'est tout ce que souhaitaient les meneurs de la Révolution pour enjoliver d'un vernis de patriotisme leurs abominables desseins. A peine Malouet, avec un groupe d'amis et de collègues dont les idées étaient les siennes, eut-il pris pied à la Constituante, il reconnut qu'une partie ainsi engagée était perdue d'avance. Mais, s'il gémit des fautes de la cour et des imprudences qui ajoutaient

aux inégalités de la lutte, aux difficultés d'un accord, aux chances d'une sanglante rupture, ce sentiment ne tarda pas à s'absorber dans l'indignation que lui inspirèrent les fureurs de la gauche, les vices de Mirabeau, les excès de la rue, la mauvaise foi des ennemis de la royauté, les journées d'octobre et de juin, l'art infernal et traditionnel des révolutionnaires, prompts à extraire une catastrophe ou un crime de ce qui pourrait n'être qu'un incident, et à faire d'une situation critique une situation irréparable. Dès lors le royaliste seul domine chez Malouet. Lisez les chapitres qui nous le présentent au plus fort de la mêlée : *Mirabeau, l'Assemblée, les Impartiaux, Barnave, la Constitution, la Législative.* Partout vous reconnaîtrez l'accent de l'honnête homme, du bon citoyen, trop profondément dévoué à son pays et à son roi pour séparer dans son affection ces deux termes d'une même idée, ces deux objets d'un même culte, si intimement liés l'un à l'autre que les dangers de celui-ci sont les périls de celui-là. Partout aussi vous rencontrerez des pages dont on peut se demander si elles s'appliquent à 1791 ou à 1874. Écoutez celle-ci ; je cite au hasard :

« La majorité de la nation était constitutionnelle, la minorité démocrate; voilà ce qui a toujours trompé la cour, les salons et les étrangers. Mais où étaient le pouvoir et les combinaisons qui le maintiennent? Hors des mains et tout à fait hors de la portée de ceux qui espéraient le reconquérir. Les révolutionnaires étaient seuls puissants,

non par leur nombre, mais parce que, malgré toutes leurs divisions, ils faisaient masse; c'était là que se trouvait une volonté agissante; ceux qui n'étaient pas révolutionnaires n'étaient rien ; c'étaient des unités éparses, sans force, sans moyens, sans combinaisons. Ils croyaient faire quelque chose pour la monarchie en refusant les places, en ne paraissant pas aux élections, en quittant la France ; ils laissaient le champ libre à leurs ennemis...

» Dans les gouvernements représentatifs, on croit que c'est la majorité qui fait les lois ; rien de moins vrai. Il est si bien dans la nature du pouvoir de se concentrer, que partout et toujours c'est la minorité qui gouverne. Dans les assemblées politiques, un observateur attentif remarquera deux espèces de minorités actives ; l'une qui se porte en avant, l'autre qui résiste. La pluralité est passive et la majorité se forme toujours par l'entraînement de l'action ou de la résistance. Mais, lorsque l'action est populaire, elle sera toujours entraînante, si la résistance ne parvient pas à se rendre redoutable. Ceux qui écriront l'histoire de la Révolution doivent partir de ce principe pour en expliquer les événements, et ne pas oublier la foule craintive, qui est un des éléments de toutes les majorités. »

Ceux qui écriront l'histoire de la Révolution ! Ceci m'amène à indiquer le vrai caractère de ces *Mémoires*, où se reflète si fidèlement la noble et sympathique physionomie de Malouet. Ces lignes datent de 1808, et, soixante-

six ans après, le baron Malouet, son digne petit-fils, n'a eu que de trop bonnes raisons pour ajouter : « Ce livre, écrit par un témoin irrécusable, met dans leur vrai jour des événements dont l'histoire est devenue une légende, grâce à une école d'écrivains depuis longtemps en possession de tromper la France sur ce qu'a été la Révolution. Cette école a troublé la conscience publique par le scandale de ses apologies. Plus funeste que les hommes pervers dont elle a fait ses héros, elle leur a suscité des imitateurs ; l'avenir leur réserve un Tacite ! »

Hélas ! oui, cette histoire qui aurait dû appliquer aux Tibères et aux Nérons de la Terreur le fer rouge de l'auteur des *Annales,* s'est faite leur panégyriste et leur complice ; elles les a continués ou ressuscités en les racontant. La révolution de 1830 existait en germe dans le volumineux ouvrage où M. Thiers justifiait le crime par le succès, et dans le livre où M. Mignet prêtait à ces scènes effroyables la tranquille apparence d'une déduction philosophique. La république de février couvait sous la cendre brûlante où Lamartine avait fouillé son *Histoire des Girondins ;* l'éclat de ses peintures donnait envie de faire revivre ses modèles. Enfin, qui ne reconnaîtrait l'influence des Michelet, des Louis Blanc, des Victor Hugo, dans cette république du 4 septembre, dans ces orgies garibaldiennes, dans cet épisode de la Commune, où les plagiaires de la Convention ne surent pas même copier ses victoires et débutèrent par des fanfaronnades pa-

triotiques pour finir par des saufs-conduits prussiens ?

D'autre part, est-ce opposer à ce mensonge pittoresque, fantaisiste ou venimeux, un réactif assez énergique, que d'adopter la phraséologie sentimentale des écrivains de 1814 et de 1816, tellement suffoquée par les larmes qu'il ne lui resta plus la force de remonter aux origines, de rechercher les causes, d'avouer les fautes, de faire la part des événements et des passions, des entraînements et des circonstances, des difficultés et des écueils? Le crêpe au bras, l'œil au ciel, entourée de cyprès, constellée de fleurs de lis, appuyée sur une pierre tumulaire, exubérante de prosopopées et de métaphores, elle croyait avoir tout dit quand elle avait rangé à gauche les monstres, à droite les martyrs. Malheureusement, elle ne persuadait que des convertis; quand elle eut épuisé son répertoire, il se trouva qu'une génération nouvelle avait grandi, indocile à la tradition, accessible au paradoxe, acceptant volontiers l'héroïsme dans le crime, trop amoureuse de liberté et de gloire pour ne pas excuser ce qui s'était fait en leur nom. C'est à celle-là que s'adressaient les histoires éloquemment caractérisées par le petit-fils de Malouet; c'est elle aussi qui, à moins de vouloir mourir dans l'impénitence finale, doit trouver dans ces *Mémoires* de quoi rectifier ses jugements et saisir la vérité vraie entre les effusions de l'élégie monarchique et les mensonges de la haine révolutionnaire. L'auteur et le livre sont trop intéressants pour que je résiste à l'envie de les étudier de plus près.

II

A peine Malouet est-il entré dans la vie publique, les situations et les caractères se dessinent ; les dangers se laissent pressentir, et l'on peut apprécier déjà la justesse de ses idées et la fidélité de ses portraits. Douloureux contraste ! Vous lisez les cahiers du bailliage de Riom, tels que Malouet les avait médités et rédigés ; vous vous abandonnez à une sorte d'illusion rétrospective. Vous vous dites que ces pages, inspirées par la raison la plus haute et la plus prévoyante, contenaient ou annonçaient tout ce qui pouvait satisfaire aux exigences de la société nouvelle sans écraser l'ancien monde sous un monceau de cadavres et de décombres; puis vous songez aux calamités effroyables qui suivirent de près ces projets de réformes si salutaires et si sages. Vous reconnaissez qu'au bout de quatre-vingt-cinq ans nous sommes un peu moins avancés que si l'on n'avait rien essayé, et un peu plus malheureux qui si l'on avait tout détruit. Vous vous demandez tristement : Quelle est, dans tout cela, la part des hommes et celle de la fatalité ?

Les principaux chapitres des *Mémoires* peuvent vous aider à répondre. Cette préface de la Révolution et de la Terreur, saisie sur le vif par un esprit droit et pénétrant,

nous offre, au début des États généraux, à la veille de l'Assemblée constituante, un certain nombre de physionomies où se résument, sous des aspects bien divers, les périls et les orages du lendemain.

Malouet, avant cette époque, a été lié avec l'abbé Raynal, auteur de l'*Histoire philosophique des deux Indes*, dont le retentissement fut immense et que personne ne lit aujourd'hui. Raynal, aussi peu chrétien que pouvait l'être un abbé du dix-huitième siècle, entraîné par la fougue de Diderot au delà de ses propres pensées, déclamateur et emphatique avec un fond de bon sens, impie avec des facultés de retour à une opinion plus saine, Raynal, dans ce moment critique où l'utopie va se faire visible et palpable, représente à nos yeux le type des précurseurs, des initiateurs de la Révolution, qui s'ingéniaient d'avance à transformer la société de fond en comble, d'après un programme où le genre humain se prêtait complaisamment à toutes les fantaisies de ses bienfaiteurs. En d'autres termes, ces métaphysiciens d'avant-garde ne subordonnaient pas leurs réformes à la connaissance qu'ils auraient dû avoir de l'homme et de ses faiblesses, du pauvre et de ses misères, du peuple et de ses passions. Ils créaient tout exprès un homme à leur usage et lui attribuaient toutes les vertus qui devaient faciliter leur tâche. Pour ne rien déranger à leurs plans, cet homme, qu'ils arrachaient aux vices d'une société pervertie, retrouvait immédiatement sa primitive innocence ; ce peuple, à qui

ils restituaient tout ensemble la conscience de ses droits et le sentiment de ses souffrances, agissait, dès le premier instant, comme s'il n'avait rien souffert et comme si chacun de ses droits était doublé d'un devoir.

On sait ce qui en advint. Ce qui allait arriver, Raynal le prévoyait déjà, quand Malouet avait encore plus d'espérances que de craintes : « Cet homme, si ardent, si exagéré dans ses écrits, frémissait des exagérations qui s'annonçaient déjà dans l'opinion publique. » — Mais, au moment où la raison lui revient et où il pourrait tenter de réparer ses fautes, il subit un premier châtiment en se déclarant condamné à l'inaction et au silence. Il s'est trop signalé parmi les enthousiastes de liberté et de philosophie pour pouvoir servir utilement le peuple et le roi. Celui-ci lui opposerait ses méfiances de monarque et de chrétien; celui-là, si Raynal essayait de parler autrement que son livre, l'accuserait d'être vendu.

En présence de cet utopiste désabusé avant l'épreuve et incapable de réparer le mal qu'ont fait ses écrits, voici Mirabeau. Malouet le juge et le peint admirablement. Il n'est ni subjugué, ni ébloui par cette éloquence volcanique; mais il le ménage d'autant plus que jamais natures ne furent plus différentes. Ici plus de métaphysique préliminaire. Ce que Condorcet, Raynal, Siéyès, ont rêvé de faire avec leurs idées, il prétend le faire avec ses passions. Il personnifie toute une autre face du péril révolutionnaire ; le gentilhomme déclassé, qui est et sera tou-

jours, avec le prêtre défroqué, l'ennemi le plus acharné de la foi qu'il renie, de la classe qui le repousse, de la cause qu'il trahit. Mirabeau en veut à la monarchie absolue et à l'ancien régime, non pas de leurs vices, mais des siens. Ces priviléges, ces abus, qu'il s'apprête à foudroyer, il en a souffert et il les maudit, non parce qu'ils donnent au grand le pouvoir d'opprimer le petit, mais parce qu'ils accordent au père le moyen de punir le fils. Il va tonner contre la corvée, la dîme et les prérogatives féodales, non parce qu'elles rappellent des siècles d'iniquité, mais parce que la noblesse qui l'a rejeté de son sein en profite et les réclame. Il va démolir les Bastilles, non parce qu'il y voit la pétrification de l'arbitraire, mais pour se venger d'avoir été leur captif. Seulement, comme ses gigantesques désordres le livrent au plus offrant, il vient un moment où cette éloquence qui refuse de se laisser fléchir, consentirait à se laisser acheter. Comme ce tribun armorié garde, au milieu de sa déchéance morale, des facultés supérieures, un œil d'aigle, des velléités prophétiques, l'heure sonne où, épouvanté de son ouvrage, il voudrait repêcher ce qu'il a noyé. Trop tard ! illusion de destructeur, enclin à croire, dans son orgueil, qu'il aura autant de puissance pour sauver que pour perdre, pour reconstruire que pour renverser, pour édifier que pour détruire ! Le châtiment que Raynal s'est imposé à lui-même, la Providence l'inflige à Mirabeau. Pareil à ces malades dont leurs médecins disent qu'ils meurent gué-

ris, il meurt le jour où, après avoir fait tant mal, il se prépare à essayer de faire un peu de bien.

Si Malouet, sans éprouver aucune sympathie pour Mirabeau, lui accorde les circonstances atténuantes, son respectueux dévouement au roi et à la monarchie ne l'aveugle pas sur le déplorable ensemble d'incohérences, de maladresses, de coups de tête et de reculades, qui fit de ces années de lutte entre la royauté et la révolution une longue et tragique déroute. A toutes les variétés de révolutionnaires dont nous retrouvons les noms et les portraits dans ces *Mémoires*, — l'utopiste désabusé ou obstiné, le tribun greffé sur le gentilhomme, l'évêque apostat, le noble républicain assez absurde pour aspirer à devenir le Washington de l'ancien monde, le plébéien enfiévré de haine et d'orgueil, le stagiaire encore obscur de l'assassinat et du crime, — que vont opposer les conseils de la couronne ? Quels seront les défenseurs armés pour sa querelle ? Malouet a été en contact avec Necker et Montmorin ; quelles médiocrités et quelles faiblesses ! Jamais je n'avais si bien compris à quel point était usurpée la réputation de l'économiste génevois. Le seul trait de génie de Necker a été sa fille ; le vrai prodige accompli par madame de Staël, ce n'est pas *Corinne* ou *Delphine*, c'est la glorification de son père. En déployant son éloquence pour nous persuader qu'elle l'admirait, elle a fait croire qu'il pouvait paraître admirable. En réalité, pendant ces jours de prélude et de crise où

l'hésitation était pire que l'erreur, rien de plus funeste que la rencontre de ce ministre qui sacrifia sans cesse l'action au système avec ce roi timide et indécis, découragé tour à tour du système qui excitait ses méfiances, et de l'action qui effrayait sa bonté. On ne peut se défendre d'un profond sentiment de tristesse, quand on le voit, au retour d'une chasse (toujours la chasse !), s'endormir pendant le conseil, s'éveiller à demi pour répondre *non !* et se retirer brusquement sans consentir à donner ses raisons. — Il s'agissait d'une proposition bien importante, la translation de l'Assemblée à vingt lieues de Versailles. — On arrive à se rendre compte, sous la dictée de Malouet, de ce caractère à la fois impatientant et pathétique, qui eut besoin de l'infortune pour révéler sa grandeur et du martyre pour s'élever au sublime. Dans tout ce préambule d'une révolution qui va le conduire de Varennes au Temple et du 10 août au 21 janvier, Louis XVI semble surtout contraint de réciter sur la scène un rôle différent de celui qu'il a appris dans la coulisse. Ces premiers orages l'importunent, moins parce qu'ils menacent sa couronne et sa vie que parce qu'ils dérangent ses habitudes. Son éducation, sa piété, la bénignité de son cœur, l'ont admirablement préparé à être un excellent roi dans le vieux moule, fort mal à se débattre contre une situation qui exigerait peut-être autre chose que des vertus. En instruisant ce futur successeur de Louis XV, on s'est trop attaché à le préserver, pas assez à l'avertir. On l'a trop aisé-

ment convaincu que tout serait sauvé s'il restait pur ; trop aisément habitué à confondre sa conscience de roi avec sa conscience de chrétien. Dans cette cour où son innocence persiste au milieu d'un chaos d'amours éphémères, de galanteries frivoles et d'élégantes intrigues, en face de cette révolution dont les hyènes et les tigres s'apprêtent à le dévorer, il me rappelle l'antique fable d'Aréthuse, avec cette différence que l'onde amère ne tardera pas à engloutir la source limpide. Son courage passif attend le danger sans le prévenir. Sa tradition royale s'irrite à l'idée de laisser prendre ce qu'il ne veut pas accorder. Sa bonté se refuse à sévir contre ses sujets. Son esprit borné s'épouvante des horizons nouveaux que lui ouvre l'imprévu. Que pouvaient produire ces inspirations contradictoires chez un monarque si violemment attaqué et si mal défendu? Le décousu, le va-et-vient, l'alternative de vigueur et de défaillance, l'irrésolution, la défaite, la captivité, le supplice, l'auréole.

Nous ne suivrons pas Malouet dans les chapitres, si intéressants et si vrais, où il nous fait assister au *crescendo* révolutionnaire. Partout nous retrouvons le même spectacle : un homme de bien, royaliste sincère, médiateur éloquent, jugeant le mal, prévoyant le péril, connaissant le remède, suspect à ceux qu'il conseille, odieux à ceux qu'il combat, signalant au passage les hideuses et sanglantes journées dont chacune emporte un lambeau du manteau royal, ne se lassant de parler, de protester, d'agir, de

lutter, que devant les massacres de septembre, au moment où sa vie ne serait plus bonne qu'à amuser les bourreaux sans servir les victimes. A travers mille dangers, Malouet parvient à quitter cette malheureuse France où il n'y a plus de place que pour la Terreur et l'échafaud. Mais, même dans cet adieu où l'irritation du vaincu pourrait prévaloir contre la politique du sage, quelle modération ! quelle lucidité ! quelle droiture ! Comme il juge bien les fautes des puissances étrangères « qui n'ont jamais songé aux vrais intérets de Louis XVI et de sa famille, et dont la secrète pensée est d'abord d'empêcher les Français de constituer un gouvernement libre, puis d'abuser de leurs déchirements et de leurs crimes pour leur prendre ...., » hélas ! ce que l'on nous a pris quatre-vingts ans plus tard, après des alternatives de révolution, de république et de dictature, conséquences inévitables des victoires démocratiques du 6 octobre, du 20 juin et du 10 août !

Maintenant, voici Malouet sur un autre terrain, aux prises avec des difficultés d'un autre genre, condamné à gémir des imprudences de l'émigration comme il a pleuré des malheurs de la monarchie, mais toujours assez fidèle pour ranimer ses espérances royalistes, dès qu'une lueur reparaît au milieu des obscurités de Thermidor. Citons quelques lignes ; c'est le bon sens qui parle :

— « Je ne voyais point de fin possible à la Révolution par la guerre extérieure, que je n'avais jamais approuvée

telle qu'on l'avait conçue et exécutée. Outre les avantages soutenus des armées républicaines contre celles de la coalition, il était évident qu'un peuple qui, de gré ou de force, a changé son gouvernement, chassé la maison régnante, ne sollicite ni n'accepte les verges qui doivent le châtier; et que, lorsque, par un concours de circonstances et d'innovations heureuses ou habiles dans la tactique et dans la discipline militaire, les armées de ce peuple sont devenues supérieures aux autres, elles restent longtemps supérieures. (Hélas ! encore hélas !) Cela posé, nous n'avions de ressources, nous émigrés, attachés à l'ancienne monarchie, que dans le mauvais gouvernement de la Convention et ensuite du Directoire. La tyrannie, l'oppression intérieure, étaient nos seuls auxiliaires ; il ne fallait donc pas laisser craindre, dans un changement de gouvernement, une autre tyrannie, une autre oppression. Ainsi, toutes les prétentions de l'ancienne aristocratie, toutes les menaces, tous les projets de vengeance et les goûts passionnés pour l'ancien régime, étaient autant d'absurdités qui nous interdisaient tout espoir de retour. Nous étions trop pénétrés, mes amis et moi, de toutes ces inconséquences pour ne pas les combattre hautement. »

Développez cette page ; vous aurez le texte habituel de la correspondance inédite où l'admirable esprit politique de Malouet et de son groupe se continue et s'applique, non plus aux préliminaires du 10 août, mais aux suites du 9 thermidor. Ce n'est pas à Malouet que

ces lettres sont adressées ; c'est lui qui écrit à Mallet du Pan, dont le nom et le souvenir viennent d'être remis en lumière dans le beau livre de M. Paul Thureau-Dangin, *Royalistes et Républicains*[1]. Les deux amis, Mallet du Pan et Malouet, si dignes de se comprendre et de se compléter l'un par l'autre, dominent cette correspondance, où de spirituels causeurs, tels que le chevalier de Panat, des grands seigneurs raisonnables tels que le prince Emmanuel de Salm, des journalistes tels que Peuchet, des membres de la minorité de la noblesse à la Constituante tels que le prince de Poix, d'anciens ministres tels que Servan et Terrier de Monciel, se bornent à jeter leur mot en passant. S'il nous était permis de revenir au langage littéraire après avoir un peu abusé de la politique, nous dirions que, dans ses *Mémoires*, le rôle de Malouet est plus dramatique, et, dans ses lettres, plus élégiaque.

L'élégie, avec ses lointaines espérances entremêlées d'inexorables tristesses, voilà, en effet, le ton qui convenait aux royalistes dévoués et modérés pendant la phase qui va de la chute de Robespierre à l'avénement de Bonaparte. Ces esprits si justes et si droits n'avaient pas besoin d'être prophètes hors de leur pays pour comprendre combien la solution monarchique avait alors peu de chances. D'une part, les blessures étaient trop saignantes pour que

1. Voir un des chapitres suivants.

les blessés, les spoliés, les proscrits, les décimés, pussent s'abstenir de crier. De l'autre, les crimes étaient trop récents, les prises de possession étaient de date trop fraîche.... ou trop chaude, les ruines trop neuves, l'ancien régime pas assez ancien, pour qu'il fût possible aux vainqueurs, aux spoliateurs, aux oppresseurs de la veille, de croire qu'une Restauration, en 1795 ou 1796, ne serait pas synonyme de revanche, de châtiment et de représailles. Une révolution aussi violente, aussi radicale, que celle de 92 et de 93, ne pouvait aboutir qu'à une dictature où la gloire militaire serait beaucoup et la démocratie quelque chose. Elle ne pouvait abdiquer qu'entre les mains d'un homme sorti de son sein, qui la rassurerait en la domptant. Elle ne pouvait enfin revenir à la monarchie légitime et constitutionnelle qu'après que cet homme lui aurait fait souffrir, dans un autre cadre et sous une autre forme, tout ce que lui avaient infligé les jacobins et les terroristes. Voilà ce que devinaient sans doute Malouet et ses amis ; c'est pourquoi, tout en déplorant les folies des émigrés, ils devaient se dire tout bas : « Quand même ils auraient le sens commun, ils ne changeraient rien au dénoûment. »

En me permettant de discuter, sur ce seul point, l'opinion ou plutôt le sentiment de Malouet, je suis d'autant plus à l'aise, que nous pouvons aujourd'hui prendre pour nous toutes les allusions, accepter tous les conseils de sa sagesse, sans rencontrer un seul des obstacles qui

s'opposaient, en 1795, au rétablissement de la Royauté. D'abord, la décadence, l'agonie et la chute du second Empire, le règne du 4 septembre et l'épisode de la Commune, ont renfermé, en deux ou trois ans, tout ce qui, de 1792 à 1814, avait pu faire désirer ou regretter autre chose que l'Empire et la République. Ensuite, s'il existe encore, par malheur, comme au temps de Dumouriez, de Barras et de Bonaparte, deux nations dans une, et si on nous demande quelle est la plus patriotique, la plus française, la plus hostile à l'étranger, les champs de bataille de 1870 et de 1871 répondront pour nous. Coulmiers donnera la réplique à Quiberon, et Conlie à Coblentz [1].

1. Voir la note C à la fin du volume.

X*

VIII

OUVERTURE DE LA CHASSE[1]

23 août 1874.

..... J'ouvrais la chasse avec mon ami Léopold, homme d'esprit et de savoir. Après quatre heures de marche à travers des montagnes pelces que l'on décore du nom de bois, nous avions réussi, en nous cotisant, à tuer un oiseau que les Parisiens appellent becfigue, les méridionaux *grasset* et les naturalistes *farlouse*. Cet oiseau, fort apprécié des gourmands, tient à l'aise dans le creux de la main.

— Et dire, murmurais-je en m'essuyant le front, que, sur ces mêmes montagnes, couvertes alors d'épaisses forêts, on chassait peut-être, il y a quinze siècles, le cerf, le bouquetin, le chevreuil, l'outarde et le tétras !... sais-

1. *Histoire de la chasse*, par M. le baron de Noirmont.

tu, Léopold, qu'il y aurait là un piquant sujet d'étude, un beau et bon livre à faire : « Grandeur et décadence de la chasse, depuis Pharamond jusqu'à Louis Blanc ! »

— Mais ce livre existe, me répondit-il, et j'en connais peu de plus intéressants, de plus instructifs, de plus complets ; c'est l'*Histoire de la chasse en France*, par M. le baron de Noirmont... Comment se fait-il, monsieur le critique, monsieur le chasseur, que vous n'en ayez pas encore parlé ?

Deux jours après, je lisais, avec un mélange d'enthousiasme et de remords, l'ouvrage de M. de Noirmont, et les derniers mots de mon ami Léopold me revenaient en mémoire comme un reproche trop mérité. — Voilà un livre excellent, écrit par un homme du monde qui en sait plus que les érudits ; un livre qui suffirait au travail de toute une vie, qui suppose une prodigieuse quantité de lectures ; assez large d'horizon, d'idées, de souvenirs, pour que le moraliste, l'historien, l'économiste, le romancier, puissent le lire avec plaisir et profit ; rappelant tantôt une page d'Augustin Thierry, tantôt un chapitre de Walter Scott ; touchant à l'histoire de nos rois et peut-être, hélas ! à celle de nos révolutions. Le style en est clair, vif animé, suffisamment pittoresque ; de nombreuses citations, admirablement choisies, nous permettent de suivre, sur deux lignes parallèles, les vicissitudes de la chasse et les progrès de la langue. De curieuses anecdotes relèvent, çà et là, le tissu du récit. Les plus

grands noms de France s'y groupent autour des chasses royales et font de cette histoire, avec mille fois plus de mouvement et de couleur, un supplément aux dictionnaires héraldiques. Il devrait, avec le port d'armes, la gourde de rhum, le flacon d'arnica et la cartouchière, faire partie essentielle de l'équipage de tout chasseur sérieux ; et, au lieu de lui souhaiter la bienvenue, la critique aime mieux s'appesantir sur une opérette des Bouffes-Parisiens, un roman d'alcôve ou un vaudeville du Palais-Royal ! — Encore une fois, avons-nous tort ou raison de déclamer contre l'inégalité des conditions en littérature ?

Le plan de M. de Noirmont est trop vaste, son ouvrage est trop nourri de dates, de documents et de faits, pour qu'il me soit possible de l'analyser en détail. Je me bornerai à en indiquer les distributions principales, en y ajoutant quelques-unes des réflexions qu'il suggère.

Le premier volume, sous le titre de *Chroniques de la chasse*, nous met en mesure de juger la place qu'a occupée ce plaisir ou cette science depuis les temps primitifs jusqu'au seuil de notre triste siècle; place immense chez les peuples qui avaient tout ensemble à se nourrir et à se défendre ; moindre chez les Romains de l'ère républicaine, que la guerre absorbait et qui ne possédaient encore qu'un territoire restreint ; énorme dans les races barbares et aux époques féodales où elle avait commencé par être une nécessité pour devenir une passion, et où elle

répondait à tous les instincts, à toutes les qualités, à tous les défauts de ces générations robustes; orgueil chevaleresque, bravoure indomptable, exubérance de force et d'activité physiques, sentiment excessif de la propriété considérée comme synonyme de conquête et d'omnipotence; désir incessant de retrouver les images de la vie de combat, et enfin ce besoin de sortir de soi-même, qui est inné chez l'homme et que ne pouvaient encore satisfaire l'étude, la méditation et la rêverie. Place trop considérable dans les siècles qui se rapprochent du nôtre ; car les rigueurs de la législation, l'abus des priviléges, le manque de proportion entre les délits et les peines, et surtout le spectacle continuel d'un plaisir goûté par quelques-uns et apprécié par tous, contribuèrent sans doute pour beaucoup à ces jalousies et à ces haines qui servirent de prélude à la Révolution.

Il suffit d'avoir vécu à la campagne, de s'être familiarisé avec les mœurs villageoises, pour savoir que la chasse est, après la bonne chère, le sujet d'envie le plus habituel au paysan et au pauvre. Les agréments de la conversation, les récréations de l'esprit, les douceurs de l'amitié, les joies pures et délicates d'une affection partagée, ne lui offrent pas une idée assez nette, assez précise pour être fort enviables ; mais la chasse ! voir tuer dans le champ qu'il cultive la perdrix qui mange son blé ! ne pas avoir les vingt-cinq francs nécessaires pour pouvoir tirer, lui aussi, sur le gibier que poursui-

vent, sous ses yeux, le gentilhomme campagnard et le bourgeois de la ville voisine! C'est la corde sensible; on comprend dès lors quel sérieux intérêt social s'attache aux récits de M. de Noirmont et aux phases diverses qu'il retrace d'une main si ferme et si sûre. D'abord, le chef barbare, luttant presque corps à corps contre l'auroch, le buffle, l'ours et le sanglier; pour armes, des épieux, des toiles, des flèches, des couteaux, en attendant les fusils Lefaucheux. Un peu plus tard, les rois des deux premières races organisent les chasses comme une sorte d'énergique trait d'union entre la guerre et les festins, et courent autant de dangers à la poursuite des bêtes fauves que dans leurs rencontres avec l'ennemi; puis, la chasse devient à la fois un art et une institution; les livres de vénerie précèdent les autres littératures; la venaison est chargée d'assouvir d'infatigables appétits; les rois de France régularisent leur passion sans l'affaiblir; ils créent des fonctions, des dignités cynégétiques qui marchent presque de pair avec les plus hauts emplois de la magistrature, de la marine et de l'armée; donnent à cet exercice de si longues heures et s'y livrent avec tant d'ardeur que l'on serait tenté de croire qu'ils n'ont jamais eu le temps de faire autre chose, si l'on ne songeait que ces rois s'appelaient Charlemagne, saint Louis, Philippe-Auguste, Charles V, Louis XI, François Ier, Henri IV, Louis XIV.

Ici se présente une question scabreuse, que de M. Noirmont a effleurée avec un tact admirable. Raconter si bien

l'histoire de la chasse, c'est l'aimer et vouloir qu'on l'aime. D'autre part, qui pourrait oublier les reproches tant de fois adressés à nos rois, à nos princes, sur cette passion effrénée qui les absorbait au point de leur faire négliger les devoirs et les périls de leur gouvernement? Ce reproche est spécieux; il semble, au premier abord, qu'une fois en chasse, le souverain perdait de vue les intérêts de l'Etat, les Parlements, les nations rivales, les Chambres et la Charte constitutionnelle. Au fond, rien de plus inexact. Consultez sans parti-pris la politique et l'histoire; vous reconnaîtrez que, en réalité, la plupart de ces rois-chasseurs gouvernaient beaucoup plus et intervenaient de bien plus près dans les affaires publiques que des monarques plus sédentaires. S'il ne suffisait pas de leur propre initiative, ils y suppléaient par des ministres qu'ils avaient généralement le double mérite de bien choisir et de garder longtemps. D'ailleurs, peut-on leur en vouloir, s'ils ont demandé à la chasse de leur reposer l'esprit par le mouvement et le bruit, comme les diplomates demandent au whist de leur rafraîchir les idées par l'immobilité et le silence? Talleyrand était-il hébété, lorsque le plus grand intérêt de sa vie paraissait être de répondre à une *invite* ou d'affranchir une couleur longue? Napoléon Bonaparte était-il stupide, lorsque, au grand désespoir du célèbre marquis d'Hanneucourt, il trouvait dans un épisode de chasse un moyen d'arranger à sa guise sa première rencontre avec le pape

Pie VII? Et puis, pour que cette passion fût vraiment un sujet de récriminations ou de railleries, il faudrait qu'elle nous apparût comme le trait caractéristique de tel ou tel roi, ou bien qu'elle comptât parmi les plus exclusives attributions de la couronne. Mais il n'en est rien ; sauf deux ou trois exceptions insignifiantes tous nos rois ont aimé la chasse, le saint comme le galant, le sage comme l'aventureux, le guerroyeur comme le politique, le passionné comme le raisonneur ; et autour ou au-dessous d'eux, le prince du sang, le grand seigneur, le grand feudataire, le gentilhomme, le bourgeois, le magistrat, le savant, tous, jusqu'au paysan qui s'expose aux galères pour tuer un lapin, — que dis-je? jusqu'à l'évêque, au religieux, au clerc, que les conciles menacent d'anathème, sans réussir toujours à faire tomber de leurs mains pacifiques l'épieu, l'arquebuse ou le fusil.

C'est donc une épidémie universelle, une passion toute humaine et toute française. On la respire avec l'air des forêts, et des collines ; le braconnier de 1874 qui, après avoir tué un lièvre, se cache pour éviter les gendarmes, n'est pas d'une autre race que ces quatre cadets aux gardes françaises qui ont inspiré à M. de Noirmont une si charmante page et qui bravèrent le courroux du marquis de Vitry (1599) pour courir après un cerf.

Le second volume s'ouvre par l'histoire du droit de chasse, que M. de Noirmont connaît comme Dalloz connaissait son code. Je passe rapidement sur ce chapitre

qui m'attriste, bien qu'il fût nécessaire à l'ensemble de l'ouvrage. Tout en gémissant de ces duretés que la Révolution ne sut pas remplacer par des douceurs, rapppelons, avec M. de Noirmont, que, sur bien des points et pendant de longues années, le droit de tuer un faisan pouvait aisément se confondre avec le moyen de tuer un homme. En ces temps de violence où toutes les classes de la société avaient leur part de barbarie et de rudesse, le braconnage pouvait toucher de près à des crimes d'un ordre tout différent. Supposez, par analogie, la Corse reculant de trois ou quatre siècles et ajoutant à son dossier habituel de *vendette* et de représailles la guerre civile, les guerres de religion et les façons expéditives du moyen âge. Vous vous expliquerez l'interdiction des armes à feu, la sévérité des peines appliquées aux délits de chasse, non plus comme un souvenir d'oppression ou d'arbitraire, mais comme une mesure de précaution et un gage de sécurité. Si vous me dites que ce n'était pas une raison pour *frapper si fort*, et qu'il se mêlait à cette idée protectrice un terrible abus des prérogatives seigneuriales et des priviléges féodaux, je vous répondrai qu'aujourd'hui le péril n'est plus de ce côté-là. De nos jours, les petits sont plus redoutables que les grands; la petite propriété est plus ombrageuse que la grande, et le châtelain garde moins bien son parc que le paysan son carré de luzerne.

Sortons de ces ombres séculaires, et arrivons à la partie

la plus appétissante du livre de M. de Noirmont. Le gibier ! Si le péché d'envie peut être pardonné, c'est au chasseur méridional condamné au supplice de Tantale, tandis que se déroulent ces tableaux dignes d'Oudry et de Desportes, où les cerfs et les chevreuils, les sangliers et les brocards, les gélinottes et les coqs de bruyère, les lièvres et les perdrix, les gerfauts et les hérons, passent tour à tour à la portée de nos mains et de nos yeux, mais non pas, hélas ! de notre fusil. Outre la science cynégétique que l'on ne pourrait pousser plus loin, et qui, en maint endroit, par maintes citations heureuses, se fait poétique et littéraire, ce sont là des chapitres d'histoire naturelle que Buffon aurait signés; non plus le Buffon de Montbard, en culottes courtes et en manchettes ; mais un Buffon plus vrai, plus familier, plus vivant, mieux aéré, s'éveillant au chant du coq, sonnant le joyeux hallali, chaussant les guêtres matinales ou les grandes bottes à revers, franchissant les fossés et les haies, parcourant la forêt et la plaine, emporté dans ce tourbillon sonore où retentissent les cris des piqueurs, les aboiements de la meute, le galop des chevaux, la voix des traqueurs, les frémissements d'ailes à travers les futaies et le *pif ! paf ! pouf !* de la fusillade, égal au nombre des victimes. Les poumons se dilatent; on aspire les brises d'octobre, imprégnées des vagues parfums du thym et du serpolet ; on s'enivre de l'odeur de la poudre ; on croit voir sur la surface de l'étang les ramures du cerf aux abois, dans

le ciel bleu le faucon se jetant sur sa proie, dans le fourré le sanglier faisant tête aux chiens, au penchant des collines de belles grappes de raisin mûr qui donnent une saveur exquise à la chair délicate des perdrix et des grives. On devient le contemporain, presque l'émule de ces héros de la chasse que M. de Noirmont connaît tous par leur nom et dont il retrace les prouesses avec la fidélité d'un historien, le talent d'un peintre et la vivacité d'un ami.

Quelle vigueur de jarret ! quelle largeur de poitrine ! quel magnifique mépris du danger, de la fatigue, de la pluie, du froid, des courbatures et des pleurésies ! quelle richesse d'appétit ! quelle puissance d'estomac ! quelle incroyable aptitude à tuer ce qu'ils tirent, à manger ce qu'ils tuent et à digérer ce qu'ils mangent ! Ici pourtant je cueille dans le livre de M. de Noirmont une petite fiche de consolation à l'usage des successeurs dégénérés de ces intrépides Nemrods, les chasseurs et les gastronomes d'à présent :

...... *Solatia luctus*
Exigua ingentis.....

Dans ces siècles de bénédiction chasseresse où il semble que l'on ne dût avoir que l'embarras du choix en fait de gourmandises giboyeuses, les plus grands seigneurs et les plus grandes dames savouraient *avec délices* le cormoran, la buse, le héron, la grue, le paon, le cygne surtout,

oiseau trop poétique pour être mangeable. A cette légère indemnité j'ai envie d'en ajouter une autre : le plaisir de la difficulté vaincue. S'il est vrai que les passions malheureuses soient les plus durables, le chasseur passionné qui ne sait pas, en prenant son fusil, s'il ne rentrera pas *bredouille* et qui poursuit avec acharnement une fantastique compagnie de perdreaux, doit se sentir plus heureux et plus fier, quand il abat une seule pièce, que les monarques et les princes au milieu de ces colossales tueries dont les chiffres ont été conservés. Pourquoi n'en serait-il pas de la chasse comme d'une passion plus romanesque, mais moins innocente, que les obstacles excitent, que les privations fortifient, que les lenteurs éternisent, que le succès déconcerte, que le bonheur refroidit, qui vit d'inanition et se meurt d'abondance?

Ce que je dis du gibier pourrait se dire aussi du chien, son ennemi intime. Ici M. de Noirmont serait homme à compléter avec son pinceau ce que sa plume nous raconte si bien. Godefroy Jadin, son maître, n'a depuis longtemps rien à lui apprendre, et ses dessins rivalisent d'exactitude, de justesse et de couleur avec les beaux chapitres où il nous parle de ces auxiliaires. Ce mot va me servir à indiquer la nuance. La meute est un auxiliaire, une jouissance de vanité, la partie la plus indispensable d'un équipage de chasse, la preuve vivante d'une grande situation territoriale ; le chien est un ami. Il me semble plus naturel et plus doux d'aimer un chien que d'en ai-

mer cent. Pour la meute, vous avez le chenil; pour le chien vous avez la vieille natte où il vient dormir à vos pieds. L'une ne vous apparaît qu'à certains moments, à travers un groupe de piqueurs, de gardes, de rabatteurs, dans un milieu trop bruyant pour laisser une place aux sentiments paisibles. L'autre est votre compagnon, j'allais dire votre confident, aussi fidèle et plus taciturne que les confidents ordinaires. Il partage vos joies et vos peines, guette votre sortie pour la promenade, tressaille à l'aspect de votre fusil, vous pardonne votre maladresse, se fait le *patito* volontaire des enfants de la maison, lèche ces petites mains qui le taquinent, et le soir, fatigué comme vous, se couche, en vous regardant, sous le manteau de la cheminée. Je me trompe peut-être, mais il me semble qu'il y a, dans ces petits détails que je pourrais multiplier à l'infini, de quoi nous consoler, vous et moi, de ne plus manger de cormoran, de ne tuer qu'une perdrix par saison, de ne posséder que Médor et de n'avoir pas de meute.

Après le gibier et les chiens, la louveterie, si nécessaire aux époques où il y avait plus de loups dans les bois qu'à la Bourse; la fauconnerie, souvenir des temps chevaleresques, et enfin les diverses chasses de fantaisie qui ne peuvent pas se ranger dans les catégories générales. Le baron de Noirmont a traité tous ces sujets en maître. Son livre, qui ne laisse plus rien à dire ni à apprendre doit être désormais un *classique de la chasse*, comme

l'ouvrage, jadis trop vanté, de Brillat-Savarin, est un classique de la table. Et quelle différence, tout à l'avantage de M. de Noirmont et de son œuvre ! Le plus noble des plaisirs au lieu du plus vulgaire ! Le plus salubre des exercices au lieu du plus indigeste ! L'horizon, l'air pur, la forêt, la bruyère, l'espace, au lieu de la salle à manger et de la cuisine ! Un épieu, une arbalète, une arquebuse ou un Lefaucheux au lieu d'une lardoire ! Un paysage de Ruysdaël au lieu d'un intérieur de Drolling ! Walter Scott et Froissart au lieu de Gargantua !

Pas n'est besoin d'être chasseur pour lire et apprécier cette magnifique *Histoire de la Chasse.* Il suffit d'aimer à se rendre compte des rapports de proportion ou d'antagonisme entre le présent et le passé. A ce point de vue, on peut dire que le livre de M. de Noirmont nous rend meilleurs. Si demain je rencontre Jacques Bonhomme ou Jean Sans-Terre braconnant sans port d'armes aux dépens de ma gibecière vide, je songerai que les pauvres gens prennent une revanche attendue depuis des siècles. Loin de les menacer des fureurs du garde champêtre, qui ne les effraieraient guère, je leur dirai ces mots qu'ils ne comprendront pas : «Remerciez M. le baron de Noirmont, et passez tranquillement votre chemin. »

IX

ROYALISTES ET RÉPUBLICAINS[1]

30 août 1874.

Nous arrivons tard pour parler de ce livre; mais nous avons trois excuses. D'abord, ce n'est pas à nos lecteurs que nous avions à apprendre tout ce que l'ouvrage de M. Paul Thureau-Dangin renferme de souvenirs intéressants et de vérités utiles, exprimés dans un noble et ferme langage. Le succès était acquis d'avance et il n'a pas fait défaut à cette belle étude, où les mécomptes et les illusions du passé peuvent servir de leçon et de miroir au présent. En outre, cet ouvrage est de ceux auxquels chaque jour ajoute une *actualité* nouvelle, à mesure que s'aggravent les malentendus et les périls. En-

1. *Essais historiques sur les questions de politique contemporaine*, par M. Paul Thureau-Dangin.

fin, le dirons-nous? il nous a semblé que nous devions attendre les vacances parlementaires pour revenir sur ces dates instructives qui vont de thermidor à brumaire, et de 1815 à 1830, afin de mieux échapper à ces tristes spectacles de violence ou de défaillance, qui troublaient à la fois la sérénité de la critique et l'impartialité de l'histoire.

M. Paul Thureau appartient à cette jeune génération que rien ne décourage, dont le libéralisme sincère et l'ardent patriotisme ont été tour à tour froissés par les insolentes prospérités de l'Empire et par les douloureuses humiliations de la France. Elle persiste à chercher le salut du pays, si souvent entrevu et si souvent compromis, à une distance égale du césarisme et de l'anarchie, dans une réconciliation définitive de la royauté séculaire et de la liberté véritable. Il s'est demandé, premièrement, quels obstacles avaient empêché le retour de la monarchie ou la fondation de la république après le 9 thermidor ; secondement, quelles causes fatales avaient conduit la Restauration au grand naufrage de 1830. La réponse à ces questions, voilà son livre, et je n'en connais pas qui s'applique plus exactement aux misères de notre époque.

Est-ce à dire que nous soyons partout et toujours du même avis que M. Paul Thureau ? Non, et nos légers dissentiments doivent, hélas ! s'attribuer à la différence de nos âges. Cette dernière phase de la république de 92,

qu'il a étudiée avec un soin et une sagacité incomparables, nous est apparue, au seuil de notre jeunesse, dans les souvenirs et les récits des témoins oculaires. Cet essai de gouvernement parlementaire sous une monarchie légitime, qui lui a fourni tant de sages réflexions, de portraits ressemblants et de pages éloquentes, nous avons pu, sur les bancs de l'École de droit, aux cours de la Sorbonne ou dans les rues de Paris, en deviner le fort et le faible, en ressentir les vicissitudes, en prévoir le dénouement. Là où M. Paul Thureau ne compte que huit ou dix ans de déceptions, nous en comptons près d'un demi-siècle. C'est assez, sinon pour changer les vérités en mensonges, les illusions en réalités et les principes en paradoxes, au moins pour justifier certaines méfiances à l'égard de tout régime où le conflit des opinions serait préféré à l'exercice du pouvoir. Dans ces deux tableaux qui réveillent tant de souvenirs, soulèvent tant d'idées, suggèrent tant de rapprochements et font, pour ainsi dire, pendant l'un à l'autre, le jeune et judicieux historien a surtout cherché les similitudes ; je tâcherai de découvrir quelques différences de plus, et il n'en faudra pas davantage pour expliquer ces dissidences de détail qui n'ôtent rien à la sympathie et à l'estime.

I

Il existe, dans la révolution française, un petit nombre de points culminants, de dates néfastes ou mémorables, qui gardent le privilége d'attirer le regard et dont quelques-unes, jugées de loin d'après une légende généralement acceptée, ne sont pas même bien connues et bien définies. Quiconque n'est pas absolument inculte ou illettré, sait à peu près ce que signifient 1789, 1792, le 10 août, la Terreur, le 9 thermidor, le 18 brumaire, et, si l'on se querelle sur le sens de ces dates, on est d'accord sur leur importance. Il n'en est pas ainsi des années qui séparent de la chute de Robespierre l'aurore du Consulat. Vous diriez des steppes ou mieux encore des marécages dont l'œil se détourne, où le pied hésite à s'aventurer, de peur d'y rencontrer, non pas des lions et des tigres, mais toutes sortes de bêtes venimeuses, d'immondes reptiles et de miasmes infects. L'humanité sauvée et vengée par le 9 thermidor, la république tuée et enterrée par le 18 brumaire; entre ces deux étapes d'une même réaction, six ans de malaise, de désordre, de dilapidation, de fièvre, de lassitude, de dévergondage, marqués par deux ou trois tentatives de reprise de possession révolutionnaire au profit des survivants du terrorisme; Ro-

bespierre et l'échafaud à un bout, Bonaparte et le sabre à un autre ; on ne veut pas en savoir davantage.

Eh bien, c'est de ces années d'apparence malsaine et stérile, rebutante et maussade, que M. Paul Thureau a fait jaillir un premier enseignement. Dans cette courte période que les esprits superficiels sont tentés de regarder comme une lacune, il a trouvé de quoi démontrer que la république avait été déshonorée et perdue par la faute des républicains, et que le rétablissement de la monarchie avait été retardé de vingt ans par la faute d'une partie des royalistes. Sur le premier point, on ne peut que surabonder dans le sens de l'éminent publiciste ; sur le second, nous demanderons peut-être à faire quelques réserves.

Nous sommes trop enclins à voir dans le 9 thermidor, non pas ce qu'il a été, mais ce qu'il aurait dû être. Nous pourrions le comparer à ces œuvres de l'esprit où les commentateurs finissent par découvrir ce que l'auteur n'y a pas mis. Il est resté dans l'imagination et la mémoire des hommes comme une première revanche des lois immortelles de la justice contre une bande d'effroyables scélérats. En réalité, il ne fut qu'une joute de bourreaux, forcés de prendre l'avance les uns sur les autres, parce qu'ils étaient sûrs que ceux qui n'immoleraient pas seraient immolés. Un tel prestige de terreur, d'omnipotence et d'atrocité s'attachait au nom et au groupe de Robespierre, que leur chute suffit à faire croire que la

France était délivrée. Au fond, leurs vainqueurs ne valaient pas mieux ; ils étaient presque aussi cruels et peut-être plus vicieux. Lorsqu'ils entendirent l'immense cri d'allégement et de joie qui s'échappa de toutes les poitrines, ils furent étonnés et embarrassés de leur ouvrage; mais ils se virent contraints de l'accepter tel que l'interprétaient les victimes arrachées à la mort, les juges et les exécuteurs fatigués de leur besogne, les suspects arrivés à ce point de détresse où l'on aime mieux se livrer que se cacher, la masse d'indifférents en qui n'était pas éteint tout sentiment de pitié; la nation tout entière éveillée d'un épouvantable cauchemar et parlant trop haut pour ne pas être écoutée.

Tel fut l'effet immédiat, irrésistible, du 9 thermidor; mais quelles devaient en être les conséquences politiques? On avait devant soi deux issues : ou une république modérée, constituée, réparatrice, qui fût enfin un gouvernement au lieu d'être la plus exécrable des crises; ou un retour à la monarchie tempérée, telle que l'avaient rêvée les précurseurs de la Révolution pendant les belles années d'illusion et d'espérance, telle que Louis XVI l'aurait donnée à la France si ses ennemis et quelques-uns de ses amis l'avaient laissé faire.

C'est ici que l'on peut déjà reconnaître tout ce que le prétendu dévouement des républicains à un idéal de liberté, de patriotisme et de grandeur contient d'égoïsme, de passions basses, d'ignominieuses alternatives d'audace

et de peur. Entre les thermidoriens, conventionnels, terroristes, ralliés par un intérêt commun, assez intelligents pour comprendre que le pouvoir était leur seule sauvegarde contre l'indignation et le mépris, et les royalistes passionnés, dont la réaction thermidorienne ranimait les espérances, il y avait un parti d'honnêtes gens, de bons citoyens, d'esprits supérieurs et de sages, dont les préférences étaient certainement pour la monarchie, mais qui, par abnégation patriotique, se seraient résignés à accepter la république et à la rendre possible en l'acceptant. A droite. ils seraient allés jusqu'au maréchal de Castries et au comte de Saint-Priest; à gauche, jusqu'à Daunou, Lanjuinais et même Cambacérès. Ces hommes d'élite, dignes de prendre pour devise le *si Pergama...*, avons-nous besoin de les nommer? C'étaient Malouet, dont les *Mémoires*, publiés par son petit-fils, attestent l'excellent esprit politique; Lally-Tollendal, Lacretelle, Fontanes, Bertin de Vaux, et ce journaliste admirable, que M. Paul Thureau a le droit d'invoquer comme un ancêtre, Mallet du Pan. Celui-là, puisque nous en sommes aux souvenirs virgiliens, aurait pu se comparer à Cassandre; il eut, comme elle, le don de prophétie, et comme elle, il ne fut pas écouté.

Malouet, Mallet du Pan et leurs amis rencontrèrent, à gauche et à droite, des obstacles que l'auteur de ce livre étudie avec une lucidité bien remarquable; mais nous n'étonnerons personne en rappelant que M. Paul Thureau, s'il blâme les exagérations et les illusions royalistes, mêle

à son blâme des nuances de regret et de respect; tandis qu'il flétrit avec l'indignation la plus énergique et le mépris le plus éloquent l'obstination des républicains du 10 août et du 9 thermidor à repousser tout ce qui aurait purifié, adouci et réhabilité la république, coupé court à un régime d'opprobre et conjuré ou ajourné la nécessité d'un coup d'État.

Leur république, nous l'avons dit, offrait à ces hommes tarés, haïs, tachés de sang, obsédés par le souvenir de leurs crimes, le double avantage de les maintenir en jouissance de leur dictature, de leur fortune, de leurs plaisirs, et de les protéger contre d'imminentes représailles. Leur pouvoir était synonyme de leur sécurité ; leur expérience et leurs remords leur disaient à l'envi, que, le jour où ils cesseraient de gouverner, ils risqueraient de périr. La plupart avaient voté la mort du roi Louis XVI, et, malgré leur affectation cynique à célébrer comme une fête l'anniversaire du 21 janvier, la date sinistre les poursuivait comme un spectre. Le régicide est une arme à deux tranchants ; le coup dont il frappe la plus auguste des victimes pénètre jusqu'au fond de la conscience de ses juges et leur laisse une secrète blessure. De là une agitation invincible, un malaise inexorable qui les rend semblables aux personnages antiques persécutés par les Furies, et qu'ils ne réussissent à cacher ni sous la carmagnole du tribun, ni sous l'uniforme du courtisan. Ils ont beau réveiller les souvenirs de la Grèce et de Rome, ré-

péter complaisamment les noms de Brutus, de Caton et de Thrasybule, alléguer les grands mots de raison d'État et de patrie en danger; peine perdue! Il leur semble toujours que, par ce vote impie, ils sont devenus les débiteurs d'une puissance inconnue qui, tôt ou tard, couvrira de leur propre sang leur sanglante signature. Or, si nous avons vu, dans ces dernières années, un homme célèbre, dont le dossier est, Dieu merci! beaucoup moins lourd, déployer toutes ses ruses pour esquiver une solution monarchique, de peur d'avoir à expier son passé révolutionnaire, que devaient être les méfiances et les terreurs de ces survivants de l'échafaud, tellement chargés de meurtres et de crimes que la chute de Robespierre était leur seul titre à l'amnistie?

Ce qu'ils firent, M. Thureau le raconte avec l'inflexible sévérité de l'histoire. Ces parleurs de légalité eurent des orgies d'arbitraire; ces parleurs de vertu se gorgèrent d'argent mal acquis et de voluptés grossières. Ces charlatans de liberté opprimèrent et proscrivirent quiconque essayait d'arracher le pays à leur pillage et à leur joug. Ces histrions de patriotisme trouvèrent bon que la France descendît, sous leur règne, à un tel degré d'abaissement moral et de lassitude politique, qu'il eût suffi d'un échec de nos armées pour la livrer, inerte et passive, au brigandage du dedans et à l'invasion du dehors. Enfin, ces dignes précepteurs d'une école révolutionnaire dont la tradition la plus chère est de sacrifier le militaire au civil

ou, en d'autres termes, la discipline à l'anarchie, appelèrent lâchement à leur aide, le 13 vendémiaire et le 18 fructidor, le militarisme de la pire espèce, celui qui prête des fusils, des épaulettes et des tambours à la révolte factieuse contre l'autorité légale. L'attentat de fructidor, cette dernière convulsion d'une agonie malfaisante, ne prépara pas seulement l'éternelle réhabilitation du 18 brumaire ; il en détermina le caractère; il en prouva l'urgence; il le força, par comparaison, de devenir une date glorieuse; et aujourd'hui, lorsque les odieux ou grotesques héritiers des néo-terroristes de fructidor déclament contre les coups d'État de brumaire et de décembre, ils oublient que l'initiative et l'exemple en appartiennent à leurs devanciers; que ce sont eux qui, les premiers, en recourant à la force contre la loi, désarmèrent la loi contre la force.

Soyons justes pourtant. Ces misérables furent mieux inspirés, mieux servis par le souvenir de leurs crimes que d'autres par leur excès de vertu. En se laissant déposséder par le jeune vainqueur d'Arcole, ils trouvèrent d'instinct le seul dénoûment qui pût s'accorder avec leur ambition et leur frayeur. La dictature militaire, entre les mains d'un homme de génie passant d'un rôle de faux démocrate à la toute-puissance, devait nécessairement s'assimiler ces éléments viciés qu'une monarchie constitutionnelle ou une république conservatrice n'aurait pas manqué de rejeter à l'écart. Bonaparte avait le coup d'œil trop net et trop pénétrant pour ne pas com-

prendre le parti qu'il pouvait tirer de ces aspirants à l'apostasie ; leurs antécédents les lui livraient comme la sixième chambre livre ses habitués à la police. Le 18 brumaire fit l'impossible en ajoutant au déshonneur des hommes du 10 août et de fructidor, et le vraisemblable en leur enseignant tout ce que la palinodie a de plus honteux et le servilisme de plus bas. Il faut lire et relire, dans le beau livre de M. Paul Thureau, les pages vengeresses qu'il intitule : *Républicains après le* 18 *brumaire*. Si éloquentes qu'elles soient, elles le sont moins que les notes où se déroule la nomenclature des régicides, des conventionnels, des montagnards, des fructidoriens, des échappés de la Commune, du Comité de Salut public et du tribunal révolutionnaire, qui affirmaient n'avoir combattu les modérés que pour sauver la république, et qui la jetaient, morte et flétrie, aux pieds du revenant des Pyramides, en échange d'une impunité dorée et brodée sur toutes les coutures. Et dire que, parmi ces personnages badigeonnés de dotations, de dignités et de titres, qui préférèrent, en fait d'honneur et de conscience, le pluriel au singulier, il en est dont les petits-fils ont prétendu et prétendent encore nous donner des leçons de libéralisme !...

A présent, quelle fut la part des royalistes dans l'avortement de ces idées de sagesse qui auraient pu réconcilier la France de 1795 avec la monarchie de 1789 ? Ici la tâche de l'historien et du critique devient plus délicate.

Essayons cependant d'exposer l'opinion de M. Paul Thureau et d'en dégager la nôtre.

Si le pouvoir a ses ivresses, l'exil a ses mirages. Les erreurs du lointain sont d'un autre genre, mais tout aussi décevant que les erreurs du trop près. Les courtisans de l'exil sont mille fois plus estimables que les courtisans de la puissance; ils sont peut-être plus funestes. La flatterie n'est jamais plus dangereuse que lorsqu'elle devient une vertu. Le prince régnant, pourvu qu'il ne soit pas dénué d'intelligence et de bonté, donne accès à la vérité, même désagréable et alarmante. Elle lui arrive par bouffées; il l'aspire par tous les pores, il subit à son insu ses influences, par cela même qu'il vit, pense, parle, regarde, écoute, sur les lieux où elle s'extrait des événements de chaque jour. Il se méfie d'adulations et de mensonges qu'il est en mesure de payer comptant, et il a mille moyens de comparer, heure par heure, ce qu'on lui dit à ce qu'il doit croire. Le prince exilé, quelles que soient la justesse de son esprit et la droiture de son cœur, finit par perdre le sentiment de la proportion entre la partie perdue et la revanche possible. Ceux qui l'entourent ou qui le visitent sont si justement fiers de cet honneur que leur dévouement ou leur émotion remplace pour eux la réflexion, le raisonnement, le calcul et parfois l'évidence. Il s'établit parmi eux une chevaleresque émulation à qui trouvera le meilleur baume pour guérir la royale blessure, les plus douces paroles pour consoler et charmer la plus imméri-

tée des infortunes. La recette ne varie pas ; elle consiste à présenter comme sûr ce qui est douteux, comme prochain ce qui est éloigné, et à joindre le conseil de ne rien céder à la certitude de tout obtenir. Voilà ce qui explique comment Louis XVIII, qui devait plus tard faire preuve de tant de sagacité, de modération et de sagesse ne vit pas clair dans la situation des partis en 1795, et comment l'on put supposer qu'il n'admettait rien en dehors du droit divin et de l'ancien régime.

Si Louis XVIII se laissa un moment tromper par l'optique de l'exil, que dire de l'extrême droite, des royalistes de l'émigration et de Coblentz? Ici encore, nous ne saurions être assez respectueux, sous peine d'irrévérence filiale. M. Paul Thureau d'ailleurs nous donne l'exemple de ces loyales concessions, qui ne suppriment pas le blâme, mais qui l'ennoblissent. Les gentilshommes français, sauf des exceptions peu enviables, contribuèrent, avant 1792, à précipiter les événements; après le 9 thermidor, ils ne furent pas étrangers à cet ensemble d'obstacles qui rendirent impossible le rétablissement de la monarchie. Les catastrophes avaient été si rapides, les souffrances si cruelles, les misères si profondes, que leur éducation politique resta en arrière de leurs douloureuses épreuves. Ils n'eurent pas le temps de se rendre compte du coup qui les foudroyait. Il leur fut plus facile de supporter les rigueurs de l'adversité que de profiter de ses leçons ; ils s'acclimatèrent moins

vite à la vérité qu'au malheur. Passer bravement du palais de Versailles dans quelque galetas de Cologne ou de Londres, se battre, vivre de peu, inventer pour vivre les industries les plus singulières, conserver sous leurs habits râpés leurs grands airs, leur gaieté insouciante, leurs traditions de famille, rester en un mot, dans leur nouvelle fortune, ces types d'élégance, de frivolité spirituelle et de grâce qui donnaient le ton à toute l'Europe, voilà ce qu'ils apprirent d'emblée; ce qu'ils ignorèrent, c'est le sens formidable de ce mouvement immense qui déplaçait pour eux l'idée de patrie; c'est l'art de transiger avec l'irrévocable pour réparer le réparable; leur tort fut de croire que la Révolution était un accident, que la tempête était une bourrasque, que l'excès du mal ramènerait au bien, et qu'il leur suffisait, en attendant, de se venger de leurs persécuteurs par la raillerie et le dédain.

Ajoutez à ces dispositions fâcheuses l'habitude de n'admettre l'image de la patrie que sous les traits du souverain, et le penchant des partis extrêmes à renchérir sur le voisin de peur de passer pour tiède, à se dédommager des tristesses de la défaite par les plaisirs du triage, à faire de leur exagération une condition essentielle de leur fidélité. Vous comprendrez aisément que les royalistes de cette nuance aient fait tort à la plus noble des causes par la plus noble des erreurs, qu'ils aient déjoué par leurs bravades les plans de Malouet et de ses amis, justifié les sombres prophéties de Mallet du Pan et préféré

à toutes les combinaisons politiques ou diplomatiques cette solution par les armes qui s'accordait bien mieux avec leurs idées, leurs souvenirs, leur éducation, leur nature. Ce fut une faute énorme, dont nous ressentons encore les effets. Mais ce que nous appelons faute ne devrait-il pas plutôt s'appeler fatalité? C'est ici que se placent quelques objections.

Dans la pensée des royalistes modérés,—et j'avoue qu'elle m'eût semblé paradoxale, — la restauration monarchique n'était facile ou possible que si elle s'opérait à l'intérieur, sans aucun de ces éléments étrangers qui touchaient de si près à l'ennemi et ne pouvaient que froisser les susceptibilités nationales. Pour réaliser ce rêve, que fallait-il ? Aller chercher le royal orphelin dans la prison du Temple, et poser la couronne de France sur cette pâle tête d'enfant, courbée sous le fouet de l'infâme Simon. De sages conseillers auraient suppléé à l'insuffisance de ce monarque de dix ans, et jamais le gouvernement constitutionnel ou parlementaire n'aurait eu ses coudées plus franches ; car cette ombre mélancolique et maladive eût tenu tout juste assez de place pour permettre à l'assemblée et aux ministres de régner et de gouverner en son nom. Malheureusement, — quoi qu'en aient dit depuis lors MM. de Naundorff et Jules Favre — Louis XVII mourut le 8 juin 1795, et la déclaration de Louis XVIII où l'on crut voir des velléités de retour à l'ancien régime, aggrava les difficultés.

Ces difficultés, leurs causes et leurs conséquences, je les déplore comme M. Thureau ; je reconnais avec lui qu'une large part en revient aux illusions, aux erreurs, à l'aveuglement d'une fraction des royalistes. Mais n'étaient-elles pas insurmontables? Nos regrets peuvent-ils se fixer sur un point déterminé? Était-il possible de prendre au sérieux ce coup de théâtre monarchique qui eût fait d'un cachot un palais et du Temple les Tuileries? Dans ce pays encore humide de sang, encore chaud du fer rouge de la Révolution, où les places publiques gardaient l'empreinte de l'échafaud, où les partis violents refusaient d'abdiquer, où le passant pouvait suivre la trace des massacreurs et des assassins, qu'aurait pu être cette royauté nominale, cette royauté de fantôme exercée par un enfant dont personne, à cette date, n'ignorait la prostration physique et morale, œuvre d'un calcul infernal et d'un épouvantable martyre? Cette monarchie qui, pour revivre, avait besoin de toutes ses forces, commençait par l'ankylose et par l'atrophie. Quelle garantie de durée aurait-elle pu offrir, si pures ou si habiles que fussent les mains chargées d'en tracer le programme et d'en conserver le dépôt? Pouvait-on d'ailleurs asseoir sur le trône le fils de Louis XVI, sans rappeler ses oncles, ses cousins, les serviteurs de sa race, tout le personnel de l'émigration et de l'armée de Condé? Une fois en France, Monsieur n'eût-il pas légitimement réclamé le titre et les fonctions de régent, et en fallait-il davantage pour qu'il devînt le vrai roi? On se trouvait

donc en présence des mêmes inconvénients, des mêmes embarras que si la monarchie fût arrivée du dehors. Cette monarchie à peine convalescente, pressée, suffoquée entre le groupe des moderés, des politiques et des sages et la foule des compagnons de l'exil grossie de cette masse d'intrigants qui n'y vont pas, mais qui en reviennent, aurait eu à subir d'autres assauts, d'autres conflits que ceux dont nous allons être témoins en étudiant, avec M. Paul Thureau, les luttes parlementaires de la Restauration. Ce n'eût pas été, comme vingt ans plus tard, dans une société régulière, sur un sol aplani et déblayé par un gouvernement réparateur, en plein accroissement de la prospérité et de la richesse publiques, que la révolution et la monarchie, l'extrême droite et l'extrême gauche, se seraient trouvées en présence ; mais sur un tas de ruines, quand fumaient encore les châteaux incendiés, quand l'encre des actes de vente nationale n'était pas encore séchée, quand rien n'était apaisé, ni l'effroi des spoliateurs, ni la colère des spoliés, quand le noble en haillons rencontrait à chaque pas l'acquéreur en voiture ; quand tous les intérêts, toutes les passions, tous les griefs, tous les remords, toutes les peurs, s'apprêtaient à se liguer contre un gouvernement modéré. On oublie trop peut-être, en cherchant des analogies, ce qui, selon nous, doit dominer ce chapitre de notre histoire : la question de temps.

Ce n'est pas, en effet, des rechutes révolutionnaires ou des retours monarchiques que l'on peut dire, comme

du sonnet d'Oronte : « Le temps ne fait rien à l'affaire. » — Songez qu'entre le meurtre de la reine et le réveil des espérances royalistes, il n'y avait pas un espace de deux ans ; que l'on n'était séparé de la Terreur que par un intervalle de onze mois ; que chaque individu ayant ou croyant avoir un enjeu quelconque dans les catastrophes récentes,pouvait,sans invraisemblance, annoncer, comme autant de certitudes, les poursuites contre toutes les variétés de scélérats ou de coupables, la restitution des biens confisqués à leurs anciens propriétaires, l'abrogation des nouvelles lois, la résurrection de l'ancienne cour, le rétablissement des priviléges et des abus de l'ancien régime, avec ce surcroît d'âpreté et de rigueur qui distingue la réaction de l'état normal et la revanche de la tradition. Songez que ces menaçants fantômes des abus et des priviléges apparaissaient à ceux-là mêmes qui en avaient ressenti le poids, qui en gardaient les meurtrissures, et non pas à leurs arrière-neveux. Songez enfin qu'aujourd'hui ou demain, quatre-vingts ans après le 9 thermidor, un tribun de village, voulant faire réussir une candidature radicale, trouve encore des auditoires prêts à accepter comme parole d'Évangile le retour possible ou probable de la dîme, de la torture et de la corvée. Ce qui ne fait pas hausser les épaules en 1874, ne devait-il pas faire trembler ou rugir en 1795 ? On le voit ; avouons les fautes, mais accusons la fatalité.

Ces différences ne sont pas les seules. Mallet du Pan

écrivait en juillet 1795 : « Écrasées sous Robespierre, les campagnes respirent aujourd'hui ; elles s'enrichissent de la misère des villes ; elles font des gains fabuleux ; un sac de blé paye au fermier le prix du bail d'une terre. Les paysans aisés sont devenus calculateurs, agioteurs, achètent des meubles recherchés, se disputent les ventes des biens d'émigrés, n'acquittent aucune imposition, se félicitent journellement de l'abolition de la dîme et des droits féodaux, et seront, jusqu'au changement de cette prospérité, jusqu'au retour d'une nouvelle oppression, assez contents de leur sort pour recevoir la république sans murmurer. »

Prenez exactement le contre-pied de cette note : vous aurez, sauf quelques rares exceptions, l'état actuel de nos populations rurales. Nous ne parlons, bien entendu, ni des misères de l'invasion, ni des frais de la guerre, ni des milliards de la rançon traduits en impôts toujours aggravés et toujours insuffisants. Mais on dirait une sorte de *jettatura* républicaine. Tous les fléaux se joignent à toutes les calamités : maladies de la vigne, sécheresses implacables, mévente de tous les produits, débordements des fleuves, orages chargés de grêle, impossibilité, pour le propriétaire, de toucher ses revenus ; pour le fermier, d'acquitter sa dette ; pour le travailleur, de gagner sa vie. Certes, parmi ces fléaux, il en est que l'on ne pourrait sans injustice attribuer à telle ou telle forme de gouvernement. Mais ces distinctions sont trop subtiles pour le

paysan qui souffre. Il se dit : « Sous les Bourbons, sous la monarchie de 1830, les récoltes étaient meilleures, et tout se vendait mieux. » Son raisonnement ne va pas plus loin.

J'ai hâte de m'arracher à ce spectacle de détresse pour signaler une différence qui nous apparaît à travers des images de deuil, mais qui n'en est pas moins chère à notre patriotisme. La France de 1796 fut victorieuse ; la France de 1870 a été vaincue. Ici, Arcole et Castiglione ; là, Reichshoffen et Patay. Seulement, les victoires des généraux républicains devaient nous éloigner de la royauté, puisque, grâce au malheur des temps et au déplacement de l'idée de patrie, les royalistes se battaient sous un autre drapeau que les armées de la Révolution. Nos défaites d'il y a quatre ans auraient dû nous rapprocher de la monarchie, puisque toutes les nuances d'opinion, tous les préjugés de caste, toutes les traditions de race se fondirent dans un même battement de cœur, puisque les plus beaux noms de notre vieille France brillèrent aux premiers rangs de cette lutte inégale. Tandis que les proconsuls et les tribuns du 4 septembre faisaient bombance dans les hôtels de préfecture, créaient les camps de Conlie ou des Alpines, paralysaient, sous prétexte de royalisme suspect, cinquante mille Bretons, flattaient la populace, subissaient le drapeau rouge, refusaient d'interroger le pays, préparaient la Commune, prodiguaient de loin le luxe de leurs fanfaronnades et

de leurs mensonges et fermaient complaisamment les yeux devant les abominables excès des garibaldiens du dedans ou du dehors, l'honneur de la France, le *Gloria victis !* était sauvé par ceux-là mêmes que la République insultait ou menaçait, et qui n'avaient qu'à feuilleter leurs papiers de famille pour y retrouver les victimes du tribunal révolutionnaire. Ainsi, singulier constraste ! le *Sic vos non vobis* du poëte aurait pu s'appliquer aux armées républicaines, si la monarchie avait été restaurée en 1795 ; et il s'appliquerait aujourd'hui aux partisans de la monarchie, si la république parvenait à se fonder.

Encore une dernière réflexion avant de passer à une époque plus récente et mieux connue. Certes, nous avouons, avec M. Paul Thureau, que la Déclaration de Louis XVIII, datée de Vérone en juillet 1795, était peu propre à dissiper les méfiances, à satisfaire les modérés, à ramener les dissidents et à triompher des obstacles. Étant données la disposition des esprits, les plaies saignantes, les appréhensions de ceux-ci, les exigences de ceux-là, le nouveau roi y parlait trop en monarque de droit divin, n'admettant les concessions que sous forme de pardon, revendiquant *a priori* toutes les prérogatives de la royauté d'ancien régime ; pas assez comme un conciliateur appelé à servir de trait d'union entre le présent et le passé. Pourtant, si on nous accorde que, même avec des airs de résignation constitutionnelle et d'accommodement révolutionnaire, la Restauration, à cette date,

avait en somme peu de chances, on nous permettra d'ajouter que cet excès d'affirmation royale, combiné avec les leçons de l'expérience et les méditations d'un esprit supérieur, fut peut-être, en 1814 et surtout en 1815, le vrai passeport de Louis XVIII pour revenir de Hartwell au trône et de Gand aux Tuileries. Que dis-je? Ce ne fut pas seulement à le refaire roi, au milieu des innombrables hésitations de la première heure ou des sombres lendemains de Waterloo, que servit cette certitude d'un droit antérieur à tous les événements, supérieur à toutes les diplomaties, indépendant de toutes les catastrophes. Il lui dut un privilége mille fois plus précieux, celui de suppléer par ce seul prestige à la force matérielle qui lui manquait, de forcer nos vainqueurs à modérer leur victoire, et de relever en sa personne la France anéantie et brisée, par ce seul fait que le roi de France paraissait, en ce moment suprême, plus roi que tous les rois de l'Europe. Ceci nous conduit tout naturellement à la seconde partie du bel ouvrage de M. Paul Thureau : *L'extrême droite et les royalistes sous la Restauration.*

II

S'il ne s'agissait que de juger, au point de vue de la plus impartiale critique, les chapitres que l'écrivain, si jeune

encore et déjà si mûr, consacre « à l'âge héroïque du régime parlementaire en France, » à M. de Serre, à M. de Villèle, à M. de Martignac, aux personnages éminents qui honorèrent la monarchie, aux exagérations qui la compromirent, à tout cet ensemble, où de hautes vertus, d'admirables talents, des intentions excellentes, ne purent réussir à conjurer les révolutions nouvelles, notre tâche serait bien facile, ou plutôt elle serait finie. Encore une fois, nous n'aurions qu'à rappeler à nos lecteurs quelques-uns de leurs meilleurs souvenirs, puis à copier, au bas de ces éloquentes pages, ce que Voltaire voulait écrire en marge de chaque scène des tragédies de Racine. Mais la critique, telle que nous la comprenons, emprunte plus au moraliste qu'au politique. C'est en moraliste que nous voudrions présenter à M. Paul Thureau quelques objections ou quelques réserves.

Un vieillard presque nonagénaire, en pleine possession de ses idées et de ses souvenirs, nous entendait un jour attribuer tous les malheurs de la France à la révolution de Juillet : « Non, mon ami, nous répondit-il ; remontez de quinze ans plus haut : le retour de l'île d'Elbe, voilà l'origine de tous nos malheurs ! »

Gardons-nous, en effet, de confondre 1815 avec 1814. 1814 fut une délivrance, 1815 une réaction. La première de ces deux dates arrivait, hélas ! avec son cortége d'humiliations et de tristesses ; mais elle était si nécessaire, il était si clair que, sans elle, la France allait périr, qu'avec

elle une renaissance devenait possible et probable, qu'elle s'empara de tous les esprits avant même d'être officiellement proclamée. La joie d'une nation sauvée prévalut contre les douleurs d'une nation vaincue. Il n'y eut, dans l'accueil universel, que des degrés du délire à l'enthousiasme, de l'enthousiasme à l'acquiescement, de l'acquiescement à la résignation ; point de répulsion déclarée ou dissimulée. Les uns saluèrent la Restauration comme bienfaisante, les autres l'acceptèrent comme inévitable. Tels furent les courants électriques de l'opinion, excepté dans l'armée dont la revanche devait être si funeste, qu'il n'y eut plus que des royalistes dans ce pays si longtemps déchiré par la guerre civile ou divisé par la violence des partis. Les petits-fils des victimes se jetaient dans les bras des héritiers de leurs persécuteurs. Le cri unanime de *Vive le Roi!* semblait avoir des propriétés magiques ; il apaisait les haines, cicatrisait les blessures, réconciliait les intérêts les plus hostiles, rendait à la vie une génération décimée par le despotisme et la défaite. Figurez-vous maintenant un roi sage, des ministres éloquents, des serviteurs dévoués, répondant au sentiment public et associés à la pensée du maître ; tous profitent de ces conditions si favorables ; l'extrême droite n'a plus de raison d'être ; la gauche s'agite dans le vide. Le bonapartisme meurt d'inanition ; la monarchie tempérée s'installe sans secousse. La Restauration, aussi bien établie que bien nommée, n'est plus un épisode ; elle

est vraiment l'ère du jeune siècle, de l'autorité assainie, de la liberté purifiée.

Le retour de l'île d'Elbe et les Cent-Jours sont venus tout envenimer, tout aigrir, déchirer toutes les transactions, rompre tous les équilibres, substituer toutes les amertumes à tous les apaisements. Une légende des Alpes-Maritimes raconte qu'un paysan des environs de Cannes, caché derrière une haie, tint un moment au bout de son fusil Buonaparte, qui venait de débarquer au golfe Juan. Il n'osa pas tirer. S'il avait osé, ce grossier rival de Charlotte Corday eût sauvé la France, et la révolution se fût arrêtée à ce sentier de Vallauris qui n'a pas de nom dans l'histoire.

On n'est jamais plus violent que lorsqu'on s'est senti faible ; on est plus enclin à se venger d'une humiliation que d'un malheur. Or il suffit de parcourir les journaux royalistes du temps — notamment le *Journal des Débats*, qui préludait au règne de M. Caraguel par d'intarissables effusions monarchiques — pour reconnaître que le ton change. Cette royauté à laquelle on promettait, au milieu des acclamations populaires, de longues années de prospérité, cette légitimité séculaire, gage de stabilité et de durée, avait précipitamment plié sa tente et pris la fuite à l'approche de cet homme fatal qui s'était appelé ogre au golfe Juan, monstre à Sisteron, factieux à Grenoble, usurpateur à Lyon et empereur aux Tuileries. Toutes les phrases sentimentales, tous les pastiches de

Bossuet, n'y pouvaient rien. La blessure était incurable. De là des colères, des représailles, des procès, des exécutions des cours prévôtales, tout ce qui tend à créer deux nations dans une seule et à transformer des adversaires résignés en ennemis implacables. Les récidives ont pour effet de déconcerter la clémence, de justifier et d'assurer la prépondérance des violents sur les habiles. Sur ce terrain nouveau, l'extrême droite ne pouvait pas ne pas avoir sa part et réclamer sa place. Après 1814, elle était le gui; après 1815, elle fut le chêne. A chacun des pas qui rapprochaient Buonaparte de Paris, à chacun des coups de canon qui grondaient à Waterloo, répondait ce *tout ou rien !* qui est le mot d'ordre des partis extrêmes. Si Buonaparte est vainqueur, une nouvelle étape sur la route de l'exil, où le roi retrouvera ses vrais amis. S'il est vaincu, cette fameuse Chambre, plus excessive que servile, que Louis XVIII lui-même se chargea de baptiser. La Chambre *introuvable* fut bien moins l'héritière des illusions de l'ancien régime, des folies de l'émigration, des fautes de 1795, que le produit immédiat et logique du retour de l'île d'Elbe et des Cent-Jours.

Dans le camp opposé, même métamorphose. On n'attend plus le pardon que l'on a cessé de mériter ; on préfère les jouissances de la haine aux bienfaits de l'amnistie. On est d'autant plus exacerbé qu'on a été plus coupable. La rechute conduit à l'impénitence. Des deux grandes idées qu'avait personnifiées Buonaparte, l'autorité servie par la force et la

Révolution confisquée par le génie, une seule subsistait à dater du 20 mars. Napoléon n'était plus et ne pouvait plus être qu'une figure révolutionnaire, confiant à la démocratie le cinquième acte de son drame, et remontant, à travers l'Empire et le Consulat, jusqu'aux souvenirs de vendémiaire et de fructidor. Ainsi s'explique l'alliance, justement qualifiée de monstrueuse, entre le bonapartisme aux abois et le libéralisme à outrance. Réduit à lui-même, le bonapartisme ne pouvait plus rien, puisque « l'Angleterre avait pris l'aigle et l'Autriche l'aiglon. » Renonçant à se parer des images d'une gloire qui avait coûté si cher et qu'il ne pouvait revendiquer sans une nouvelle apostasie, le libéralisme révolutionnaire aurait échoué peut-être dans ses perfides efforts pour atteindre la monarchie en visant les ministres. Ils s'unirent, et cette union rendit la tâche du gouvernement trop difficile pour qu'il pût éviter de commettre des fautes. Dans ce mariage de la main gauche, l'Empire apporta son poëme, la Révolution son pamphlet. Paul-Louis Courier, Béranger et *le Constitutionnel* signèrent au contrat. Le chauvinisme et la mauvaise foi servaient de témoins, et la France paya les frais.

Que pouvait produire une situation aussi *tendue*, comme on dirait aujourd'hui, compliquée de l'essai d'un gouvernement nouveau? Hélas! tout, excepté le sang-froid, la modération et le bon sens. Depuis 1815 jusqu'à l'avénement du ministère Villèle, l'extrême droite fut plutôt l'interprète d'une légitime rancune, d'une passion

ardente, d'une profonde émotion, qu'un parti organisé. Organisée ! elle l'était si peu, que l'on rencontre dans ses rangs des hommes bien étonnés, dix ans plus tard, d'avoir combattu ensemble. A côté des *ultras*, des *purs*, qui restèrent jusqu'au bout fanatiques, convaincus et bornés, militaient le vicomte de Bonald, métaphysicien trop ingénieux pour être un énergumène ; Chateaubriand, qui venait d'écrire *la Monarchie selon la Charte* ; l'abbé de Lamennais, qui devait passer si brusquement d'un extrême à l'autre. L'élégiaque Lally-Tollendal, que nous avons vu, en 1795, entre Malouet et Mallet du Pan, partage en 1815, avec le vénérable de Sèze, le premier prix de royalisme lacrymatoire. Les diverses fractions du parti empiétaient trop aisément l'une sur l'autre pour qu'il fût possible de fixer la limite où commençait la folie, où finissait la sagesse. Quelle était, quelle devait être la principale exigence de ces hommes auxquels ne manquaient, après tout, ni l'éloquence, ni le talent, ni la vertu, ni surtout les arguments sans cesse fournis par l'opposition révolutionnaire? Avoir un ministère à eux, bien à eux. Ce ministère, ils l'attendirent six ans, et cette attente, entremêlée d'épisodes irritants, odieux ou tragiques, explique trop bien les tiraillements, les orages et les crises où se consumèrent tant de généreux efforts, de beaux caractères et de merveilles oratoires.

Certes, nous partageons l'éloquente admiration de M. Paul Thureau pour le duc de Richelieu, pour M. Lainé,

pour M. de Serre. Ce dernier fut si grand, si pathétique à la tribune, que nul ne l'a surpassé depuis lors, et que Royer-Collard, brouillé avec lui, a dit qu'après l'avoir entendu on ne pouvait plus écouter personne. Si le duc de Richelieu, vrai libérateur du territoire, celui-là, et avec des raffinements d'abnégation patriotique qui n'ont pas eu d'imitateur; si M. Lainé, dont la mélancolique vieillesse m'a laissé des souvenirs ineffaçables ; si enfin M. de Serre, le modèle du royaliste, de l'orateur et de l'honnête homme, n'accomplirent pas toute leur tâche et purent un moment se croire méconnus par d'ingrats amis, c'est d'abord parce que tous trois — je le tiens de M. Lainé lui-même — eurent le défaut des grandes âmes, et opposèrent une susceptibilité trop vive à des injustices qu'auraient bravées des consciences moins ombrageuses ; c'est ensuite, parce que la confiance de Louis XVIII, resté libéral et modéré au milieu de toutes ces colères et malgré ses propres sujets de rancune, les plaçait dans l'alternative ou de déplaire à ce roi dont ils étaient les conseillers et les ministres, ou de froisser un parti qui les accusait de froideur, dès qu'ils refusaient de brûler avec lui.

Sans doute, ce parti mérite d'être blâmé; mais, pour que ce blâme fût absolu, il faudrait que l'on pût nous désigner sous la Restauration une phase — une seule, — où le libéralisme révolutionnaire et bonapartiste n'ait pas visé, dans ses attaques, plus haut que les ministres, l'extrême droite et les détracteurs de la Charte.

Reprenons une à une ces années à la fois si fécondes et si agitées, si rayonnantes et si orageuses, également pleines de vagues inquiétudes et de légitimes espérances. Admettons que l'assassinat du duc de Berry fût un crime isolé. Rien de moins sensé que les récriminations de la droite contre un ministre élevé au faîte des honneurs par la faveur de Louis XVIII. A des époques plus voisines de la féodalité, un Montmorency ou un Rohan pouvait trahir le roi, dont il se considérait presque comme l'égal; un favori, j'allais dire un parvenu tel que M. Decazes, est plus à craindre comme courtisan que comme traître. Oui, mais les complots en permanence? Avaient-ils uniquement pour but de sauvegarder la charte constitutionnelle, de chicaner l'article 14? Et les héros de l'extrême gauche, — quelques-uns fort grands seigneurs! dirigeant du fond de leur château les conspirations militaires, sauf à les renier au dénoûment? Et l'élection du régicide Grégoire, insulte directe à la duchesse d'Angoulême? Et l'expulsion de ce misérable Manuel, qui n'avait pas même du talent, et qui devint immédiatement l'idole des libéraux? Et les chansons de Béranger, vantées au delà de leurs mérites, non pas pour la spirituelle malice du *Roi d'Yvetot* ou du *Sénateur*, mais pour les flèches empoisonnées qui s'adressaient à Louis XVIII sous le pseudonyme de Louis XI ou de Tibère? Et les procès de presse, changés en ovations populaires? Et les émeutes trouvant jusque dans les concessions du gouvernement aux bons bour-

geois de Paris le prétexte de scènes tumultueuses où les gendarmes qui se défendaient étaient signalés le lendemain comme des sbires du despotisme et de l'arbitraire? Et la garde nationale, dont on a pu admirer depuis lors le profond esprit politique et la résistance efficace aux tentatives de désordre? N'allons pas plus loin; le dénombrement serait trop long et le dossier trop lourd. L'extrême droite a eu tort, grand tort! mais à ceux qui nous disent que ses violences justifiaient les attaques de la gauche, on pourra toujours répondre que les perfidies de la gauche justifiaient l'extrême droite.

Voilà, selon moi, la seule lacune du beau travail de M. Paul Thureau. Je sais bien, ou je devine quelle est au fond sa pensée, et je l'en remercie : « *Il va sans dire* que l'extrême gauche a été, comme d'habitude, coupable, perverse, agressive, menteuse, meurtrière, funeste ; on ne pouvait le rappeler sans pléonasme, tandis qu'il est utile, pour notre enseignement particulier et notre *gouverne*, de se remémorer le mal qu'a fait l'extrême droite. N'importe ! Il est difficile de bien déterminer la dose de blâme qu'elle mérite si, en regard des Labourdonnaye, des Salaberry, des Clausel de Coussergues, des Castelbajac, des Piet, des Donnadieu, des Marcellus, on ne place les Audry de Puyraveau, les Chauvelin, les Voyer d'Argenson, les la Fayette, les Manuel, les Laffitte, les Labbey de Pompières. Ce serait à la fois un contraste, un parallèle et une revanche. Aux uns on dirait : « Osez prétendre que

vous ne songiez pas, sous prétexte d'opposition libérale, à renverser la monarchie. » — Après quoi, l'on condamnerait les autres.

Nous sommes bien plus à l'aise en abordant le ministère de M. de Villèle ; car nous nous rapprochons encore plus de l'époque où nous pouvions, sinon juger, au moins regarder et entendre. M. Paul Thureau fait bonne mesure au grand ministre, et, sous la plume du jeune et pur *libéral* de 1874, ces éloges nous consolent comme une réparation. L'histoire politique n'a pas d'exemple d'une impopularité plus imméritée, plus honorable et plus complète que celle de cet homme illustre, qui posséda au plus haut degré le génie des affaires, et fut comme la traduction vivante de ce mot de restauration, si justement appliqué au gouvernement qu'il servit avec tant de lucidité et de sagesse. Tous, étudiants, écoliers, beaux esprits, journalistes, professeurs, auteurs, poëtes, nous payâmes notre tribut à cette maligne *influence*, à l'épidémie de satires et de quolibets contre ce bienfaiteur qui sut enrichir la France sans la corrompre, rassurer les intérêts nouveaux sans négliger les droits anciens, et ajouter l'incroyable prospérité de nos finances, en guise de lest, à notre renaissance intellectuelle, politique et littéraire. Que voulez-vous? Nous ressemblions à ces enfants gâtés qui demandent à la fois deux choses incompatibles, ou à ces femmes romanesques qui reprochent à leur mari de ne leur donner que le bonheur. M. de Villèle ne répon-

dait pas aux chimères de nos imaginations juvéniles, infatuées de je ne sais quel idéal hellénique et byronien. Il nous restituait au centuple ce que nous avaient pris une fausse gloire et une fausse liberté ; nous aurions voulu qu'il nous rendît par surcroît la liberté des vainqueurs de Marathon et la gloire des vainqueurs d'Austerlitz. Il résista, et malheureusement cette résistance se résuma dans sa rupture avec M. de Chateaubriand. Dès lors notre orgueil se fit l'arbitre de nos antipathies et de nos préférences; nous aimâmes mieux avoir tort avec le poëte que raison avec l'homme d'État.

M. Paul Thureau a merveilleusement rétabli les proportions et les nuances. Dans ces chapitres écrits de main de maître, un seul détail me semble discutable : « M. de Villèle compromis par l'extrême droite. »— Si je consulte mes impressions et mes souvenirs, je ne crois pas me tromper en affirmant que l'extrême droite, sous M. de Villèle, subit une transformation et accepta des alliances. Quels que soient les services et les mérites d'un ministre, il y a toujours des ambitions trompées, des vanités froissées, que l'on ne saurait sans paradoxe classer dans tel ou tel parti. Des gentilshommes de province qui attendaient depuis trop longtemps la pairie, des royalistes qui s'intitulaient constitutionnels et qui avaient pied dans les bureaux de *la Quotidienne*, s'unirent au groupe de M. de la Bourdonnaye ; la gauche profita de ce renfort, dont les opinions politiques dépendaient des

circonstances et variaient entre le néo-libéralisme des *Débats* et les spirituelles épigrammes de M. Michaud. Si je ne craignais de manquer de respect à une puissance redoutable et charmante que les révolutions avertissent sans l'entamer, je dirais que M. de Villèle fut souvent contrarié, quelquefois compromis, non pas par l'extrême droite, mais par le faubourg Saint-Germain. Les duchesses et les marquises sont femmes et les femmes admettent rarement que ce qu'elles désirent ou demandent soit difficile ou impossible. Lorsque ces grandes et belles dames trouvaient *leur* ministre récalcitrant, elles s'amusaient à contrefaire son accent toulousain ; elles s'égayaient aux dépens du *petit Corbière*, et prétendaient que sa mère, étant venue le visiter au ministère de l'intérieur, avait commencé par s'écrier : « Toi dans ce palais ! La Révolution n'est donc pas finie ! » — Rien de plus curieux que ces légères velléités d'opposition aristocratique et de fronde mondaine, au moment où des prodiges d'habileté et d'honnêteté enrichissaient tout ensemble la noblesse et le peuple, la bourgeoisie et la France.

Nous n'avons pas à insister sur la chute du ministère Villèle. Au point d'irritation où arrivèrent, en 1827, Paris, les salons, les journaux, les cours publics, les ateliers, la rue, les meneurs de l'opinion et la foule immense des politiques de Panurge, cette chute était inévitable. On lui dut, faute de mieux, cette *oasis* pour laquelle il faudrait épuiser les mots les plus doux de

la langue française, et qui s'est appelée le ministère Martignac. Cette trop tardive et trop courte lune de miel royaliste et parlementaire a inspiré à M. Paul Thureau des pages qui ne nous laissent rien à dire. Il était impossible de mieux exprimer le mélange de sympathie et de regret qu'éveille cette suave figure, douée d'un charme presque féminin, persuasive comme une prière, touchante cemme un adieu, mélancoliquement inclinée sur le tombeau de la monarchie. En taquinant des hommes tels que MM. de Martignac, Hyde de Neuville, de la Ferronnays, de Vatimesnil et leurs dignes collègues, en créant des difficultés à cette politique de conciliation exquise, l'extrême droite montrait une fois de plus tout le mal que peuvent faire la passion et l'esprit de parti. Fut-elle seule coupable? Oui, si, en relisant les discussions de la tribune et de la presse, j'y vois l'extrême gauche anéantie, la gauche désarmée, le centre gauche s'absorbant dans le centre droit, les fatales appréhensions de Charles X apaisées par l'harmonieux accord de quiconque, à cette époque, ne rêvait pas le renversement de la royauté. Ce fut malheureusement tout le contraire. Ce ministère délicieux, mais de complexion un peu frêle comme le ministre qui lui donna son nom, aurait eu besoin des ménagements les plus attentifs; il eût fallu le traiter, dès le premier jour, en convalescent, — car la crise de violence et de haine qui avait emporté M. de Villèle ressemblait à un accès

de fièvre chaude, — l'entourer d'une atmosphère balsamique, inventer à son profit un langage débonnaire, où tout, jusqu'à « je vous hais, » se serait dit tendrement... Cette trêve fut rudement refusée ou promptement rompue. On rendait justice à l'éloquence *melliflue* de M. de Martignac ; ses adversaires lui disaient tout bas : « Tais-toi, sirène ! » — Mais on agissait comme si la sirène avait été une harpie, comme si le chant du cygne avait été le cri de l'orfraie. Le centre gauche lui-même fut impitoyable, et ce fut dans ses rangs que M. de Cormenin préluda à ces fameux pamphlets dont la vogue aura été une des hontes de la société polie, et où il prouvait — en 1842 ! — que Louis-Philippe et M. Guizot étaient en train de ruiner la France [1]. Est-ce tout? Pas encore. Peu de personnes se souviennent aujourd'hui des ordonnances de 1828, qui nous firent assister à cette étrange anomalie : un roi, dénoncé comme type de la plus excessive dévotion par tous les organes du libéralisme, apposant sa signature au bas de l'arrêt qui interdit l'enseignement aux congrégations religieuses ! Ce ne fut probablement pas l'extrême droite qui lui conseilla de se déjuger ainsi, de faire violence à sa piété fervente, d'attrister presque tous les catholiques de son royaume. Non, — encore et toujours, — ce fut la fatalité de ce règne en qui se résuma l'agonie de l'antique monarchie.

1. Voir la note D à la fin du volume.

Quel fut l'effet de ce bizarre épisode? Le ministère Martignac eut désormais contre lui trois sortes d'ennemis; l'extrême droite, toutes les variétés de la gauche, et le parti de l'abbé de Lamennais, alors à l'apogée de son talent et de son influence. Si vous voulez savoir combien ce ministère à jamais regrettable pesait peu dans l'opinion des hommes célèbres qui n'avaient rien de commun avec l'extrême droite et qui auraient pu dompter ou diriger l'opinion publique, lisez d'abord, dans les *Mémoires* de Chateaubriand[1], — du Chateaubriand *converti* au libéralisme, — une page vraiment inqualifiable, où M. de Martignac est traité avec un suprême dédain, où la *sirène* devient une sorte de femmelette exténuée, n'ayant plus que le souffle, victime de passions fort différentes de celles de l'extrême droite; le tout avec ces sous-entendus voluptueux dont René avait le secret; puis, ouvrez la fougueuse brochure intitulée: *Des progrès de la Révolution, et de la guerre contre l'Église*, où le futur auteur des *Paroles d'un croyant* confond dans le même anathème et jette sur le même brasier rois, ministres, ambassadeurs, députés, professeurs, pairs de France, universitaires et prélats.

1. Voici le texte : « M. de Martignac, d'un talent de parole AGRÉABLE, avait une voix douce et épuisée comme celle d'un homme à qui les femmes ont donné quelque chose de leur séduction et de leur faiblesse. Pythagore se souvenait d'avoir été une COURTISANE charmante nommée Alcée!! »

La tentation était trop forte pour le débile cerveau de Charles X, obsédé de ses souvenirs, menacé dans sa royauté, tourmenté dans sa conscience, trop enclin à faire de ses amitiés personnelles le gage de sa confiance politique, à croire que la gauche, en s'acharnant contre un ministère de raison, lui donnait le droit de choisir un ministère de cœur[1]. M. de Polignac représenta bien moins, pour le roi, une idée de réaction absolutiste qu'une satisfaction intime, justifiée par les cahots et les secousses du régime parlementaire. La triste histoire de ce ministère du 8 août 1829 sert d'épilogue au livre de M. Thureau ; nous n'oserions le contredire, car la catastrophe finale est comparable, hélas ! aux *preuves* qui complètent une opération mathématique. Il a écrit, d'ailleurs, ces pages quasi-funèbres avec la fermeté respectueuse dont il ne s'est jamais départi. Et pourtant, même dans cette cause difficile à plaider, que de réserves possibles ! que de circonstances atténuantes ! Qu'on me pardonne un rapprochement trivial ; quand

1. Voici un détail que je tiens du noble et excellent Melchior de Polignac, le plus jeune des frères du prince Jules. Celui-ci, beaucoup moins aveugle qu'on ne l'a dit, suppliait, le 2 juin 1830, Charles X d'accepter sa démission. « Sire, disait-il, mon impopularité fait grand tort à la monarchie. » Alors le roi, posant sa main sur le front de son ministre, lui répondit : « Jules, si je te demandais ta tête, me la refuserais-tu ? » Concluez !

je me rappelle les premières phases du ministère Polignac, je ne puis m'empêcher de songer à ces pauvres débutants des théâtres de province contre lesquels s'organise une cabale, et que l'on siffle avant qu'ils aient ouvert la bouche. Le brillant prince Jules, devenu tout à coup un idiot, un crétin, une momie d'ancien régime emmaillottée dans les bandelettes de l'absolutisme, incapable de faire autre chose que se prêter aux projets sanguinaires et au féroce despotisme de Charles X, n'aurait-il pas pu répéter après Royer-Collard : « On me persécute pour des idées que je n'ai pas, et que la persécution finira par me donner? » Je ne l'excuse pas; son tort fut de se refuser à comprendre la signification de son nom et de vouloir associer, dans une politique vaguement ébauchée, deux éléments réfractaires : l'anglomanie et l'illuminisme. Comment aurait-il pu tenir tête aux partis exaspérés et enfiévrés, ce mystique bourré d'idées anglaises, condamné par l'ensemble de sa vie aux contradictions les plus paradoxales? Il se croyait très-sincèrement libéral, et il personnifiait l'émigration. Il n'aurait pas voulu faire verser une goutte de sang, et il se lançait en aveugle, avec son royal ami, dans une aventure qui devait aboutir à une répression sanglante, à une insurrection meurtrière ou à la guerre civile. Il revenait de *Westminster-Palace* en passant par Trianon. Il prétendait continuer les traditions de Pitt et de Canning, et il lui était plus facile de causer

avec tous les souverains de l'Europe que de prononcer une phrase devant MM. Barthe, Dupin, Passy et Cunin-Gridaine.

Oui, mais si nous regardons à gauche, quel spectacle! Il n'y a plus à s'y tromper; ce ministère déjà malade d'une impopularité préventive, on eût dit que la Révolution l'avait attendu et désiré, tant elle se hâte de lever le masque. L'opposition constitutionnelle ne lui suffit plus ; elle imagine de nouvelles armes de guerre. Si l'on peut croire que le nom des ministres et l'aveuglement de Charles X rendent plausibles les alarmes du libéralisme, on peut dire que la virulence des attaques explique l'idée fixe du frère de Louis XVI. Le plus ardent, le plus audacieux, le plus prédestiné de ces agresseurs acharnés à « emprisonner le roi dans la Charte pour le faire sauter par la fenêtre, » en vient, par excès d'amour pour la liberté, à se ranger du côté de l'Angleterre et du dey d'Alger contre notre armée et notre flotte. Il indique chaque matin aux Anglais ce qu'ils doivent faire pour nous entraver, aux pirates comment ils doivent s'y prendre pour nous détruire. La prise d'Alger lui inspire le même sentiment de colère et de douleur qu'éprouvaient, disait-on, certains émigrés en apprenant les victoires de nos troupes républicaines. C'en est fait; ce n'est plus entre l'extrême droite et la Charte, c'est entre la Révolution et la Royauté que la lutte suprême s'engage; on en connaît le dénoûment. M. Paul

Thureau termine son récit par des pages d'une vérité poignante : *l'incapacité dans la crise* ; mais, nous le lui demandons, si Charles X avait habilement préparé et énergiquement soutenu la défense, s'il avait fait revenir d'Afrique M. de Bourmont et l'armée victorieuse, s'il eût profité, à Rambouillet, des imprudences de l'insurrection parisienne, s'il y eût gagné un sursis, une prolongation de règne, semblerait-il moins coupable aux amants de la liberté? Pour l'absoudre, il eût fallu prévoir à quelles calamités lointaines sa déchéance allait nous livrer.

Nous ne saurions assez le redire. L'excellent ouvrage de M. Paul Thureau n'a pas à souffrir des réflexions qu'il nous suggère. Tel qu'il est, nous hésiterions à changer une ligne aux pages que nous avons l'air de réfuter. Nos sympathies ne nous abusent pas ; ce livre est plus qu'un livre ordinaire, il est la préface d'un rôle politique qui doit écheoir tôt ou tard au vaillant publiciste dont la sérieuse jeunesse a toute la fermeté, toute la clairvoyance de l'âge mûr. Nul n'est plus digne ni plus capable que lui d'aborder la politique active, d'appliquer à la vie publique les austères leçons de l'histoire contemporaine, de combattre pour les principes sans se laisser corrompre par les faits. S'il lui arrive alors de se heurter à de dures réalités, d'apprendre, au contact des hommes et des affaires, que les partis modérés ne savent pas toujours prévenir ou réparer les fautes des partis

extrêmes, nous lui recommandons d'avance deux souvenirs empruntés à l'époque qu'il a si éloquemment retracée. La veille du 18 fructidor, Barbé-Marbois disait : « Qu'avons-nous à craindre? Nous avons pour nous les canons moraux de la loi. » Le lendemain, ces canons moraux étaient muets, et les vrais canons, pointés par Augereau, balayaient jusqu'à Sinnamary les martyrs de la légalité. Quelques jours auparavant, Mallet du Pan avait écrit ces paroles historiques et prophétiques : « Pétaudières ou brûlots, voilà les assemblées souveraines. »

X

DEUX ROMANS DE FEMME[1]

6 septembre 1874.

Certes, à ne considérer que les apparences, il y a un abîme, un océan, un monde, entre madame Sand et madame Craven. Celle-ci semble constamment écrire sous la dictée d'un Père de l'Église. Dans ses romans, la religion catholique nous apparaît comme une sorte de filet prédestiné aux pêches miraculeuses, et dont les mailles enveloppent tôt ou tard tous les personnages du récit. Si les premiers chapitres vous montrent un incrédule, un mauvais sujet, ou, comme on eût dit au dix-septième siècle, un *libertin*, ne soyez pas trop inquiet pour le salut de son âme. Il se convertira au dénouement. Remplacez le Dieu du poëte païen par le Dieu de

1. *Le Mot de l'énigme*, par madame Craven. — *Ma Sœur Jeanne*, par George Sand.

l'Évangile; vous aurez l'application la plus exacte et la plus édifiante de ce *Deus ex machina* dont la toute-puissance coupe court aux situations compliquées et se substitue à la logique des passions et des caractères.

Depuis plus de quarante ans, l'imagination intarissable de madame Sand s'est tenue obstinément en dehors, non-seulement des dogmes d'une religion quelconque, mais des lois d'une morale supérieure aux révoltes de l'orgueil et aux caprices du cœur. Lorsqu'elle n'est pas franchement hostile, comme dans *Mademoiselle La Quintinie*, une phrase, un mot, un trait lui suffisent pour nous rappeler qu'à ses yeux l'influence de la religion dans le monde intérieur n'existe pas, ou que, si elle existe, c'est pour rendre l'esprit plus étroit, le cœur plus sec, les relations plus difficiles et l'humeur plus revêche. On est quitte à bon marché, quand elle se contente, comme dans *Ma Sœur Jeanne*, de préférer, vaguement et sans tirer à conséquence, le protestantisme au catholicisme.

Est-ce à dire que madame Sand, répudiant ainsi toute intervention surnaturelle, en profite pour se laisser uniquement guider par la nature? Non. Elle est, en dépit de tout, idéaliste, et c'est ce qui la distingue de Balzac et de son école. Balzac prend par en bas la nature humaine; il en fouille le *sous-sol*, et il n'est jamais plus sûr de son fait que lorsqu'il découvre, au-dessous de la moyenne de nos sentimens, de nos travers, de nos vertus, de nos vices, toute une mine souterraine, proche voisine de l'égoût col-

lecteur. Madame Sand emploie le procédé contraire. Le ciel restant fermé pour elle, la nature ne suffisant pas à ses aspirations idéales, elle cherche et souvent elle trouve une zone intermédiaire au delà ou à côté de la vie réelle, où elle s'adjuge la dictature, où le sens individuel triomphe de la loi universelle, où l'exception l'emporte sur la règle, où toutes les quintessences de l'honneur, de la loyauté, de l'amour, de la morale, de la foi, rivalisent de subtilités et de raffinements pour remplacer l'honneur vrai, la vraie probité, le véritable amour, la foi chrétienne et la morale immortelle.

Maintenant, faut-il s'étonner si, après avoir lu, à quelques heures de distance, *le Mot de l'énigme* et *Ma Sœur Jeanne*, j'ai songé au vieux proverbe : « Les extrêmes se touchent? » Les deux récits sont brouillés, d'un bout à l'autre, avec la vérité et le naturel. Dans *le Mot de l'énigme,* le naturel est suppléé par le bon Dieu, ou, pour parler plus correctement, par la Grâce ; dans *Ma Sœur Jeanne,* par une volonté personnelle et paradoxale qui ne se lasse pas de nous proposer des gageures, les perd souvent et les gagne quelquefois. Quand parurent les *Romans et Nouvelles*, trop vantés alors, trop oubliés aujourd'hui, de madame d'Arbouville, M. de Rémusat, dont la littérature, bien qu'un peu ennuyeuse, est préférable à sa politique, publia un article où *Résignation*, *le Médecin de village*, *Marie-Madeleine*, lui servirent à caractériser le roma-

nesque, qui, sous sa plume, signifiait le chimérique. Le chimérique! on le retrouvera toujours, à diverses doses et avec des nuances différentes, dans les œuvres féminines, soit qu'elles se prosternent dans le sanctuaire, soit qu'elles refusent d'y entrer. Nous disons le chimérique et non pas l'artificiel. L'artificiel est prémédité comme un calcul; le chimérique est spontané comme un rêve. La fleur de serre-chaude n'est pas artificielle ; et pourtant on devine, en la regardant, qu'il lui a fallu une atmosphère et une culture particulières ; pas n'est besoin d'être un savant botaniste pour la distinguer de la fleur des champs.

Je suppose un romancier surnuméraire en quête de sujets. Voici d'abord le titre que je lui offre : *le Mot de l'énigme*. — Parfait! me répondra-t-il en battant des mains; ce titre ne peut manquer d'exciter vivement la curiosité ; l'essentiel est de le justifier. Quelle sera l'énigme? Quel sera le mot? — Oh! rien de plus simple; la vie est une énigme, dont le mot appartient à Dieu; tout notre roman sera bâti sur cette idée si religieuse et si vraie.

Premier désappointement de mon jeune client. Je continue ; les principales scènes de *notre* roman se passent à Messine et à Naples ; l'héroïne, Ginevra dei Monti, jeune Sicilienne d'une angélique beauté, commet, à quinze ans, une faute irréparable, dont le remords pèsera sur toute sa vie. — Voyons ce gros péché... j'en

frémis d'avance. — Dans l'enivrement de son premier bal, elle se laisse éblouir par un beau cavalier de mœurs légères, et, trois jours après, elle lui jette, du haut de son balcon, un œillet rouge qui ornait ses blonds cheveux. — Permettez ! Vous dites que nous sommes en Italie ou en Sicile, dans le voisinage du Vésuve ou de l'Etna : or, sans croire un mot des cyniques impertinences de ce vieux mécréant de Stendhal, sans accepter la phrase légendaire de cette belle Italienne qui s'écriait en lisant un roman français : « Comment peut-on compliquer et retarder de cette façon ce qui est chez nous l'affaire d'une matinée ? » — avouons qu'il n'y a pas proportion entre le crime et le repentir, entre l'expiation et la peccadille. — Je ne vous dis pas le contraire ; mais si vous persistez à chercher le naturel, vous m'interromprez toujours, et nous n'en finirons pas. Une fois pour toutes, la perfection chrétienne se révélant dans les âmes par le triomphe de la religion sur la nature, moins notre roman sera naturel, mieux il s'accordera avec notre programme. — Soit ; mais alors pourquoi choisir l'Italie, où tous les sentiments sont spontanés, primesautiers, qui ne se prête ni au marivaudage mystique ni au marivaudage mondain, et où la passion se fait pardonner ses écarts par sa franchise ? — Ceci est un détail ; je continue.

Ginevra dei Monti est fille du Berryer de Messine. Son père, Fabrizio, reçoit un jour la visite du duc Lorenzo

de Valenzano, qui vient lui confier un gigantesque procès. Lorenzo a trente ans ; il est immensément riche, et tout le recommandé à l'attention des jeunes filles romanesques ; sa naissance, son esprit, ses voyages, sa belle figure, son grand air, son élégance et son admirable talent de sculpteur. Il voit Ginevra, il la demande en mariage ; il n'est pas de ceux que l'on refuse ; on l'aime, on l'agrée, on l'épouse, et voilà le fatal œillet rouge étouffé sous la couronne de fleurs d'oranger.

Par malheur, toutes les qualités et tous les agréments de Lorenzo sont gâtés par une assez forte dose de scepticisme aristocratique. Je comprends que la jeune duchesse, sincèrement pieuse, en soit affligée, qu'il y ait là, pour sa lune de miel, sinon un gros nuage, au moins un léger brouillard ; mais quand on me la montre effarouchée comme une Anglaise à propos des sculptures de son mari, quand Lorenzo, qui l'a prise pour modèle d'une Vestale, la contemple avec ivresse, s'extasie en artiste au spectacle de ses délicieuses beautés et qu'elle se déclare froissée dans ses pudeurs virginales à l'instar d'une pensionnaire du Sacré-Cœur prête à remplacer *amour* par *tambour*, je n'ai pas besoin, pour me récrier, d'être averti par mon jeune aspirant aux lauriers de Xavier de Montépin. Je me souviens de toutes les facilités charmantes de la vie italienne, si peu prude, si ouverte à toutes les formes du beau ; je songe à ces jardins d'acclimatation du *nu*, où les statues et les tableaux finissent

par ressembler à des plantes écloses sous le soleil de Florence ou de Pœstum ; — et je ne puis plus voir qu'un procédé, un système, un poncif, un parti-pris aux dépens de la vérité locale et de la vérité humaine.

Quoi qu'il en soit, le mot de l'énigme se dédouble pour être plus persuasif. Époux d'une *adorable* femme, Lorenzo n'en retombe pas moins dans tous ses péchés de jeunesse ; il joue et perd des sommes folles ; il trahit et trompe Ginevra en l'honneur de dona Faustina Reali, marquise de Villanera ; triste énigme dont le mot est scepticisme. Ginevra supporte ses souffrances conjugales avec un courage héroïque ; elle rencontre sur ses pas le seul homme qui soit digne de faire battre son noble cœur : Gilbert de Kergy. Gilbert ne peut pas se douter un moment qu'elle lui accorde un autre sentiment que la plus austère amitié. Une fois entrée dans cette voie d'immolation et de sacrifice, Ginevra ne s'arrête plus. Elle pratique le superflu, pour se punir d'avoir négligé un instant le nécessaire. Intimement liée avec la comtesse Stella d'Oria, — car nous sommes tous ducs, comtes ou marquis dans cette histoire, — elle s'aperçoit que Stella aime Gilbert. Le temps s'écoule ; Lorenzo se ruine ; la mort subite de l'illustre avocat Fabrizio lui fait perdre son procès ; le voilà pauvre ; tant mieux ! c'est l'heure qu'attendait son ange gardien pour le ramener à la sculpture et au bercail. Son talent le fait vivre ; sa foi renaissante le réconcilie avec sa femme. Un tardif rayon de bonheur

vient rendre à leur modeste atelier ce qu'avait perdu leur palais. Mais nous sommes en 1859; la guerre d'Italie éclate; Lorenzo est tué dans une de ces batailles où nous avons joué à qui gagne perd. Vous croyez peut-être qu'après l'avoir convenablement pleuré, Ginevra va se souvenir qu'elle aime Gilbert de Kergy ; erreur ! Chacune de ces journées de deuil, d'épreuve, d'angoisse et d'apaisement a pu se comparer aux échelons d'une échelle mystique qui rapproche Ginevra du ciel. Elle en est désormais trop près pour ne pas dédaigner les joies de la terre ; elle ne veut profiter de son veuvage que pour le sanctifier. Gilbert, la croyant indifférente à sa pieuse et discrète tendresse, finit par tourner vers Stella, — poétique étoile du soir, — ses vœux et ses espérances. C'est ce que voulait Ginevra ; elle les marie, elle les bénit, et ce dernier sacrifice ajoute une dernière fleur ou une dernière épine à sa mystérieuse couronne ; énigme sublime dont le mot est religion.

Cette analyse bien incomplète, où vous signalerez peut-être quelques semblants d'ironie, serait tout à fait dérisoire si je ne me hâtais de déclarer qu'avec ces éléments réfractaires, ces sentiments plus beaux que nature, ces personnages factices, ce cadran qui marque sans cesse midi à quatorze heures, madame Craven a écrit un roman intéressant, émouvant, qui offre les mérites de la difficulté vaincue. Si elle a dé-

figuré et quintessencié l'Italie au point de vue des passions et des caractères, elle connaît admirablement ce que j'appellerai l'Italie extérieure, et elle tire de cette connaissance un excellent parti. On rencontre, dans les deux volumes du *Mot de l'énigme*, bien des pages où se révèle, au milieu d'effusions ardemment religieuses, une sincère vocation d'artiste. Ces pages font penser à *Corinne;* à une Corinne convertie, mortifiée, amaigrie, vêtue de gris ou de noir, peinte, non plus par Gérard, mais par Hippolyte Flandrin, et prête à échanger le classique turban contre le voile et la guimpe. C'est donc après avoir salué le talent et le succès, que j'adresserai à l'auteur une respectueuse objection.

Son premier ouvrage, présent à toutes les mémoires, nécessaire à toutes les bibliothèques, ineffaçable dans les fastes de la librairie chrétienne, n'était pas, à proprement parler, un livre. Elle avait écrit ce délicieux *Récit d'une sœur* sous l'inspiration immédiate d'êtres chéris, pathétiques et charmants, dont les pures images lui apparaissaient à travers ses larmes, et que nous avions admis d'avance comme de consolantes exceptions au milieu de nos faiblesses et de nos misères. En donnant à ce groupe d'élite un air de famille, elle ne risquait pas de commettre une invraisemblance; plus elle étalait à nos yeux ces trésors de piété, d'amour, de dévouement et de vertu, plus elle était sûre de *faire ressemblant.* Mais le roman, œuvre d'art, œuvre d'ima-

gination, est soumis à d'autres lois que ces fraternelles et suaves confidences. Il doit participer aux variétés infinies, aux perpétuelles vicissitudes du monde moral, du cœur humain, de la vie réelle. Je lui demande d'être idéal, je le félicite d'être chrétien ; mais s'il force la note, s'il dépasse le but, s'il asservit le libre arbitre des passions et des sentiments aux coups d'État de la Grâce, je m'arrête, je me récuse, comme on cesse de suivre, en deçà des grilles du cloître, une existence vouée aux privations et à la prière. Une fois marqué de cette étiquette, le roman ne relève plus de la critique ; on ne peut plus le juger d'après les règles ordinaires, et il semble que l'éloge serait une profanation comme le blâme.

En somme, si j'avais à résumer en deux lignes mon opinion sur *le Mot de l'énigme* et sur les précédents récits du même auteur, je commencerais par constater tout haut le chiffre formidable des éditions [1], et j'ajouterais tout bas qu'ils paraissent un peu trop faits avec les souvenirs — j'allais dire avec les reliques du *Récit d'une sœur*.

Une sœur ! Le mot de l'énigme ! Tel est, en abrégé, le soixante-quatorzième roman de madame Sand; cette fois, l'énigme est d'un genre plus mondain. Il s'agit de savoir si Laurent Biesta, le héros et le narrateur de l'histoire, est, oui ou non, le frère de Jeanne, laquelle, mieux initiée que lui au secret de sa naissance, l'aime d'une ten-

1. Voir la note E à la fin du volume.

dresse moins fraternelle. Vous avez déjà deviné toutes les complications qui doivent résulter de cette donnée singulière et féminine. Mais ce que je vous défie de deviner, c'est la véritable héroïne du livre, Manuelita Perez, une sœur cadette de la fiancée du roi de Garbe. Elle trouve moyen de se faire enlever par un officier, de se passionner pour son maître de musique, d'être vendue par son père, de se réfugier chez un gentleman galant, chevaleresque et bien conservé, de se pâmer dans les bras de Laurent Biesta, et d'être finalement assez intacte pour devenir l'épouse légitime et vertueuse d'un brave garçon, médecin sans préjugés, mais non pas sans malades. Ce qui échappera tout ensemble à votre pénétration et à mon analyse, c'est le sang-froid britannique de ce gentleman sexagénaire, sir Brudnel, qui a recueilli la belle naufragée. Il la fait passer pour sa femme ; il la tient enfermée dans une sorte de captivité musulmane, avec un singe, un nègre et un perroquet. Il la traite comme une curiosité de salon ou d'alcôve, comme un objet de luxe rapporté de ses lointains voyages, comme une gracieuse petite bête, plus jolie que le singe, plus blanche que le nègre et aussi spirituelle que le perroquet. Tantôt il l'aime comme un père, tantôt comme un fiancé. Tantôt il l'épouse, tantôt il ne l'épouse pas ; quand elle se déclare amoureuse de Laurent Biesta, il est ravi ; quand elle s'enfuit avec le docteur Médard Vianne, il est enchanté, et il sait assez bien le français pour

déclarer que, puisque le docteur a pour patron saint Médard, on ne doit pas s'étonner qu'il ait plu.

Ce thème si paradoxal ou plutôt si absurde ne pouvait manquer de tenter madame Sand. Son idéalisme consiste à jouer avec les situations scabreuses sans jamais lâcher son dernier atout, à faire de la chasteté avec de l'indécence, à tresser dans le même bouquet les tubéreuses et les nymphœas, à fondre dans le même personnage Joseph et madame Putiphar. Elle se complaît dans ces espèces de *travestis* où le vice et la vertu changent de rôle et finissent par se ressembler. En réalité, si les aventures de Manuelita Perez et de son sauveteur Brudnel ont encore quelque chose à démêler avec la critique littéraire, si elles ne tombent pas au-dessous ou au niveau des feuilletons de petit journal, c'est que l'auteur de *Ma Sœur Jeanne* conserve à peu près son beau style, et que le style servira toujours, quoi qu'on en dise, à fixer la valeur des ouvrages de l'esprit.Pourtant il y aurait,même sur ce point, quelques réserves à faire. Je terminerai par deux remarques. Madame Craven écrit avec une négligence de grande dame ; elle prodigue trop les *qui* et les *que*. J'en ai noté sept dans une seule phrase. Quant à madame Sand, voici une métaphore tricéphale que j'ai récoltée à la page 19 de *Ma Sœur Jeanne* : « Oui, je devais rechercher cette alliance pour mieux *ensevelir* dans les *liens* de la complicité la TACHE commune... » — C'est clair, la politique me poursuit, malgré

les vacances parlementaires, jusque dans les mystérieux méandres de l'imagination romanesque. Madame Craven, catholique libérale, trop intelligente pour ne pas chérir la *fusion*, aura voulu rendre un mélancolique hommage à la mémoire de Louis-Philippe; —Madame Sand, confuse d'avoir un moment douté de la république du 4 septembre et de l'organisateur de la défaite (voir le *Journal d'un voyageur pendant la guerre*), ne recule devant aucun sacrifice et aucune métaphore pour se réconcilier avec le citoyen Gambetta.

XI

LA LITTÉRATURE MILITAIRE[1]

13 septembre 1874.

S'il est vrai, comme je m'obstine à le croire, malgré nos récents désastres, que nous soyons une nation guerrière, quoi de plus curieux et de plus instructif que d'expliquer par les variations de notre littérature militaire tout ou partie de nos revers ou de nos succès ? Sans remonter plus haut que le commencement de ce siècle, nous aurions d'abord, sous le Consulat et le premier Empire, une phase où se reconnaissent les mœurs de l'époque, l'esprit français et les traits caractéristiques de nos armées victorieuses. On a le vent en poupe, on est ou on se croit invincible ; on prétend tout à la fois effrayer et amuser l'Europe ; on mêle un brin de jactance à des trésors de bravoure ; on n'a pas le temps de lire, de réfléchir,

1. *Joyeuses Années,* par Saint-Genest.

de rêver; on ne veut faire connaissance avec les bibliothèques étrangères que l'épée à la main. De tout cela, il résulte, non pas précisément une littérature, mais un répertoire de gais refrains, d'aspirations héroïques, de *trompe-l'œil* épiques, où s'enchevêtrent le sentiment et le badinage, l'emphase et la gaudriole, le sublime et le ridicule.

Bientôt notre étoile pâlit; une série de coups de foudre renverse Napoléon, son empire et ses armées; nous sommes vaincus; mais il nous reste encore tant de gloire, que la littérature militaire ne se tient pas pour battue; seulement, elle se divise en deux parts. Les survivants de la sanglante épopée, demeurés fidèles à la consigne, font de leurs souvenirs et de leurs regrets autant de griefs, hérissés d'épigrammes, contre un gouvernement de réparation et de paix. Les royalistes, n'ayant aucune raison pour se croire exclus du belliqueux héritage qui, Dieu merci! ne date pas de 1792, le rattachent à leurs antiques légendes de fidélité et de vaillance, et la littérature chevaleresque se greffe tant bien que mal sur le militarisme haineux ou goguenard de l'école de Béranger. Le temps fait encore un pas, et, naturellement, ce pas est une révolution. Les journées de Juillet déplacent violemment les rapports de la nation avec l'armée; celle-ci est humiliée; car elle sent que, sous prétexte de venger les *grognards* de 1815 et les *brigands* de la Loire, l'insurrection triomphante vient d'inaugurer la prépondérance de

la blouse sur l'uniforme. Une monarchie pacifique amoindrit le rôle du soldat et remplace pour lui les ivresses du péril, du succès, de la conquête et du plaisir, par une vie d'abnégation, de devoir et de sacrifice. C'est l'idée qui se traduit, sous une forme très-laborieuse et très-littéraire, dans le livre de *Servitude et grandeur militaires*, d'Alfred de Vigny.

La logique révolutionnaire extrait des journées de Juillet la république de Février. La revanche du militarisme approche, en vertu de cette loi de réaction qui fait de l'anarchie le prélude de la dictature. Nous voici en présence du coup d'Etat de Décembre. Quelles sont ses conséquences dans cette partie de la littérature qui fraternise avec le bivac et la chambrée? Elles sont de deux sortes ; au début, les esprits sont tellement las de dévergondage démagogique et de commérages parlementaires, qu'on idéalise le soldat, non pas comme l'héritier des gloires un peu tapageuses d'Austerlitz et de Wagram, mais comme le contraire du tribun et du factieux, comme le gardien vigilant de la propriété et de la famille, revêtu d'une espèce de sacerdoce et collaborateur du prêtre dans une œuvre de sauvetage social. C'est l'époque où M. Louis Veuillot écrit, à propos du *Prêtre et du soldat*, de la campagne de Crimée et du général Saint-Arnaud ,des pages, fort éloquentes d'ailleurs, mais qui doivent aujourd'hui lui paraître bien singulières, s'il a le temps de les relire.

Hélas ! plus clairvoyante que nous, la Révolution ne s'y trompe pas ; elle comprend que les prétoriens n'ont rien de commun avec la légion Thébaine. Elle devine tout le parti qu'elle peut tirer d'une situation comparable à un malentendu ou à une querelle d'amants entre la force brutale et le régime démocratique. Elle recommence son travail clandestin et souterrain avec une patience d'araignée et un instinct de termite. Ses orateurs et ses chefs sont provisoirement frappés de mutisme, de proscription ou de disgrâce ; mais on lui laisse le champ libre du côté des multitudes, et c'est par elles que la sape va passer pour remonter peu à peu au *couronnement de l'édifice*. Il ne s'agit plus cette fois de s'empanacher de bonapartisme, d'évoquer en prose et en vers les années guerrières aux dépens des années pacifiques. Non ; il s'est trouvé que l'épée de Waterloo était une arme à deux tranchants, et la Révolution s'y est blessé les doigts. La littérature militaire change de tactique, de public et de terrain. Elle se fait la servante et l'adulatrice des faibles et des petits. Elle invente des récits de siéges, d'invasion et de batailles, d'où disparaissent le commandement, la responsabilité et l'initiative, où il ne reste plus que le peuple, à la fois héros, dupe et victime. On décapite la France martiale, comme Tarquin décapitait les pavots de son jardin. Les conscrits et les sergents deviennent les maréchaux de ces armées acéphales, les Masséna et les Bernadotte de ces épopées au rabais, qui ont l'audace de

s'intituler *nationales*, et qui prêchent à la nation l'égoïsme, le calcul, la méfiance, tous les débilitants de la fibre patriotique et populaire. Au paysan, à l'ouvrier, à l'artisan, qui ne sont déjà que trop disposés à rogner sur leur dette à leur pays, on prouve que l'histoire de la guerre est leur martyrologe, qu'ils ont été les véritables vainqueurs et les véritables vaincus des batailles de la République, du Consulat et de l'Empire, et que, dans ce partage inégal, l'honneur ou le profit de la victoire a été tout entier pour leurs généraux, tandis que les masses anonymes subissaient tout le contre-coup des désastres et des défaites. Aussi, qu'est-il arrivé ? Là où les Prussiens de 1792 et de 1814 avaient rencontré, avec des fortunes diverses, d'énergiques résistances, les Prussiens de 1870 n'ont eu presque qu'à réglementer leurs étapes, leurs réquisitions et leur pillage. A force de prémunir le peuple contre les séductions et les prestiges de la gloire militaire, le roman *national* l'avait admirablement préparé aux hâbleries et aux mensonges du charlatanisme démocratique. Il détruisait Napoléon, et créait Gambetta ; je ne dirai pas que le peuple perdait au change ; mais il continuait son rôle de dupe sous une autre étiquette.

Il était impossible que les effroyables catastrophes de 1870 et de 1871 n'eussent pas pour effet d'introduire dans la littérature militaire une note nouvelle où se confondraient l'écho lointain des joyeuses fanfares, le cri de l'aigle blessé à mort, la protestation vigoureuse contre

d'odieux détracteurs et de perfides ennemis. L'armée était tout ensemble écrasée et calomniée. Ce n'était pas assez d'avoir fatalement succombé sous la supériorité du nombre, de la discipline et de la science, d'avoir donné trop de sœurs cadettes à cette journée de Waterloo qui « *n'avait pas de sœur aînée.* » Il fallait encore que d'affreux bavards de club et de cabaret, d'ignobles bénéficiaires de nos défaites, des stratégistes prompts à choisir pour leurs champs de manœuvres les caves des couvents et les cuisines des préfectures, vinssent infliger au lion mourant le coup de pied du chacal, et accuser de nos revers ceux qu'ils allaient réhabiliter en les remplaçant. Quel contraste, et quel texte pour le *facit indignatio !* Ici, tant de malheurs, des humiliations si cruelles, l'écroulement subit de tant d'illusions et d'espérances, de si beaux épisodes d'héroïsme au milieu de ce lugubre chaos ! Là, un insolent et cynique triomphe partagé fraternellement avec les Prussiens, la joie fort mal déguisée des démagogues, des aventuriers, des gens tarés, des pillards, tout à coup gorgés d'honneurs, d'argent, de bombance et de fournitures parce que nos généraux sont battus, parce que nos armées sont prisonnières, parce que notre frontière est envahie ; puis, ces misérables punis par où ils ont péché, nous enveloppant dans le châtiment qu'ils subissent, aggravant par leurs folies nos premiers désastres, déshonorant notre défaite, refusant de consulter le pays qu'ils ruinent et qu'ils tuent, prolongeant notre agonie pour éter-

niser leur règne, dilapidant ce qu'épargne l'invasion, cumulant tous les excès de la violence et de la faiblesse, ayant l'air de croire tout sauvé parce qu'ils jouissent et prospèrent ; si insensés, si incapables, si dépravés, si funestes, si menteurs, qu'il suffit de prendre le contre-pied de leurs bulletins pour connaître le sort de nos armes, que, grâce à eux, nos calamités prennent des proportions inouïes, que le *civil*, entre leurs mains, réhabilite et venge le *militaire*, et que, conparés à leur sinistre épilogue, Wissembourg, Reichshoffen, Forbach, font de loin l'effet de dates glorieuses et de victoires !

En bien ! quels que soient les dissentiments soulevés, de temps à autre, entre Saint-Genest et tels ou tels de nos amis, il conserve à nos yeux l'immense mérite d'avoir personnifié avec un éclat et une verve admirable cette légitime réaction de l'esprit militaire, abattu, trahi, meurtri, outragé, contre ceux qui n'avaient su nous offrir en échange qu'un surcroît de déroute et de deuil, assaisonné de ridicule et de honte. Certes, le soldat vaincu ne pouvait pas parler le langage des radieuses années où le drapeau français apparaissait comme un symbole de conquête ou de délivrance, ni même de l'époque sérieuse où l'Afrique nous préparait des généraux tels que Lamoricière, Cavaignac, Bedeau, Changarnier, Canrobert et Mac-Mahon. Ce n'était plus le jeune officier casseur d'assiettes, preneur de villes, mangeur de cœurs, impitoyable envers le *pékin*, toujours prêt à tirer le sabre,

faisant résonner ses éperons sur la dalle sonore, intrépide, léger, insouciant, irrésistible, Elleviou de garnison, de boudoir ou de champ de bataille; c'était l'homme de cœur et d'honneur, réveillé de son beau rêve, secouant un horrible cauchemar, renonçant à éblouir, demandant à servir encore, réclamant justice, montrant le tronçon de son épée et nous disant avec un remarquable mélange de franchise et de dignité : « Oui, des fautes ont été commises; chefs et soldats, nous avons mal défendu cette France que nous aimions tant; nous avons eu trop de confiance; nous nous sommes laissé aveugler par cette fascination étrange que nous avions si souvent exercée sur les nations rivales. Il nous semblait si impossible de ne pas être vainqueurs, que nous avons risqué et mérité d'être vaincus; mais tels que nous sommes, nous valons cent fois mieux que ceux qui abusent de notre déchéance, dévorent notre succession et se parent de nos dépouilles. Ils sont la République en attendant pire; nous sommes la France en attendant mieux; vous nous boudez, parce que nous n'avons pas su conduire jusqu'à Berlin votre *Marseillaise* guerrière; vous nous reviendrez, quand vous verrez se retourner contre vous la *Marseillaise* radicale. L'imminence de votre péril, l'intérêt de votre salut, nous rendront ce que nous a fait perdre le mécompte de votre orgueil; et, dans tous les cas, puisque j'ai reçu du ciel le feu sacré, le sel gaulois, l'esprit, l'*humour*, l'éloquence, permettez-moi de m'en servir pour

vous éclairer au sujet de vos dangers véritables, pour vous égayer aux dépens de l'ennemi commun. »

Voilà le programme de Saint-Genest, et c'est ce qui explique son succès si vif, si rapide, si unanime. Dans ce moment unique où il n'y avait plus de gouvernement, plus de politique, plus de littérature, plus d'armée, — j'allais dire plus de France, — il nous a aidés à constater que nous vivions encore, que notre cœur battait, que la vérité, l'équité, le bon sens, se dégageraient tôt ou tard de ce vertige, que nous avions dès lors à mépriser, à haïr, non pas ces pauvres soldats décimés, désarmés, dispersés, captifs, livrés par les dictateurs et les proconsuls de septembre à mille souffrances préventives qui rendaient la défense inévitable et la mort enviable, mais les artisans effrontés de toutes ces misères, les fanfarons de patriotisme et de courage, qui rejetaient sur leurs victimes la solidarité de leurs folies. L'auteur des *Lettres d'un Soldat*, de la *Politique d'un Soldat*, de *Joyeuses années*, a donné un accent particulier, une forme distincte, une saveur originale, une langue énergique et piquante, au sentiment qui se réveillait dans toutes les âmes et que traduisirent à leur façon les élections — hélas ! sans lendemain, — du 8 février 1871. Plus tard, on a pu signaler quelques dissidences; malheur fréquent lorsque surviennent les questions de personnes et quand les partis sont trop mécontents d'eux-mêmes pour ne pas être mécontents d'autrui. N'importe ! ce n'est pas un médiocre

honneur d'avoir représenté la littérature militaire dans son expression la plus vive, la plus loyale et la plus brillante, au moment même où le flot démagogique menaçait d'engloutir militaires et lettrés.

Maintenant, qu'est-ce que cet aimable livre dont le titre semble écarter les nuages et défier les tempêtes, *Joyeuses années ?* C'est le prologue du drame dont nous retrouvons les scènes poignantes dans les *Lettres d'un Soldat.* Saint-Genest a peint l'armée ou plutôt le régiment pendant les années qui précédèrent la dernière guerre, et où ses braves compagnons s'attendaient à tout excepté à la chance d'être vaincus, et se préparaient à tout excepté aux moyens de vaincre un ennemi redoutable. Ces personnages que les *Lettres d'un Soldat* nous montrent tour à tour enivrés de la déclaration de guerre, s'apprêtant pour le départ comme pour un voyage d'agrément ou une ouverture de chasse, frémissant d'enthousiasme et de certitude, stupéfaits de leurs premiers échecs, ahuris de leurs inexplicables défaites et finalement entraînés, submergés, anéantis par la débâcle et la déroute, ils sont là, pimpants, gais, amusés, amusants, sympathiques, charmants et terribles ; trompant les loisirs de la garnison par des fredaines qui n'ont rien de bien coupable, mais où se révèlent déjà quelques indices d'imprévoyance et de désordre. Ce ne sont pas des prétoriens, à Dieu ne plaise ! Ce sont des étourdis, trop enclins à se figurer que, le moment venu, il leur suffira

d'être intrépides. Il y a donc une leçon dans ces spirituels croquis d'après nature, dont la vivacité, la fraîcheur, la grâce, l'honnête joie, font songer à une matinée d'été, rayonnante d'azur et de soleil, suivie d'une journée de coups de tonnerre et d'orage. Cette leçon, Saint-Genest l'accepte; en recueillant ces jolies pages, il a voulu aller au-devant de l'apologie et de la critique, faire la part de l'une et de l'autre, rappeler toutes les qualités et tous les défauts du soldat français, et garder le droit d'ajouter que, si ces défauts ont contribué à l'issue funeste d'une lutte inégale, ces qualités n'ont besoin que d'une direction plus sérieuse, plus forte et plus sage pour nous promettre des revanches. — « J'ai pensé, dit-il » excellemment, que tout ce qui avait été écrit pour faire » aimer la carrière des armes devait être conservé, et » qu'il était de notre devoir à nous, qui avons été si » heureux sous l'uniforme, de le faire d'autant plus res» pecter qu'il a été plus malheureux... »

Telle est la pensée du livre; telle a été, depuis quatre ans, l'inspiration permanente du vaillant écrivain. Pour moi qui, à propos de littérature militaire, suis forcé de me déclarer moins militaire que littéraire, la lecture de ces *Joyeuses années* me laisse deux impressions différentes; tant de gaieté, d'ardeur, de fougue, de passion, de bravoure, de *furia francese*, aboutissant à une série de défaites, c'est un premier sujet d'étonnement. Un jeune sous-officier se dégageant de toutes ces trousses de

foin et de paille, des jambes de son vieux cheval Blaireau, des scènes de maraudage chez le bourgeois ou l'*habitant*, des enchevêtrements de sa sabretache, de sa dragonne et de son pompon, des menaces de *l'ours* ou de la salle de police, des boutades du brigadier Hirscher, des verres de punch et de vin de Champagne, de la carriole de madame Bachut et des longs bras de la mère Giraud, pour s'emparer d'une plume et écrire mieux que les hommes du métier, c'est une seconde surprise, beaucoup plus vive et beaucoup moins triste que la première.

XII

M. F. GUIZOT

20 et 27 septembre 1874.

Ce n'est pas en quelques pages qu'il est possible d'étudier la vie, le rôle et l'œuvre de M. Guizot. Ce rôle est si complexe, cet œuvre si considérable, cette vie si laborieuse et si longue, qu'un volume suffirait à peine, non-seulement à ses panégyristes, mais à ses détracteurs.

En 1830, lorsque M. Guizot entra tout à fait dans la politique active pour être député et ministre, il avait déjà vécu plus que Mozart, Raphaël et lord Byron. Le 15 mai 1834, lorsque Loève-Veimars publia, dans la *Revue des Deux Mondes*, une notice très-remarquable, mais très-malveillante, où il jugeait l'éminent homme d'État avec une vivacité de pamphlétaire et une mauvaise foi de faux républicain, il ne se doutait pas que cette existence en était presque à ses débuts, que M. Guizot serait un des

premiers orateurs de son temps, président du conseil, victime des passions populaires qu'il avait trop complaisamment évoquées contre MM. de Villèle et de Polignac ; puis, qu'il se relèverait, dans l'estime de tous les partis, — et cela pendant plus d'un quart de siècle, — par une pauvreté glorieuse, un travail infatigable, de beaux ouvrages, une noble retraite, une fière et sereine attitude de spectateur désintéressé, un mélange de grandes qualités et de petites faiblesses qui rapprochait de nous cette grave et hautaine figure.

I

L'Empire et la Restauration peuvent être regardés, à distance, comme une sorte de stage où M. Guizot préluda par des fonctions importantes à ses destinées politiques, et par des publications nombreuses à sa célébrité littéraire. Fidèle à nos attributions, nous ne cueillerons, dans cette phase préventive, que les épisodes culminants, ceux qui touchent de plus près aux sujets habituels de nos causeries. On a bien souvent raconté comment M. Guizot, à vingt ans, avait pris pied dans la littérature de cette époque par une collaboration anonyme avec mademoiselle Pauline de Meulan, et comment une exacte communauté d'idées, de sentiments, de style, de signature,

presque de religion, avait fini par amener son premier mariage. A cet incident romanesque succédèrent des années inquiètes, agitées, inégales, marquées par des alternatives de faveur et de disgrâce, mais éclairées par le rayon de la jeunesse, et que le ministre parvenu au faîte du pouvoir ou le vieillard saturé d'hommages a dû bien souvent regretter.

Vous n'attendez pas que je vous redise ces vicissitudes qui passionnaient ses contemporains, et qui tantôt firent de M. Guizot un personnage officiel, tantôt le rejetèrent dans l'opposition. Un moraliste légèrement railleur, sceptique ou pessimiste trouverait, dès cette époque, l'occasion de rappeler que les moyens de gouvernement sont toujours les mêmes, que l'homme chargé tout à coup d'une autorité quelconque est fatalement obligé de faire ce qu'il critiquait hier, ce qu'il blâmera demain. A quoi bon suivre M. Guizot dans ce voyage à Gand qui devait lui attirer tant d'insultes et lui inspirer, trente ans plus tard, un de ses plus beaux mouvements d'éloquence? Lorsque M. Cousin s'écriait en pleine Sorbonne, sans soulever un seul murmure dans son turbulent auditoire : « Il n'y a pas eu de vaincus à Waterloo ! » il traduisait, sous une forme paradoxale, le sentiment auquel avait obéi son illustre collègue. Il indiquait aux *libéraux* de 1827 de quel côté se trouvaient, en 1815, la vraie liberté et la vraie patrie.

Plût à Dieu que ce pèlerinage royaliste eût fixé pour

jamais la ligne politique de M. Guizot ! Il n'était pas, il ne pouvait pas être révolutionnaire, comme le fut M. Thiers ; mais il crut, en se réfugiant dans la métaphysique doctrinaire qui convenait d'ailleurs au tour un peu solennel de son esprit, balancer et neutraliser l'une par l'autre la révolution et la monarchie. C'est sur le canapé de la doctrine, à gauche de M. Royer-Collard, qu'il faut le chercher à dater du ministère Villèle. Nous aimons mieux aller le rejoindre dans son cabinet de travail, où, entouré d'une partie de sa famille et de quelques jeunes gens qui le saluaient déjà comme un maître, il inaugurait cette littérature collective dont nos dramaturges et nos romanciers devaient faire un si singulier abus. Là, on se partageait la besogne avec cette ardeur généreuse et cette honnête joie, que le pouvoir refuse souvent, que le travail donne presque toujours. On traduisait Shakspeare en s'aidant de Letourneur ; on préparait les matériaux pour les études historiques sur les origines de la civilisation en Europe et sur les révolutions d'Angleterre. Parfois M. Guizot interrompait ces publications pacifiques pour lancer une brochure. Ici j'ouvre une parenthèse. L'adversaire du parti royaliste, le ministre de Louis-Philippe, le vaincu de février, le retraité du second Empire, le défenseur du principe d'autorité au milieu de nos récentes débâcles, aura vécu assez longtemps pour voir un même journal — le *Journal des Débats*, dirigé par deux ou trois générations de Bertin, — l'attaquer, en 1819, avec toute

la violence des *ultras* de la Chambre *introuvable*, et, cinquante-trois ans après, en face des plus horribles dangers qu'ait jamais courus la France, abaisser sa polémique au niveau du *Charivari* et du *Rappel*. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que le *Journal des Débats*, le journal littéraire et académique par excellence, qualifiait alors M. Guizot de pitoyable écrivain politique, obscur, diffus, alambiqué, ennuyeux, lourd, incompréhensible, et ne consentait à lui faire l'aumône d'une chétive approbation que sur le terrain de la littérature, en l'honneur de Shakspeare, d'Orderic-Vital ou de Clarendon.

M Guizot ne méritait aucune de ces épithètes ; pourtant son style, légèrement teinté de pédantisme génevois, n'avait pas encore acquis l'ampleur, la puissance, le grand souffle, que nous avons admirés plus tard. Lorsque le ministère Martignac lui rendit sa chaire d'histoire à la Sorbonne, il fut, quoi qu'on ait pu dire, le moins couru, le moins applaudi des trois illustres professeurs. M. Villemain, plus souple, plus insinuant et plus fin, plaisait davantage. Sa laideur proverbiale le secondait au lieu de lui nuire ; elle lui servait à mettre une épigramme dans une grimace. Sa critique, toute en surfaces et en aperçus, n'était pas assez profonde pour effrayer l'intelligente et audacieuse jeunesse à laquelle il ouvrait les voies sans y entrer. Initiateur et précurseur, il confiait à notre imagination juvénile le soin d'achever ou de souligner sa

phrase Il nous invitait à penser ce qu'il n'osait pas dire ; il nous donnait le plaisir d'être ou de nous croire de moitié dans ses idées et dans ses malices. Son goût classique corrigeait les hardiesses que lui suggérait son désir de garder quelques pas d'avance sur son auditoire. Il caressait le romantisme d'une main habituée à feuilleter sans cesse Horace et Boileau. Les vivacités de son opposition étaient tempérées par l'élégance de son langage ; les précautions qu'il semblait prendre redoublaient l'effet de ses spirituelles licences ; il paraissait d'autant plus courageux qu'il avait l'air plus effrayé. Volontiers, nous aurions pris pour des traits d'héroïsme et de génie ses prétéritions et ses réticences. Quand nous avions passé une heure à l'écouter, nous nous figurions avoir de l'esprit.

M. Cousin réussissait par des qualités toutes différentes ; une sibylle après une fée ! Debout, l'œil en feu, le torse en arrière, on eût dit qu'il rendait des oracles lorsqu'il exposait des systèmes. Il démontrait si admirablement le côté vulnérable de toutes les philosophies, qu'à force de nous bien parler de celles qu'il ne fallait pas avoir, il finissait par nous persuader qu'il en avait une. Il suppléait par des digressions merveilleuses au fond solide qui lui manquait, et nul ne posséda mieux l'art de communiquer la passion sans affirmer la certitude. Grâce à un étrange phénomène, ses obscurités mêmes semblaient lumineuses ; il nous amenait à prendre la

chaleur pour la lumière, et il était si éloquent qu'il paraissait clair. Jamais grand acteur ne poussa plus loin l'expression du regard, la science du geste, la puissance de la pantomime. Interprète plutôt que créateur, il confondait le sensualisme et ranimait le spiritualisme comme Talma foudroyait Mathan et accablait Cinna. Notre émotion donnait le change à notre intelligence. Par des moyens presque contraires, il exerçait sur nous une séduction analogue à celle de M. Villemain. Nous mettions à comprendre la philosophie de l'un l'amour-propre que nous avions mis à deviner l'esprit de l'autre.

M. Guizot nous tenait un peu plus à distance ; le professeur pressentait-il déjà le premier ministre ? Il n'y avait pas, entre ses auditeurs et lui, ces courants électriques qui triplent le succès. Son magnifique organe, si net, si vibrant, que Sainte-Beuve appelait un carquois à flèches sonores, avait conservé, de son éducation et de sa jeunesse, je ne sais quelle rigidité calviniste qui refroidissait notre enthousiasme. Ceux qui l'ont entendu à la Chambre, lors de ses joutes oratoires contre M. Thiers, ou à l'Académie, dans ses triomphales réponses à de mémorables récipiendaires, le reconnaîtraient-ils dans un portrait qui eut peut-être son heure de ressemblance, et dont je détache les phrases suivantes : « Un homme aux » joues pâles et creuses, dont les yeux plongés dans leur » orbite semblent des feux cachés au fond d'une caverne... » Sa voix profonde et presque funèbre ajoute encore à

» l'expression lugubre de sa physionomie... En voyant à » la tribune cette longue figure puritaine et ces yeux » irrités, en écoutant cette voix sépulcrale, vous son- » gerez involontairement à Jean Calvin... » A coup sûr, l'esquisse est ici poussée au noir. Ce qui est vrai, c'est l'impression de vague malaise dont nous avions à nous défendre pour apprécier ces vues si originales à la fois et si impartiales sur le berceau de la monarchie, sur les bienfaits de la religion au moyen âge, sur la lutte tour à tour violente et pacifique de la tradition et du progrès. Moins pittoresque qu'Augustin Thierry, M. Guizot n'en tint pas moins une place considérable dans ce beau mouvement historique, dont l'influence se fit sentir jusque dans des genres plus frivoles, et que la venimeuse fantaisie de Michelet a follement détourné du droit chemin. Enseignée par ce grave professeur au teint pâle, au regard imposant, au profil correct, l'Histoire nous apparaissait comme une Muse chaste et austère, et non pas comme une courtisane agrafant sa ceinture dorée sur sa robe tachée de boue. Mais qui nous eût dit alors que, hissés par une révolution à la tribune politique, MM. Cousin et Villemain y seraient médiocres, et que M. Guizot, entré en pleine possession de lui-même, s'y révélerait le supérieur ou l'égal de Thiers et de Lamartine, de Montalembert et de Berryer?

Je me suis attardé à la Sorbonne de peur d'arriver trop tôt à la Révolution de Juillet. Ce fut là l'épisode le plus

fâcheux de cette longue carrière. Que M. Guizot, au seuil de sa jeunesse politique, eût préféré l'abbé de Montesquiou au duc de Richelieu, M. Pasquier à M. de Serre ou M. Decazes à M. de Villèle, c'était, après tout, affaire d'appréciation et de choix entre les diverses manières d'entendre et de pratiquer la monarchie constitutionnelle. Mais, en acceptant d'emblée le changement de dynastie comme conséquence nécessaire de l'insurrection victorieuse, en repoussant la régence, en proclamant le principe, si contraire à la Charte, de la responsabilité royale, M. Guizot, plus sage et plus réfléchi que les véritables artisans de la Révolution de 1830, descendait à leur *hauteur*. Il se préparait pour l'avenir des expiations douloureuses ; il laissait deviner les trois péchés mignons qui ont rendu stériles tant de qualités éminentes : l'orgueil, l'ambition et l'imprévoyance.

L'orgueil, ou, pour parler plus exactement, la faculté de s'abuser dans le sens le plus favorable à ses idées, à ses espérances, à sa grandeur, à sa gloire; un secret penchant à se croire infaillible au moment même où les événements lui infligent ou lui apprêtent les plus cruels démentis ; une singulière aptitude à oublier, après la catastrophe, ce qui aurait dû l'avertir, pour ne se souvenir que de ce qui le justifie. L'ambition, c'est-à-dire un tel amour du pouvoir que la conscience se dédouble, reste pure et droite en morale, mais admet en politique toutes les capitulations, toutes les alliances, toutes les habiletés pour atteindre ce

que l'on convoite, garder ce qu'on a conquis, ressaisir ce qu'on a perdu. L'imprévoyance enfin, ou, en d'autres termes, une bizarre persistance à imaginer que les faits n'auront pas leur logique, que les dettes n'auront pas leur échéance, qu'il suffira d'un éclatant succès de tribune pour ajourner toutes les solutions et conjurer tous les périls. Pour ne citer que trois dates, M. Guizot, en 1830, fut de ceux qui crurent que cette dynastie d'expédient, improvisée sur les barricades par une majorité factice et une imperceptible fraction du pays légal, serrée entre les regrets de ceux dont elle froissait les sentiments et les convoitises de ceux dont elle éludait les exigences, n'aurait jamais de comptes à rendre à la politique des pavés et aux récidives de l'insurrection. En 1847, il s'obstina à juger d'après les apparences la stabilité du gouvernement, à méconnaître la portée des banquets organisés au profit de la réforme électorale, à traiter de commérages d'estaminet et d'ébullition de café, l'agitation qui servit de prélude aux journées de février. En décembre 1851, au lendemain du coup d'État, il annonçait à ses intimes que *la chose* — qui a duré dix-neuf ans, — ne durerait pas quinze jours. C'est alors qu'un fantaisiste de ma connaissance appela M. Guizot un Lamartine en prose ; ce qui n'était pas, après tout, une bien grossière injure.

Glissons rapidement sur les dix-huit ans que vous savez et qui nous forceraient à faire trop de politique. Parmi nos griefs, il en est un qui ne peut offenser la mémoire

de M. Guizot. Lui-même, ainsi que ses deux collègues de 1828, a pris soin de nous prouver après sa chute, par des œuvres sérieuses, instructives, remarquables ou admirables, tout ce que nous avions perdu à voir ces maîtres, si chers à notre studieuse jeunesse, changer de terrain, de public et d'objectif, disputer un pouvoir médiocrement acquis à des passions sans cesse renaissantes, se consumer en stériles efforts pour faire du roc avec du sable et du marbre avec de l'argile. Quand même la révolution de 1830 n'eût pas contenu en germe toutes celles qui l'ont suivie et nous ont menés où nous sommes, nous lui en voudrions de nous avoir séparés, pendant nos plus belles années, de ces hommes d'élite qui, sous la Restauration continuée, rassérénée et affermie, auraient élevé si haut la littérature contemporaine. Modérons pourtant nos rancunes; elle nous les avait pris, elle nous les a rendus. Que n'a-t-elle appliqué le même scrupule de restitution à tout ce qu'elle nous a ravi et ne nous rendra jamais!..

Est-ce à dire que l'on doive rayer d'un trait de plume, dans la vie de M. Guizot, ce *grande mortalis ævi spatium* où il goûta souvent, sinon dans toute leur pureté, au moins dans toute leur plénitude, les voluptés du pouvoir? Assurément non : car il y a conquis une gloire plus rare que celle de l'écrivain et préférable à presque toutes les autres dans les temps de liberté : celle de l'orateur politique. Ce Génevois de Nîmes, ce Nîmois de Genève, ce calviniste, ce professeur qui risquait, semblait-il, de parler

à la tribune comme en chaire, et d'y apporter des formules dogmatiques et pédantesques, ne garda de ses origines et de ses habitudes que ce qu'il en fallait pour donner à son éloquence une valeur littéraire et mériter d'être relu après avoir été applaudi. La gravité majestueuse de son langage n'alla jamais jusqu'à l'emphase. Elle communiquait à sa parole une autorité morale qui ne s'accordait pas toujours avec la justice de sa cause et le texte de ses plaidoyers. A force d'être imposant, il semblait sincère. Son art consistait à élever le débat au point d'absorber un paradoxe partiel dans une vérité générale et de faire entrevoir, au lieu du détail qui l'eût embarrassé ou accablé, le principe qui lui donnait raison. Ce procédé, tant de fois remarqué, surtout dans les luttes mémorables de son dernier et trop long ministère, n'avait pas seulement l'avantage de déjouer ses adversaires; il nous permettait de retrouver le sentiment de la grandeur jusque dans ces discussions où la sonorité des mots et la dignité des attitudes dissimulaient tant bien que mal les passions les plus mesquines et les intérêts les plus vulgaires.

Avons-nous besoin de rappeler ces brillantes séances où M. Thiers et M. Guizot, se prenant corps à corps, faisaient assaut, l'un de souplesse, de verve, d'ingéniosité, de malice, de ressources inépuisables; l'autre d'élévation, de relief et de vigueur? Heureuse époque, où nos humiliations se bornaient au droit de visite, à l'indemnité Pritchard, à la reine Pomaré, aux vagues somnolentes

de l'Océan pacifique, où reconnaissance n'était synonyme que de gratitude ! Toutefois, ces médailles avaient leurs revers, ces succès avaient leurs lendemains, ces heures d'ivresse parlementaire avaient leurs périls. Nous allons voir ce que ces illusions nous ont coûté, par quelle faute M. Guizot compromit les grands principes d'ordre qu'il était si digne de sauver, et aussi avec quelle noblesse de cœur et quelle fermeté d'âme, pendant un quart de siècle de travail, de vertu, d'inspirations généreuses et fécondes, il a payé sa rançon.

II

C'est la fatalité de notre pays et de notre époque, que leur péril s'accroisse de ce qui devrait être leur salut. Il en est d'eux comme de ces malades pour qui les aliments les plus sains et les remèdes les plus efficaces deviennent des poisons. Les idées et l'éloquence de M. Guizot, essentiellement conservatrices, semblaient devoir retarder le triomphe de la démocratie radicale. Il n'en fut rien. Grisé de ses succès de tribune, entouré de députés ministériels, de courtisans, de solliciteurs, qui changeaient en une soirée d'ovation chaque journée de victoire, il finit par se figurer que tout le secret du gouvernement était là ; que, pour dompter la France révolutionnaire, il lui suffisait de subjuguer la majorité

légale, et que cette Charte fêlée qu'il respectait le ferait respecter. Il ne s'apercevait pas que le drame ou la comédie politique se jouait sur un théâtre restreint, dans un décor mobile qui n'avait qu'à se replier pour découvrir la toile de fond et livrer passage aux multitudes.

Pendant ce temps, les ambitions prorogées s'exacerbaient, les griefs vrais ou chimériques s'accumulaient; des dissidences clandestines se glissaient parmi les défenseurs d'une même cause; les fenêtres du ministère se hérissaient de jalousies; comme toujours, l'opposition dynastique arrivait à se fondre avec la gauche agressive. Que fallait-il, pour que M. Guizot eût à expier le tort qui exaspère les adversaires et impatiente les amis; le tort de durer trop longtemps? Une occasion, et, en pareil cas, les occasions, ne manquent jamais. Chose étrange! Si, en 1844 ou 1845, au moment où chancelait la majorité ministérielle, il avait eu une défaillance, un rhume, une névralgie, un de ces échecs auxquels n'échappent ni les grands orateurs ni les grands capitaines, tout changeait; les événements prenaient un autre cours. Un nouveau ministère, par cela seul qu'il eût été nouveau, aurait apaisé les ambitions pressées et les rancunes furieuses. La France esquivait peut-être cette révolution que M. Guizot rendait plus imminente en refusant de la prévoir et en étalant, pour la combattre, tous les trésors de son éloquence. Une révolution de moins! Ce ne pouvait être qu'un immense bonheur et un gage de salut, puisque c'était le contraire de ce que nous avons subi.

Cette faute ne fut pas la seule. On pouvait ne pas être d'accord sur les mérites, la nécessité, l'origine, la légalité du gouvernement de juillet. On ne pouvait révoquer en doute son extrême fragilité. Pour le faire vivre, pour prolonger cette durée qui devenait à la longue une chance de durer encore, ce n'était pas trop de l'union de tous ceux qui s'honoraient de le servir et avaient contribué à le fonder. Mais le cœur humain est ainsi fait qu'en cédant à une passion il s'arrange pour avoir l'air d'obéir à une idée. Beaucoup plus passionné qu'on ne l'aurait cru d'après sa gravité et sa rigidité proverbiales, M. Guizot, lorsqu'il organisa contre M. Molé la coalition où figuraient à la fois M. Thiers et M. Berryer, M. Odilon Barrot et M. Teste, M. de Rémusat et M. Passy, eut peut-être assez de puissance d'illusion pour supposer qu'il restait fidèle à son idéal britannique et suivait tout simplement l'exemple des whigs et des tories. En réalité, son ambition donnait le change à son patriotisme. Il voulait le pouvoir, qu'il était d'ailleurs si capable d'exercer; il ne se demandait pas s'il y avait proportion entre l'intensité de la crise et la faculté de résistance de ces institutions trop récentes pour être invulnérables. Ce qui en résulta, vous le savez. La coalition porta un coup mortel à la monarchie et fut le prologue de la révolution de février.

Patience! Cette révolution fatale, inévitable, expiatoire, commença pour M. Guizot comme un châtiment

et finit comme une revanche. L'adversité replaca sous son vrai jour ce caractère que la puissance avait compromis. A une grandeur officielle et factice, elle substitua les éléments de la véritable grandeur morale ; le ministre déchu fut relevé par sa déchéance. Nous voici arrivés à cette phase qui ne s'est terminée que par la mort, qui nous rendit M. Guizot tout entier et chargea sa littérature de nous dédommager de sa politique. Après quelques mois passés à Londres, il reparut la plume à la main. L'on peut dire que cette plume, qui allait nous donner tant de belles pages, ne s'est plus reposée jusqu'au dernier moment, puisque le vieillard presque nonagénaire écrivait encore l'*Histoire de France racontée par un grand-père à ses petits-enfants* ; puisque le malade presque agonisant songeait encore à la correction des épreuves.

Est-ce ici le lieu et l'heure d'essayer de juger cette série d'ouvrages entrepris avec un courage, continués avec une persistance, accumulés avec une activité que l'on pourrait qualifier de fébriles, si l'on ne savait à quel pcincette noble et laborieuse existence était calme, sereine, régulière et bien ordonnée ? Nous ne le croyons pas. Il y aura, comme pour tous les contemporains, à contester, à trier, à raturer, à élaguer, à rabattre. Un travail de ce genre serait peu convenable à l'heure où le souvenir d'hier ne peut être que l'hommage d'aujourd'hui. C'est tout au plus s'il nous est permis d'établir provisoi-

rement une distinction entre les écrits où M. Guizot, pareil à ces amants que ne découragent ni les déboires, ni les duretés, ni les perfidies, ni les rebuffades, revient à sa chère politique, et ceux où il se contente d'être historien ou moraliste.

En lisant les premiers, il est parfois difficile de se défendre d'un mélancolique sourire. On est étonné qu'un esprit si élevé et si ferme s'arrête avec complaisance sur des dates qui devraient lui apparaître comme autant de reproches, de regrets ou de remords, et s'ingénie à faire revivre ce qu'il vaudrait mieux laisser enseveli dans le silence et dans l'ombre. Les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, dont nul n'oserait nier les qualités éminentes, offrent çà et là ce trait caractéristique. L'illusion, cette compagne assidue de M. Guizot aux jours de sécurité et de pouvoir, se fait ici rétrospective. Elle crée dans le passé les mirages qui semblent ne devoir abuser que le présent ; elle se mêle à des souvenirs réduits en poussière par la brutalité des événements, et ne consent pas à avouer que tel ou tel détail perd toute son importance et n'a plus même de sens, du moment que tous ces goujons parlementaires ont été avalés par le requin démagogique. Sous prétexte que le fait ne doit pas prévaloir contre le principe, l'éloquent écrivain remet le principe sur pied, le panse, le rajuste, le raccommode, et lui attribue autant de valeur que si de foudroyantes catastrophes ne nous avaient pas jetés à mille lieues du point de vue où se

posait, pour le défendre, le ministre ou l'orateur. Tout en admirant la noblesse des lignes et la fermeté des contours, on est presque tenté de croire à une gageure quand on se retrouve au milieu de ces amendements, de ces projets de loi, de ces adresses, de ces sous-commissions, des prouesses oratoires de MM. Duvergier de Hauranne ou Malleville, de l'interpellation de celui-ci, de la réplique de celui-là, de tout ce bric-à-brac du Palais-Bourbon, que la République et le coup d'État allaient précipiter dans la Seine. Cette préoccupation importune, déjà très-vive avant nos désastres, n'a pu malheureusement que s'accroître depuis la guerre ; l'invasion et la Commune ont ajouté à cet effet d'optique leurs effroyables et colossales images. En somme, ces *Mémoires* ont peu réussi, et ne pouvaient guère réussir. On les consultera, à titre de documents, pour se renseigner sur le contraste de l'*oïdium* parlementaire avec le *phylloxera* radical. On les relira pour retrouver les traditions du grand style, dans le cas trop probable où la langue française achèverait de se perdre comme le reste. Mais l'intérêt en sera médiocre, parce que l'auteur, si différent qu'il soit des héros de leur propre histoire, a commis une erreur d'un autre genre. Il était trop sage et trop sérieux pour ne voir dans les événements que sa personne ; il n'y a vu que sa politique.

Il sied de parler des *Méditations chrétiennes* avec d'autant plus de respect, qu'elles sont chrétiennes sans être

catholiques. M. Guizot avait deux sujets de tristesse ; ici, les attaques violentes ou perfides, pédantes ou moqueuses, dirigées, non-seulement contre le christianisme, mais contre tout ce qui n'était pas l'apothéose de la matière et du néant ; là, les défections d'une partie de ses coreligionnaires, qui absorbaient peu à peu le protestantisme dans la libre-pensée. Il n'a pas voulu qu'il fût dit que le plus illustre des protestants s'associait à cette déroute. Son livre, plus spécieux que profond, marque une halte ou un essai de halte dans le mouvement immense, irrésistible, logique, qui sépare les protestants en deux groupes, et, suivant le degré de leur conviction ou de leur bonne foi, en fait des incrédules ou des catholiques. C'est là le mérite des *Méditations chrétiennes*, mais c'est aussi leur faiblesse. Il y a quelque chose d'attendrissant, j'allais dire de pathétique, dans le généreux effort de cette âme, cherchant à retenir les croyances qui lui échappent, à fixer les limites où doit s'arrêter le libre examen, à recueillir dans un vase d'or les débris d'un temple aboli. Cet effort ou plutôt ce malaise se traduit de deux manières. Ce qui est dogmatique dans cet ouvrage supporte difficilement l'analyse : ce qui touche à la morale, au sentiment, aux sources où s'abreuve l'humanité depuis six mille ans, ce qui sert ou veut servir de trait d'union entre le pasteur et le prêtre, tout cela nous frappe et nous émeut par un caractère de franchise et de dignité supérieur à toutes les dissidences. On s'incline sans être per-

suadé, devant cette demi-vérité, si digne de devenir la vérité tout entière. On calcule avec regret tout ce que la pleine possession de lumière ajouterait d'éclat à cette éloquence, de chaleur à cette logique, de tendresse à cet apostolat ... Mais, hélas ! les meilleures intentions ont leur inconvénient quand on en abuse. Ce goût trop vif pour la *fusion* religieuse, cette manie d'égalité dans les diverses demeures *de la maison de mon père*, devaient conduire M. Guizot à écrire l'étrange livre, où, sous le titre de *Quatre grands chrétiens*, il place sur la même ligne que notre roi saint Louis le plus maussade, le plus acerbe, le plus rogue, le plus intolérant, le plus tyrannique, le plus fâcheux, le plus odieux des sectaires, Jean Calvin ! ! !

L'histoire, l'histoire générale avec allusions, volontaires ou inconscientes, aux douloureux problèmes de notre époque ; l'histoire, en lui donnant pour cortége le souvenir personnel et même l'épisode romanesque, tel est le vrai domaine de M. Guizot, sa gloire indiscutable, son recours certain auprès de la postérité, alors que l'on aura oublié presque tout ce qui nous passionne et que l'on songera davantage à des choses que nous avons oubliées. Là ses qualités restent intactes, et ses défauts disparaissent. A mesure que l'horizon s'agrandit et que les événements s'échelonnent dans le lointain, il cesse d'être obsédé par les réminiscences de son propre personnage ; il s'élève et se désintéresse avec son sujet; il se montre tour

à tour ou tout ensemble juge impartial, moraliste incorruptible, observateur pénétrant, politique judicieux, narrateur d'un grand souffle, écrivain d'un grand style. On lui a reproché parfois de faire de l'histoire *à ricochets*, c'est-à-dire de demander une partie de son succès aux analogies du présent avec le passé. Du moins, il y met une telle mesure et une gravité si imperturbable que ces regains d'actualité le rendent plus piquant sans lui rien faire perdre de son autorité philosophique et historique. N'est-il pas permis, en effet, à la philosophie de l'histoire de se faire à la fois archaïque et contemporaine, de placer sa chaire au milieu d'une génération aveuglée, dépravée, pervertie par toutes les variétés du mensonge, — de changer, à son usage, les récits en rapprochements et les dates en leçons ?

Comment énumérer, dans cet étroit espace, les ouvrages de M. Guizot qui relèvent de l'histoire ou qui s'y rattachent par quelque endroit ? *Washington*, *Monk*, *Pourquoi la Révolution d'Angleterre a-t-elle réussi ? l'Histoire des Révolutions d'Angleterre* remaniée, refondue et complétée ; dans un genre plus familier, mais toujours sérieux, *l'Amour dans le mariage*, *Un projet de mariage royal ;* des mélanges littéraires et biographiques où revivent quelques-unes des figures célèbres ou charmantes du commencement de ce siècle ; des études sur le duc de Broglie (l'ancien), sur M. de Barante, sur M. Vitet ; avec cela des articles et des brochu-

res, notamment *Nos mécomptes et nos espérances*, écrit qui lui attira cette impertinente et véridique réponse : « *Vos espérances d'aujourd'hui seront vos mécomptes* » *de demain;* » — enfin cette *Histoire de France racontée par un grand-père à ses petits enfants*, où tout, depuis le titre jusqu'au texte, depuis les sujets jusqu'aux gravures, semble choisi à souhait pour couronner, consacrer et clore la vieillesse d'un homme illustre, partagé entre la vie de travail et la famille. — Telles sont — et pardonnez-moi les oublis de la première heure — les principales gerbes de cette moisson d'après-midi, séparée de l'opulente récolte du matin par les dix-huit années de pouvoir, de triomphes oratoires et de politique active. Remarquez que je ne dis rien de l'Académie française, où M. Guizot traita les scrutins comme Charles-Quint traitait les horloges, et où il transporta, dans un petit cadre, l'application de son principe d'autorité, qualifié d'esprit dominateur par les frondeurs incorrigibles et les candidats éconduits. Sa vie peut être comparée à une arène entre deux bibliothèques.

Il était difficile que M. Guizot, remonté dans la vie privée et devenu accessible à tous, publiât cette série de beaux ouvrages sans se mettre en contact avec des hommes qu'il avait armés bacheliers, qui l'avaient applaudi à la Sorbonne, et qu'il retrouvait, au bout de vingt-cinq ans, journalistes presque vieux et critiques à peine mûrs. C'est alors — vers 1854 — qu'il me fut donné

de le revoir et de l'entendre. Il ressemblait assurément bien peu au haineux portrait qu'en avait fait Loève-Veimars, et dont j'ai cité quelques lignes. Il m'apparut, dans son modeste appartement de la rue Ville-l'Évêque, tel que l'a réussi Paul Delaroche et manqué Paul Baudry. Il avait soixante-sept ans ; jamais argument plus victorieux ne fut offert aux spiritualistes ; jamais la prépondérance de l'esprit sur la matière ne s'était révélée avec plus de clarté. L'âme, la lumière intérieure, le rayonnement de l'intelligence, l'habitude des hautes pensées, la pureté et la sobriété de l'hygiène morale, la dignité de la vie, l'étude, l'épreuve, le travail, le malheur même et la vieillesse avaient donné à cet austère visage une singulière beauté. Le profil, d'une régularité sculpturale, nous rappelait que M. Guizot, écrivain, historien, orateur, causeur, possédait les qualités du statuaire plutôt que celles du peintre. L'attitude, fière sans faste, altière sans morgue, bienveillante plutôt que familière, rehaussait la taille, qui était petite et qui semblait grande. L'œil, merveilleusement encadré dans l'arcade sourcilière, lançait de haut en bas un regard net, vif, impérieux, sans réplique; le teint, délivré de ses nuances bilieuses, avait cette pâleur saine qui présage une forte et longue vieillesse, et qui a tenu parole. Le front, ample et élevé sans exagération poétique, se dessinait sous une mèche de cheveux argentés qui semblait une coquetterie de vieillard. Plus tard, quand le front se dépouilla, la tête paraissait un

peu fuyante, et faisait mentir le préjugé sur les fronts bombés et les fronts déprimés. Le sourire avait le charme d'une rareté et la grâce d'une concession ; les lèvres, fines et serrées au repos, plissées et légèrement frémissantes quand la conversation s'animait, laissaient deviner tout ce que cet arc avait dû décocher de flèches, suivant l'expression de Sainte-Beuve, lorsque éclataient les orages de la tribune.

Il était impossible de considérer cet ensemble, imposant plus encore qu'attrayant, sans comprendre que l'on se trouvait en présence d'un homme fait pour le gouvernement, prédestiné à la gloire, appelé à exercer une influence sur son siècle et à s'indemniser de l'impopularité par la puissance. Quant à l'impression que l'on éprouvait auprès de M. Guizot, je serais assez embarrassé de la définir. Il vous élevait poliment jusqu'à lui sans vous mettre tout à fait à votre aise ; on était un peu essoufflé de l'ascension. Il vous parlait avec naturel, et on se tendait pour lui répondre. Vous perdiez en sa présence la simplicité qu'il retrouvait pour se tenir à votre niveau. Pour tout dire, il intimidait. Ce n'était pas sa faute, c'était la nôtre; peu s'en fallait qu'on ne lui attribuât moins d'esprit, parce que l'on perdait devant lui le peu qu'on avait. Sa causerie se ressentait de sa grandeur ou de ses grandeurs ; il aspirait rarement à descendre, et prodiguait moins les bons mots que les mots d'ordre. On aurait pu le comparer à un millionnaire bourré de billets

de banque et dénué de tout porte-monnaie. Ce n'était ni l'inimitable souplesse et l'encyclopédique ingéniosité de M. Thiers, ni la finesse féline et le jet d'épigrammes de M. Villemain, ni l'improvisation éloquente et monologique de M. Cousin; mais il suffisait à M. Guizot, pour reprendre tous ses avantages, d'avoir à concentrer une idée, à résumer dans une phrase un jugement définitif sur tel épisode ou tel personnage dont s'occupait le public. Je ne citerai qu'un exemple. M. Guizot, qui n'allait jamais au spectacle, s'était laissé conduire, par ses enfants, à une représentation de madame Ristori. — « Ce qui me choque, nous dit-il le lendemain, c'est qu'elle associe des gestes de mélodrame à des poses de statue. » — D'un trait indélébile, il caractérisait ce talent prodigieusement surfait, dont la vogue insensée hâta peut-être la fin de notre admirable Rachel.

Arrêtons-nous; une fois sur cette pente, nous serions débordés par nos souvenirs, et nous dépasserions la limite que nous nous sommes fixée. Ce ne sera pas trop de six mois, d'un an peut-être, pour asseoir notre opinion, raisonner le blâme ou l'éloge, détailler le *pour* et le *contre*, changer le croquis en portrait et le crayon en burin. Aujourd'hui, tout près de ce cercueil qui a refusé les hommages vulgaires, ne chicanons pas cette gloire. Elle a été stérile, mais elle est restée pure; elle nous appartient, et nous ne sommes plus assez riches pour nous montrer dédaigneux ou exigeants, méticuleux ou

difficiles. Quelles que soient les dissidences, les nuances, les velléités de critique, il est un point sur lequel nous sommes tous d'accord. En apprenant cette mort, prévue pourtant et presque retardataire, nous avons senti que quelque chose de grand se détachait encore du monument dont les pierres tombent une à une, qu'un progrès nouveau se révélait dans ce travail de déperdition intellectuelle et morale qui finira pas ne plus nous laisser que des noms sur des tombeaux. M. Guizot ferme le cortége des hommes illustres que nous avons vus grandir, briller, faiblir et mourir. Il clot la grande liste; car nous ne pouvons compter M. Hugo, qui passe par Charenton avant d'arriver au Père-Lachaise. Terminons par une remarque qui vaut un panégyrique. Parmi tous ces illustres, il n'en est pas un dont on n'ait pu dire que, pour sa gloire ou pour son honneur, il eût mieux fait de disparaître, tel jour et à telle heure, en pleine possession de son génie, de sa raison, de sa vertu, de sa renommée. La longévité de M. Guizot a, au contraire, multiplié ses titres à l'admiration et au respect. Notre pensée, après avoir parcouru cette longue route et effleuré cette longue vie, aime à se reposer sur l'image de ce mémorable vieillard racontant à ses petits-enfants l'histoire de France, puis s'éteignant dans leurs bras et leur recommandant cette France qu'il n'a pas toujours bien servie, mais qu'il a constamment aimée, et qui oubliera ses fautes en l'honneur de ses mérites.

XIII

LES DEUX LAMENNAIS[1]

4 octobre 1874.

Si cet excellent abbé de Lamennais (Jean-Marie-Robert) avait eu autant de prénoms qu'un grand d'Espagne, je n'en aurais omis aucun, pour vous épargner le chagrin de le confondre avec son illustre et malheureux frère, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*. Bizarre sophisme de la gloire humaine! Voilà deux enfants nés dans le même berceau, élevés dans la même foi, éclairés du même rayon, doués de facultés presque égales, prédestinés tous deux à ces œuvres où se révèle l'intervention divine, unis pendant un demi-siècle par la plus intime tendresse. Comme si ce n'était pas assez de la fraternité du sang, le sacerdoce y ajoute cette fraternité

1. *Vie de Jean-Marie-Robert de Lamennais*, par M. S. Ropartz.

mystique où deux âmes se rivent l'une à l'autre au pied du même autel, dans une même prière. Sans doute le fougueux et inquiétant *Féli* a plus de génie que le sage et pieux abbé Jean. Pourtant, la différence n'est pas immense, et, d'ailleurs, à dater de sa rupture avec l'Église, ce génie, quoi qu'en aient dit les courtisans de l'apostasie, s'était tellement éclipsé, que les regards les plus complaisants avaient peine à en retrouver quelques lueurs. Non-seulement le grand écrivain cesse de faire du bien en cherchant à faire du bruit, mais d'aberrations en défaillances, de défaillances en folies, il arrive à mériter que le moins hérétique des protestants le range parmi les malfaiteurs de l'intelligence. Pendant ce temps, son frère, toujours fidèle, toujours dévoué, crée l'Institut des Frères de l'instruction chrétienne, œuvre admirable qui n'a pas compté moins de mille religieux et de soixante-dix mille élèves.

Peut-on dire que le charme du caractère, la douceur des relations, l'aménité des manières, le sourire de l'esprit et des lèvres, obtiennent grâce pour les erreurs du sectaire, et que la sombre physionomie, la morose sévérité de son frère fassent peur à la renommée? C'est exactement le contraire.

Bilieux, ombrageux et irascible, même lorsqu'il était dans le vrai, l'abbé *Féli* devient, à chacun de ses pas vers l'abîme, plus taciturne et plus sinistre. En vain, semblable aux poltrons qui chantent pour se rassurer,

écrit-il que « ses nouvelles convictions (?) lui donnent plus de paix et de bonheur qu'il n'en goûta jamais en aucun temps de sa vie ». — Il s'inflige à lui même, à tout instant, les plus inflexibles démentis. Son visage jaune et ridé porte le deuil de ses croyances et refuse de se parer de ses mensonges. Sa conscience le met à l'index comme le Saint-Siége: le sceau de la réprobation s'incruste peu à peu sur ce large front qu'illuminaient autrefois les clartés célestes de l'apologétique chrétienne. Ce n'est plus un homme, c'est un anathème qui marche; son attitude méfiante, son air farouche, serrent le cœur; il repousse les témoignages d'admiration et de sympathie : il semble constamment redouter une allusion à ce qu'il a été, à ce qu'il n'est plus; les louanges lui font l'effet d'un reproche, parce qu'il se demande avec angoisse si elles s'adressent au Lamennais de l'*Essai sur l'indifférence* ou au Lamennais des *Affaires de Rome.* Il ne veut qu'on lui parle ni de son passé qui le condamne, ni de son présent qui l'importune, ni de son avenir qui l'épouvante. Il cherche dans les combinaisons mécaniques d'une partie d'échecs un moyen de ne rien dire, de ne rien entendre, de ne pas penser, de tout oublier. Son abord est si glacial et si lugubre, qu'il décourage l'amitié, et qu'on finit par l'éviter au lieu de le plaindre. Les rares compagnons de ses belles années, qui ne consentent pas à le délaisser absolument, ne savent plus si, pour persister à le revoir de loin en loin, ils ont à surmonter la répugnance que

soulève le renégat ou l'effroi qu'inspire le désespéré.

Il résulte, au contraire, du remarquable ouvrage de M. Ropartz, que l'abbé Jean, simple et modeste, affable et bon, possédait le don d'attirer à lui les âmes; que l'égalité de son humeur prouvait la sécurité de sa foi; qu'il relevait et adoucissait cette foi robuste par une charité sans bornes; que le contentement intérieur rayonnait sur sa figure; que tout en lui, la physionomie et la parole, les écrits et les œuvres, offrait le caractère de la plus suave et de la plus persuasive harmonie.

Tout cela est vrai, et, avec tout cela, quiconque vous entendra nommer l'abbé de Lamennais, n'aura pas même l'idée de vous demander : « Lequel? » Pour l'énorme majorité du public, il n'en a existé qu'un seul ; celui qui fut tour à tour l'orgueil, la joie, l'espérance, l'anxiété, la douleur, le scandale de la grande famille catholique. Moi-même, après avoir lu le livre de M. Ropartz, je n'ai pu résister à l'envie de relire le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence.*

Ce volume est admirable, et je ne crois pas me tromper en affirmant que ni Chateaubriand, ni Victor Cousin, n'ont atteint cette perfection de style ; perfection passionnée, colorée, entraînante, qui vous permet à peine de réfléchir et qui nous rendait, après une lacune de plus d'un siècle, la vraie langue de la philosophie chrétienne. Mais, à présent que nous sommes renseignés sur des luttes suivies d'une si fatale défaite, que de

traits de lumière dans ces pages, dirigées, semblait-il, uniquement contre les incrédules, les indifférents et les sceptiques! Sous cette plume agressive, la foi a toutes les agitations du doute; on devine qu'il aurait moins de force pour défendre s'il avait moins d'ardeur pour attaquer. Il parcourt toutes les gammes de la colère, qui n'est pas toujours sainte, et du mépris, qui est rarement chrétien. Il insulte les esprits rebelles pour être sûr de ne pas leur ressembler, et déjà l'on peut prévoir qu'il ne s'en tiendra pas à cette première ligne d'adversaires. Dans ce complot de l'indifférence mondaine ou légale contre le christianisme, il ne tardera pas à envelopper des hommes revêtus d'un pouvoir officiel ou même d'une autorité sacrée, s'ils hésitent à se courber sous l'absolutisme de sa doctrine. Cette doctrine est une arme à deux tranchants, aussi meurtrière contre les hiérarchies sociales que contre les erreurs philosophiques. Les survivants du gallicanisme sont plus odieux à Lamennais que les héritiers de Voltaire. Ses invectives et ses haines placent au même rang Mgr de Quélen et Dulaure, Mgr Feutrier et Béranger. Il retrouve, pour répliquer à l'archevêque de Paris, le langage de Jean-Jacques. Il ne voit pas, il ne veut pas voir que, dans un évêque, alors même qu'il se tromperait, le caractère épiscopal subsiste et doit échapper aux attaques. Il nous entraîne avec lui sur un rocher à pic, et il ne songe pas que, le jour où il oubliera de regarder le ciel,

il tombera dans le gouffre. Encore et toujours la maladie de notre siècle: Pratiquer le superflu et négliger le nécessaire !

L'obéissance, la subordination, la discipline, le sentiment d'une infériorité quelconque, sont tellement antipathiques à cette altière nature de Celte en colère, que Lamennais ne peut aimer, vénérer, défendre le Saint-Siége qu'à distance. En 1824, dix ans avant la débâcle, ce prêtre, dont les premiers écrits sont presque ascétiques et que l'on se représente comme indifférent à toutes les petites misères de la *bête*, ne se préoccupe, à Rome, que de la chaleur, qui est étouffante, — et de la cuisine, « qui est détestable ». — Ce prêtre grisé d'ultramontanisme, qu'exaspèrent en France tous les vestiges de 89, tous les empiétements de la loi civile sur l'omnipotence ecclésiastique, boude Rome et la cour romaine. Il lui suffit de se sentir supérieur par le génie à Léon XII, à Pie VIII et à Grégoire XVI pour être tenté de retourner ses batteries contre cet ensemble d'institutions séculaires où la tradition, l'autorité, l'ancien régime, luttent contre les idées modernes et l'esprit d'examen. Il est dépaysé dans cette ville qui est notre seconde patrie, et qui, pour lui, devrait être la première. Il reste froid devant les merveilles qui font tressaillir tous les catholiques, et où se combine tout ce qui peut subjuguer l'imagination et le cœur : l'alliance de la religion et de l'art, les prodiges du génie humain consacré par la vérité divine, la pous-

sière faite des ossements des martyrs, les mystérieux anneaux de la chaîne qui remonte jusqu'aux apôtres et à Dieu, le perpétuel enseignement de la tristesse chrétienne et l'irrésistible contraste des ruines avec le ciel. Dès cette époque, Lamennais se tient sur la défensive. C'est un volontaire qui deviendra réfractaire du moment que ses augustes *protégés* lui rappelleront le proverbe : « Les extrêmes se touchent, » et auront l'air de le juger trop compromettant pour être utile.

Maintenant, faut-il conclure, avec M. Ropartz et ses amis, que la séparation radicale des deux frères, les vertus de l'abbé Jean et les erreurs de l'abbé *Féli*, puissent s'expliquer et se résumer en deux mots ; humilité et orgueil ? Rien de plus émouvant et de plus vrai que le portrait de cet *humble*, poursuivant jusqu'au bout sa pieuse tâche, fécondant les bruyères et les landes de sa chère Bretagne, répandant partout les lumières de l'Evangile, créant un ordre religieux, prodiguant à l'enfant du pauvre cette instruction solide sans laquelle il ne sera jamais qu'un être inquiet et misérable, trop savant pour se reposer dans ce qu'il ignore, trop ignorant pour se méfier de ce qu'il sait. — Et cela, pendant que Lamennais le Superbe trébuche dans les ténèbres, croule du côté où il penche, se voit frappé de stérilité et d'impuissance, et marque par une décadence de talent chacune de ses étapes vers le camp ennemi. Mais, encore une fois, est-ce seulement parce qu'il était orgueilleux que

Lamennais est tombé ? A cette explication, je crois pouvoir, d'après M. Ropartz, en ajouter une autre, qui, loin de la contredire, la complète. Ce qui exposait d'avance Lamennais aux séductions de l'orgueil, aux tentations du libre examen, c'est qu'il a été prêtre sans vocation véritable. La sacerdoce ne fut pas pour lui une mission, mais un joug ; et ce joug, il s'efforça constamment de l'alléger et de le déguiser, alors même qu'il disait avec un geste menaçant aux rois et aux législateurs, aux ministres et aux prélats : « Nous vous montrerons ce que c'est qu'un prêtre ! »

Il s'était faitdispenser par le pape Léon XII de réciter le bréviaire, sous prétexte qu'il employait mieux son temps à écrire d'éloquents ouvrages pour la défense du christianisme. Au premier abord, cette pieuse servitude du bréviaire paraît indigne d'une haute intelligence. En l'imposant comme compagne au sacerdoce, l'Église a fait preuve, comme en toutes choses, d'une profonde connaissance du cœur humain et de la vie intérieure. Elle maintient l'âme du prêtre dans un contact journalier avec les livres saints, tout en le protégeant contre ses propres pensées par ce paisible recueillement et cette douce quiétude qu'assure le retour régulier des mêmes exercices. En outre, Lamennais disait rarement la messe et profitait, à la Chesnaye, des libertés de la campagne pour remplacer la soutane et le tricorne par une redingote grise et un chapeau de paille. On le voit, ce soldat de

l'Évangile s'adjugeait sans façon les priviléges d'un chef de compagnies franches. Il se plaçait au-dessus ou à côté des devoirs imposés ou conseillés par la religion qui avait béni sa cuirasse et son épée. Lorsqu'il lui plut de déserter, il n'eut ni à quitter sa guérite, ni à oublier sa consigne, ni à jeter son uniforme.

Si j'insiste sur ce détail, c'est qu'il me permet une conjecture. Peut-être me direz-vous que j'abuse de l'histoire ou de la biographie conjecturale !.... Hélas ! n'est-ce pas l'invincible penchant d'un vieux songeur à qui, dans ses jeunes années, les événements et les hommes semblèrent prodiguer des promesses de grandeur, de vérité et de gloire, et qu'entourent, au déclin de l'âge, des images de destruction, de déchéance et de deuil ? A tort ou à raison, je suis persuadé que, si Lamennais était resté laïque comme Joseph de Maistre, Chateaubriand, Bonald, Montalembert, il aurait chancelé peut-être, mais ne serait pas tombé. Vous figurez-vous, pour n'évoquer qu'un seul de ces noms, l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* ordonné prêtre par surprise ou entraînement d'imagination, comme il se laissa marier, et traitant le sacerdoce comme il traita madame de Chateaubriand ? Même en plein air et les mains libres, il ne cessa d'alarmer les catholiques sérieux par une foule d'accrocs et de zigzags qui ne brisèrent jamais les grandes lignes. Quelles n'auraient pas été ses révoltes, ses séditions et ses équipées, s'il avait dû se considérer, à tout jamais, comme un cap-

tif, lié par des vœux irrévocables et marqué au front et au cœur d'un caractère indélébile ? En pareil cas, vous le savez, il n'y a pas de milieu. Plus le lien qui nous étreint est puissant, plus violent est l'effort nécessaire pour le rompre, plus cet effort nous jette à l'extrémité contraire. C'est la différence entre une évasion et un départ, entre une explosion et un dégagement, entre une chaudière qui éclate et une fumée qui s'exhale.

Lamennais laïque aurait peut-être rendu moins de services pendant cette courte période qui va du premier volume de l'*Essai* à la première rupture avec l'archevêque de Paris, et où il groupe autour de lui des disciples enthousiastes, préparés par ses leçons à nous consoler de ses exemples. Mais cette crise effroyable, cette brusque solution de continuité qui fit du prêtre un renégat, du croyant un incrédule, du prédestiné un maudit, de l'élu un réprouvé, n'aurait jamais existé pour lui. Sa correspondance et les souvenirs de ses amis nous autorisent à croire que ce cœur, avant de devenir une poche de fiel, était susceptible de tendresse. Sans chercher, comme pour d'autres, dans un épisode romanesque ou dans une passion sensuelle l'explication de ses égarements, il est permis de supposer que Lamennais, frère d'un saint, marié en Bretagne à une fervente chrétienne, aurait trouvé dans ces balsamiques influences de quoi soutenir sa foi chancelante et continuer sa tâche de grand écrivain catholique. J'en appelle à tous ceux qui le goû-

tent ou qui le regrettent, est-il un charme plus doux, plus fortifiant, plus secourable que celui-là : plaider pour la vérité et la justice sous le regard d'une femme aimée qui vous encourage par un mot et vous récompense par un sourire? Qui oserait douter, qui n'aurait honte de faiblir, qui ne rougirait de haïr, entre le berceau de l'enfant et les rideaux du lit nuptial ? On n'est pas un grand docteur, on ne connaît la théologie que par ouï-dire, on a ses moments d'hésitation et de lassitude, ses velléités d'objection ou d'analyse ; mais le cœur vous rend bien vite ce que l'esprit voudrait vous ravir. L'idée de coûter une larme à celle qui personnifie votre ange gardien vous protége contre vous-même, et vous retrouvez l'intégrité de votre foi dans la sincérité de votre amour. Que dire des heures d'isolement si redoutables pour une imagination ardente et malade, prompte à renouveler contre elle-même l'antique fable du vautour et de Prométhée ?

A présent, quelle part faut-il attribuer à l'abbé Jean dans cette détermination tardive, anxieuse, funeste, qui fit d'une vocation incertaine une destinée implacable? Tout en reconnaissant la supériorité de son frère, l'abbé Jean ne s'abusait pas. Il avait assisté de plus près que tout autre aux alternatives de lumière et d'ombre qui passaient sur cette âme troublée, comme passent, par un jour d'orage, sur la cime des forêts, les nuages et les rayons. Mieux que tout autre, il savait à quel âge (vingt-deux ans) ce fougueux retardataire avait fait sa première

communion. Il écrivait : « Je me réjouis de n'être pour rien dans cette décision-là. » Un peu plus tard, au risque de se contredire, il ajoutait : « Il lui en a singulièrement coûté pour prendre sa dernière résolution ; M. Carron d'un côté, *moi de l'autre,* nous l'avons entraîné ; mais sa pauvre âme est encore ébranlée du coup. » Un ébranlement, une secousse, quel présage ! L'homme qui entrait ainsi dans le sanctuaire devait en sortir en secouant les portes et en essayant d'ébranler les colonnes du temple.

Ce qui ressort de ces deux passages, ce qui d'ailleurs est tout à fait vraisemblable, c'est que deux sentiments contraires se partageaient l'âme pure de l'abbé Jean. Admirateur du génie de son frère, passionnément dévoué à la religion, comment n'aurait-il pas désiré voir cette religion prendre possession de ce génie ? Mais, d'autre part, les simples et les humbles possèdent souvent le don de clairvoyance, quelquefois même de seconde vue ; l'abbé Jean redoutait déjà les effets de cette imagination ardente qui devait rencontrer dans ses facultés mêmes une menace et un péril et, suivant une marche opposée à celle de saint Augustin ou de saint Jérôme, commencer par Rome catholique pour finir par Rome païenne. Lisez comme nous, avec une attention respectueuse, l'édifiant et intéressant ouvrage de M. Ropartz ; vous verrez, par mille touchants détails, mille traits de charité, de piété et de vertu, comment l'abbé Jean-Marie de Lamennais, en supposant que sa conscience lui adres-

sât quelques reproches au sujet de la vocation et de l'ordination de son frère, s'arrangea pour faire de chacun de ses regrets une bonne œuvre et un élan vers le bien. Nous rappelions tout à l'heure le mot sévère de M. Guizot. Si l'abbé *Féli* fut un malfaiteur de l'intelligence, l'abbé Jean fut un bienfaiteur de l'âme.

Nous devons remercier M. Ropartz de nous avoir raconté cette vie qu'il connaissait si bien, et dont il avait été le disciple avant d'en être l'historien. C'est un double service qu'il a rendu à la littérature chrétienne, affligée, depuis cinq ans, par tant de pertes douloureuses. Il nous était difficile de songer au grand *traviato* sans éprouver un insurmontable malaise. Sa fin nous gâtait ses commencements, et peu s'en fallait que nous ne fussions tenté d'accuser la Providence d'avoir permis cette gigantesque faillite. Désormais l'aimable abbé Jean, remis en lumière par un écrivain de talent, nous apparaîtra comme un messager de pardon, de miséricorde et de paix. Le saint demandera et obtiendra grâce pour le coupable. Il s'interposera entre nos légitimes rancunes et cette phase de vingt années où Lamennais fut tour à tour apocalyptique, hérétique, transfuge, ennemi, révolutionnaire, républicain, radical et démagogue. Peu à peu la douce intimité du premier âge, une précieuse communauté de croyances et d'œuvres, se rétablira entre les deux frères. L'oubli couvrira de son linceul toutes les pages paradoxales, haineuses, impies, indigestes, envenimées,

enfiévrées, insensées, qui, même au point de vue littéraire, ne méritent pas de survivre, et parfois, — illusion charmante ! — il nous semblera que c'est l'abbé Jean-Marie de Lamennais qui a écrit l'*Essai sur l'indifférence*.

XIV

M. D. NISARD[1]

11 octobre 1874.

M. Nisard, au milieu de notre désarroi littéraire, a bien des titres à nos sympathies. Le premier de tous est d'avoir partagé, pendant près d'un quart de siècle, avec M. Saint-Marc Girardin, l'honneur de servir de cible aux flèches, fort émoussées d'ailleurs, de cette bohème qui a commencé par Balzac et qui finit par M. Zola. Nous n'avons pas à remonter bien haut dans nos souvenirs pour retrouver l'époque où tout débutant de bonne volonté et de bon appétit aurait cru manquer à ses devoirs de novateur, de poëte, de fantaisiste, de journaliste et surtout d'homme de génie, s'il n'avait préludé à sa gloire en traitant d'idiot M. Saint-

1. *Histoire de la Littérature française.* (Nouvelle édition avec post-scriptum.)

Marc Girardin ou M. Nisard, et de crétins leurs lecteurs et leurs apologistes. En somme, cette persécution ou plutôt cette *scie* n'a porté malheur ni à l'un ni à l'autre. Jusqu'au bout, M. Saint-Marc Girardin a gardé sa place — une place très-élevée — dans l'estime des vrais lettrés, des honnêtes gens, des hommes de goût; — et ils ont pu, en apprenant sa mort, répéter avec variante le mot de Louis XIV à la mort de la reine: « Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné! » — Quant à M. Nisard, son œuvre capitale, l'*Histoire de la Littérature française*, vient d'affirmer, par une cinquième édition, un de ces succès lents mais sûrs, laborieux mais solides, qui, comparés aux succès de vogue, font songer à la fable du *Lièvre et de la Tortue*, et donnent à un bon livre droit de bourgeoisie dans toutes les bibliothèques.

Cette fortune inespérée est d'autant plus remarquable que M. Nisard, au moment où il publia son ouvrage, avait à lutter contre le courant de l'opinion. Nous n'étions pas alors assez humiliés pour penser à être fiers, et il était de bon ton de paraître préférer les écrivains étrangers à nos auteurs les plus illustres. Or, vous savez quelle est l'idée dominante, l'idée *mère* de ces quatre volumes, que je viens de relire avec un sentiment tout différent de mes révoltes ou de mes chicanes de 1854; revendiquer en l'honneur de la littérature française la meilleure des originalités, celle qui consiste à continuer et à prolonger les grandes lignes du beau et du vrai; prouver, par la suc-

cession de ces heureux génies qui vont de Montaigne à Chateaubriand, que notre littérature n'a jamais été plus originale, plus puissante, plus digne de guider l'esprit humain et de pénétrer de ses influences l'Europe et le monde, que lorsqu'elle est restée fidèle à sa tradition et a franchement accepté son rôle d'héritière directe des trésors légués par l'antiquité grecque et latine. Le lecteur attentif pouvait achever la pensée de M. Nisard en comparant nos grands poëtes et surtout nos grands prosateurs à des héritiers habiles, inventifs, créateurs, qui trouvent moyen de tripler leur héritage, et les hérétiques, les sectaires les révolutionnaires du vers et de la prose, à ces dissipateurs ruinés par des prodigalités coupables, furieux d'avoir gaspillé leur patrimoine, qui en arrivent à déchirer leurs lettres de noblesse et se refont plébéiens par rancune, par misère ou par impuissance.

Cette idée, discutable, mais belle et essentiellement française, devait avoir quelque peine à se faire agréer par des admirateurs passionnés de Dante et de Shakspeare, de Byron et de Gœthe, de Kant et de Hegel, par une nation heureuse, libérale, hospitalière, expansive, confiante, trop sûre de sa gloire militaire pour ne pas se montrer fort accommodante en fait de libre échange littéraire. Aujourd'hui, nos malheurs, en nous rendant plus susceptibles, prêtent au livre de M. Nisard une sorte de douloureuse *actualité*. Ils produisent deux résultats également favorables à son succès d'arrière-saison. D'abord, tout

homme intelligent, fécond en ressources, gravement atteint dans une partie de ses propriétés, doit immédiatement se retourner vers celles qui lui restent et qu'il négligeait. Sa maison est en cendres; raison de plus pour cultiver et fertiliser son champ, qu'il laissait en friche. Ensuite, puisqu'il est convenu que les races germaniques — nous ne disons pas barbares — aspirent à supprimer les races latines après les avoir vaincues, n'est-il pas juste que celles-ci, menacées dans leur vie présente, se rattachent aux témoignages de leur vie passée et cessent de faire bon marché de ces qualités natives ou traditionnelles, de ces beautés, de ces œuvres, de ces merveilles, qui les ont placées à la tête de la société et de la civilisation modernes? S'il est vrai, comme je le crois, comme je le souhaite ardemment, que notre immense infortune nous donne envie de nous serrer les uns contre les autres, de recourir aux consolations du *chez soi* et de fermer notre porte aux étrangers, comme la ferment les familles en deuil, l'*Histoire de la Littérature française*, par M. Nisard, peut et doit profiter de ces dispositions nouvelles. Fatal bénéfice qu'il maudit comme nous! Triste époque où, pour amener une hausse sur les noms de Corneille et de Bossuet, de Molière et de Racine, de Pascal et de la Bruyère, le bon sens, l'esprit, le légitime orgueil national, se sont laissés prévenir par le canon Krupp!

Est-ce à dire que je sois assez converti pour admettre en bloc et sans réserve tous les jugements et toutes les ad-

mirations de M. Nisard? Hélas! non. Il en est des *romantiques* de la première heure comme des premiers disciples de Lamennais. On a eu beau mûrir et vieillir, assister à de désastreuses alternatives d'aberrations et de défaillances, voir les promesses les plus superbes aboutir aux plus impitoyables mécomptes, tomber du romantisme au réalisme, ou, en d'autres termes, du libéralisme à la démagogie littéraire; on conserve toujours quelque chose de l'impression primitive; le pli résiste au doigt, le millésime au grattoir, et, sur certains points, on risque de mourir dans l'impénitence finale. Si je possédais le talent et l'autorité de M. Nisard, et si j'avais devant moi des années au lieu de semaines, je hasarderais peut-être une histoire sommaire de la littérature française, où j'essayerais de démontrer que l'admirable génie français, retardé par des causes que M. Nisard étudie en maître, s'est développé et fixé, au dix-septième siècle, en dehors d'influences dont il s'exagère l'importance et la valeur. La langue de Pascal n'a jamais été dépassée. Rien n'est préférable, dans notre poésie, aux belles pages de Corneille, et M. Nisard, l'académicien modèle, me permettra de placer la prose, la pensée, le travail intérieur, le savoir, l'attitude, la physionomie littéraire et morale de Port-Royal au-dessus des leçons et des exemples du noviciat académique, groupé ou prosterné autour du cardinal de Richelieu. Corneille, Pascal et Port-Royal ont précédé Boileau; ils ont ouvert la route, indiqué ce qu'il fallait faire ou

éviter. Pour que les vrais écrivains du siècle, Racine, Molière, la Fontaine, madame de Sévigné, la Bruyère, Fénelon, Bossuet, n'eussent plus qu'à régulariser la grandeur, à discipliner l'héroïsme et à perfectionner la beauté, il suffisait de cette marche ascendante, de ce progrès qui ne manque jamais aux époques heureuses, marquées pour servir de dates à l'intelligence humaine. Le goût se purifiait de lui-même et passait de la rudesse à l'élégance, de l'emphase à la simplicité, de l'afféterie au naturel, de l'alambic au grand air, à mesure que l'on s'éloignait à la fois des violences de la guerre civile, des fureurs de la Ligue, des licences de la cour de Henri IV, des influences de l'Italie ou de l'Espagne et de cette exagération chevaleresque ou galante, réaction qui devait être nécessairement emportée par une réaction contraire. Le robuste bon sens de Louis XIV contribua plus que tout le reste à *franciser* notre littérature, c'est-à-dire à la rendre supérieure à toutes les autres. Quand il eut pris pleine possession de son trône, de sa puissance et de son prestige, quand il fut le grand roi pour ses sujets et le ROI pour le monde entier, il n'était pas homme à supporter une littérature de reflet, qui ne fût pas prépondérante comme lui-même. Il ne lui permit que Virgile et Homère, Sophocle et Euripide, qui, au mérite d'être des modèles, joignaient l'avantage de n'être pas des voisins. En même temps, grâce à cet instinct qui devine ce qu'il ignore, il lui accorda assez de libertés et même de priviléges

pour être une soupape d'idées, et balancer, dans le domaine de l'esprit, les effets de son absolutisme dans la société et le gouvernement. A ce point de vue, l'histoire ne s'est point trompée ; elle a eu raison d'intituler le dix-septième siècle le siècle de Louis XIV ; elle aurait pu ajouter qu'il n'avait pas besoin de Boileau.

Boileau ! Puisque le travail de M. Nisard est trop vaste pour pouvoir être effleuré dans cette rapide analyse, c'est sur son auteur favori que je vais concentrer un débat où je voudrais représenter le centre droit comme il personnifie l'extrême droite. C'est Boileau qui m'aidera à rechercher si l'éminent auteur de cette *Histoire de la Littérature française* ne tombe pas parfois du côté où il penche, s'il ne lui arrive pas de confondre le système avec la méthode.

Le temps n'est plus où je haïssais Boileau comme M. Victor Cousin a détesté la Rochefoucauld, comme il a aimé madame de Longueville, avec cette passion personnelle, fougueuse, qui ne reconnaît plus les dates, néglige les effets de lointain et traverse les siècles pour se retrouver en présence de la *bête noire* ou de l'idole. A cette époque, Boileau — nous disions *feu Despréaux* — nous apparaissait comme un trouble-fête, comme une sorte de mauvais génie, atteint et convaincu d'avoir rapetissé, ratissé, amorti le libre épanouissement de notre littérature, au moment où toutes les fleurs de la renaissance allaient devenir des fruits pleins de saveur et de

parfum. Selon nous, il avait changé la forêt vierge en bosquet de Versailles, le sentier cher à la rêverie en allée droite et inflexible. C'est malgré lui que Molière avait écrit ses comédies, la Fontaine ses fables, madame de Sévigné ses lettres. Pour savoir ce qu'il fallait admirer ou éconduire chez les auteurs et parmi les œuvres de son temps, il suffisait de séparer ce qui avait échappé à son influence et ce qui l'avait subi. Nous nous trompions; il n'est pas si coupable! Ce n'est pas malgré lui, c'est sans lui que se firent les chefs-d'œuvre. Il a droit à une sérieuse estime pour avoir facilité le triage de l'ivraie et du bon grain, achevé la déroute du mauvais goût, sagement conseillé des hommes qui, supérieurs à lui, le traitaient en égal, élevé enfin le dilettantisme à la dignité d'une institution ou d'un genre littéraire. Voilà sa part; elle ne lui sera plus contestée, pourvu que l'on se résigne à ne plus nous parler de ses ouvrages, à ne considérer en lui que le critique, le mentor, l'accompagnateur, et non l'artiste qui n'existe pas, ou le poëte qui n'a pas même la grâce et le *joli* de l'abbé Delille. M. Nisard, qui lui donne une place énorme dans son livre, a été un bien ingénieux panégyriste. Il s'est mis en frais de pensées fines, délicates, subtiles, persuasives, piquantes, en recherchant pourquoi Boileau est à la fois le plus attaqué et le plus populaire de nos classiques. Ce contraste nous semble explicable par des causes moins glorieuses pour l'auteur du *Lutrin* et de *la Prise de Namur*.

Populaire ! Comment ne le serait-il pas ? De génération en génération, de père en fils, il n'existe pas un collége, pas une pension, un lycée, un séminaire, un couvent, une école primaire, secondaire ou tertiaire, où Boileau, plus ou moins intact, plus ou moins *expurgé*, ne soit lu, dicté, commenté, offert pour modèle, appris par cœur, traduit en vers latins. Plus tard, quand on est entré dans le monde, hommes et femmes peuvent éviter soigneusement de le relire ; ils ne peuvent pas l'oublier. Une cinquantaine de vers proverbes, récoltés dans ses œuvres, et dont quelques-uns ne lui appartiennent pas, ajoute encore à cet effet purement mnémotechnique, où se mêle, j'aime à le croire, un léger grain de rancune. Prendre trop au sérieux cette *popularité*, y chercher un argument en l'honneur de Boileau, c'est exactement comme si l'on plaçait sur le même rang le *Muthos déloï oti*, d'Ésope, et l'*Œdipe* de Sophocle, les *Racines grecques* et le *Prométhée*, l'*Epitome historiæ sacræ* et les *Annales* de Tacite, *la Cigale et la Fourmi* et *les Feuilles d'automne*.

Quant aux attaques dirigées contre Boileau, et qui ne seront plus désormais que des demandes d'expertise, des propositions d'arbitrage ou des constatations de déchet, elles s'expliquent aussi aisément, sans qu'il soit nécessaire de voir en lui une des augustes victimes de notre haine contre l'autorité, un illustre martyr de nos sourdes révoltes contre quiconque veut nous régenter, un compagnon des glorieuses infortunes de ces monarques, de ces mi-

nistres, de ces législateurs, de ces magistrats, menacés, détrônés, persécutés, renversés, bafoués, chansonnés pour avoir essayé de réprimer le désordre matériel ou l'anarchie morale. Hélas ! non ! avant peu, Boileau ne sera plus même attaqué, en supposant qu'il le soit encore. On ne prendra plus la peine d'élever contre lui des barricades, comme contre M. de Polignac ou M. Guizot. La vraie barricade, ou plutôt le vrai pavé, c'est son bagage poétique et littéraire ; c'est *le Lutrin* que M. Nisard a le bon esprit de jeter, ou à peu près, par-dessus le bord ; grosse gaieté de réfectoire où un certain luxe de style, d'images, de fiction et de rhythme ne fait que mieux ressortir la pauvreté du fond et la puérilité de sujet. C'est *l'Art poétique*, qui devrait tout au plus s'appeler le *Manuel du versificateur* : aussi lourd, aussi oiseux, aussi gauchement didactique, que celui d'Horace est vif, alerte et charmant ; ce sont ces froides *Épîtres*, ces glaciales *Satires*, poésie et littérature de collége, qui représentent tous les mauvais côtés du règne de Louis XIV, de même que *le Misanthrope* et *Phèdre*, les *Oraisons funèbres* et les *Caractères*, le *Télémaque* et l'*Histoire universelle*, les sermons de Bourdaloue et de Massillon, les fables de la Fontaine et les lettres de madame de Sevigné en reflètent tous les rayons, toutes les élégances, tous les charmes. C'est, si nous consentons à descendre un cran plus bas, le recueil de *Poésies diverses*, que désavouerait un rhétoricien de province, les épigrammes où il n'y a pas

un trait d'esprit, et qui ne valent ni celles de Racine, ni celles de J.-B. Rousseau. C'est enfin cette ridicule *Ode sur la prise de Namur* qu'il était si facile de ne pas faire, et qui donne la mesure de l'inspiration lyrique de l'infaillible *Législateur du Parnasse.* Savez-vous quelle est mon impression, quand j'essaye de relire ces divers ouvrages après avoir savouré un des chefs-d'œuvre du grand siècle? Celle qu'éprouverait un mélomane que l'on arracherait à une représentation d'Adelina Patti pour lui faire jouer une partie de dominos.

En somme, si M. Nisard me permettait de poser ainsi la question : 1° Dans le cas où Boileau n'aurait pas existé, manquerait-il un seul joyau au trésor, une seule fleur à la couronne de notre littérature? 2° Est-il permis de placer sur la même ligne le meilleur des ouvrages de Boileau et la moindre des merveilles de ses illustres contemporains? 3° Doit-on une bien vive admiration aux préceptes d'un homme qui a si médiocrement pratiqué ses maximes, ou, en d'autres termes, l'artiste, chez Boileau, n'a-t-il pas compromis le critique? — Si M. Nisard acceptait la question ainsi posée, peut-être y aurait-il moyen de nous entendre.

Oserons-nous maintenant résumer notre opinion sur l'ensemble de cette *Histoire de la Littérature française?* C'est un livre qui vit et qui vivra ; il a tous les caractères de la durée; éloge qu'il serait difficile d'appliquer à d'autres productions plus superbes et plus bruyantes.

Seulement, l'auteur et le livre ont, avec les qualités de leurs défauts, les défauts de leurs qualités. Çà et là l'ingénieux dégénère en pointillé, la sobriété en sécheresse, l'exquis en précieux. Parfois je crois voir un gentilhomme trop bien mis et de trop bonne compagnie, qui, par crainte de s'encanailler ou de céder à notre débraillé moderne, resterait boutonné jusqu'au menton, au risque d'étouffer. Parfois aussi l'écrivain semble trop se souvenir qu'il fut jadis l'avocat de la littérature malaisée ; il oublie que la rectitude n'est pas la raideur, et que cette belle langue française, dont il est un des plus intrépides sauveteurs, ne déteste pas les heureuses négligences et le gracieux abandon ; qu'elle se plaît à ces courants faciles qui nous procurent une sensation de limpidité et de fraîcheur. La moisson est opulente, les épis magnifiques, le grain ferme et nourrissant; mais il manque les bluets. La phrase, toujours savante, est quelquefois obstruée pour avoir voulu contenir trop d'idées. Telle page, lue tout haut, me donne envie de dire au lecteur : « Voyons ! répétez ! je n'ai pas tout compris ! » *Felix culpa*, heureux défaut qui la distingue des ouvrages que l'on est ravi de ne pas relire et même de ne pas comprendre ! . . .

Parlerai-je de la Conclusion, ou plutôt du *Post-Scriptum* ajouté par M. Nisard à cette cinquième édition ? Il eût mieux fait, selon moi, de s'abstenir, et d'imprudents amis le trompent ou se trompent quand ils lui disent que cette conclusion n'est pas le moindre ornement de son

œuvre ; que c'est là une galerie de médaillons exquis, que cette galerie fait songer aux émaux de Petitot, etc., etc. En effet, lorsqu'un écrivain aussi haut placé que M. Nisard, personnifiant, comme Boileau, une AUTORITÉ, entreprend de résumer en trente-huit pages ses jugements sur les auteurs contemporains, il n'y a pas de milieu : il faut l'exquis, le définitif, l'irrévocable. Le crayon ne suffit pas ; il faut le burin ; ce n'est pas assez de la liqueur, on a le droit de réclamer l'essence. Tout est perdu si les blessés eux-mêmes — ou, ce qui est bien pire, les oubliés — ne sont pas obligés d'avouer que chaque coup porte, que chaque trait ajoute à la ressemblance de ces miniatures préférables à des portraits en pied. Eh bien, je cherche vainement ces perfections obligatoires dans le dernier chapitre de cette *Histoire*, et je ne saurais m'en étonner. La situation si vaillamment prise par M. Nisard dans la littérature moderne lui interdisait de juger Balzac, George Sand, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Alfred de Musset, Michelet, et bien d'autres. Il a voulu être impartial, et il sera taxé d'inconséquence ou de faiblesse par tous ceux — le nombre en est grand — qui savent, d'après ses causeries ou ses confidences, qu'il pense de la plupart de ces auteurs moins de bien et plus de mal. Pour Alfred de Musset notamment, la crainte d'être trop rigide l'a jeté dans l'excès contraire. « Alfred de Musset, nous dit-il, aussi original que ses deux aînés (Lamartine et Hugo), est plus dans la tradition clas-

sique, qui est l'originalité même de la France. » — Ce n'est pas, je le suppose, dans les *Contes d'Espagne et d'Italie*, dans *la Coupe et les Lèvres*, dans *Namouna*, dans *Rolla*, en un mot dans les trois quarts de ses poésies. Poursuivons: « ... Son imagination lui obéit. Il sent tout ce qu'il dit, et, le sentiment épuisé, il ne le prolonge pas par le développement de rhétorique... » Ici, la dissonance s'aggrave. Parmi nos poëtes, il n'en est pas, au contraire, qui ait plus déclamé, plus divagué, plus apostrophé qu'Alfred de Musset. — « Musset, quand l'inspiration lui manque, se jette dans l'apostrophe, » a dit Sainte-Beuve. Voilà la note juste, et, par parenthèse, ce n'eût pas été trop de la griffe féline de l'incomparable *lundiste* pour signer les passe-ports de ces immortels qui ne sont pas tous morts, et de ces morts qui ne sont pas tous immortels.

En outre, M. Nisard a cru devoir adopter, pour les vivants, le procédé académique et discret qui évite de nommer ceux dont il parle. Passe encore à l'Académie, où le célébrant, l'encensé et l'encensoir fonctionnent de compagnie sous les regards du public, et où la modestie demande à se réfugier dans l'anonyme! Mais, dans un livre, cette réserve n'était pas de rigueur; quelques-uns de ces portraits, où le nom est remplacé par une ingénieuse périphrase, ressemblent tellement à des énigmes, qu'il en résultera quelque chose de bien extraordinaire. Les originaux, même *flattés*, ne s'y reconnaîtront pas! J'ai remar-

qué, par exemple, page 546, un de ces bienveillants croquis à la plume, dont le *héros* n'osera jamais remercier M. Nisard, tant il craindra de se couvrir de ridicule en ayant l'air de prendre pour lui ce qui s'applique à un autre.

Mais que dis-je? Je relis ce curieux chapitre, et je me rétracte. Il est évident que M. Nisard ne l'a écrit que pour trouver une occasion de se montrer courtisan du malheur en nous donnant (pages 541 et 542) l'oraison funèbre d'un livre tombé à plat malgré toutes les raisons officielles qui devaient le faire réussir; livre qui a été un des ridicules du second Empire, a mis un faux César aux prises avec le véritable, a suggéré à Sainte-Beuve une de ses méchancetés les plus exquises, et n'a finalement servi qu'à mieux accentuer le contraste de l'immensité des efforts, de l'omnipotence des moyens, du nombre des auxiliaires, de la richesse des matériaux, avec l'exiguité des résultats. Pas un mot de plus; M. Nisard, le pur classique, le juge austère, le critique pénétrant, l'*Aristarque* par excellence, l'admirateur éloquent de nos modèles et de nos maîtres, M. Nisard devenant le volontaire de l'éloge à faux et de l'admiration à contre-sens, quel étrange phénomène! Eh bien, cette erreur apparente est encore une preuve de suprême bon goût. Démontrez ou rappelez que l'*Histoire de César* est un fatras illisible, d'un style byzantin, d'une érudition indigeste, d'une morale suspecte, d'un césarisme en quête de pièces

justificatives, un magasin de bric-à-brac encombré de fournitures apportées par des chambellans, une faute littéraire, prélude d'autres fautes plus désastreuses pour l'auteur et pour nous ; M. Nisard nous répondra comme le grand maître des Templiers : « Je le savais! » — et il aura le droit d'ajouter : « N'est-il pas de meilleur goût de rester fidèle à une grande infortune que de médire d'un mauvais ouvrage? »

XV

SAINTE-BEUVE [1]

25 octobre 1874.

Quand meurt un écrivain célèbre, il est rare que ses amis survivants n'abusent pas de l'intérêt qui s'attache à son nom et de l'émotion qu'excite sa mort, pour ajouter à ses titres de gloire en publiant avec trop de prodigalité ses œuvres posthumes. L'autre hiver, lorsque parurent les *Lettres à la Princesse*, de Sainte-Beuve, je me demandai si sa mémoire n'aurait pas à souffrir plutôt qu'à profiter de cette correspondance où quelques pages exquises, quelques croquis lestement enlevés, un certain nombre de traits piquants ou agréables, ne rachetaient pas ou rachetaient mal un fond de puérilité sénile, un inventaire de petits cadeaux, des détails d'intimité pharmaceutique,

1. *Premiers Lundis.*

courtisanesque ou médicale, et des regrets de vieux malade, forcé de se borner à la garde-robe en rêvant de l'alcôve. D'ailleurs, le bagage littéraire de Sainte-Beuve était trop riche pour avoir besoin de ramasser les épingles tombées du corsage d'une problématique princesse.

Cette fois, nous changeons de langage. Rien de plus curieux, de plus intéressant, de plus instructif, de plus étroitement lié à l'histoire de la littérature contemporaine que ces *Lundis* de la première saison, qui font pressentir ou deviner les opulentes récoltes de l'automne. Pour ceux d'entre nous qui étaient encore écoliers au moment où Sainte-Beuve prit la plume, qui le suivaient du regard sur les bancs de la Sorbonne, qui furent ses premiers lecteurs et qui auraient voulu rester ses disciples, cette lecture a un charme d'autant plus irrésistible qu'il s'y mêle un grain de tristesse, comme dans tous les souvenirs qui nous refont jeunes pour une heure en nous rappelant que nous sommes vieux. 1824 ! *Le Globe !* Le *Cénacle!* Le Luxembourg ! Les Feuillantines ! La rue Notre-Dame-des-Champs ! Joseph Delorme ! Les *Odes et Ballades !* Victor Hugo trop passionnément royaliste pour réussir auprès des admirateurs de Casimir Delavigne et de Béranger ! Que d'images lointaines, mélancoliques ou souriantes, perdues dans un sombre nuage ou éclairées d'un dernier rayon de soleil couchant, sérieuses comme une leçon, piquantes comme un paradoxe, amères comme une ironie, cruelles comme un sarcasme, amu-

santes comme une comédie, également frappantes par les rapprochements et par les contrastes ! Mais ce volume mérite mieux qu'un semblant d'élégie littéraire ou une page de *Mémoires* personnels à l'usage des *jeunes*, tentés de traiter les *voltigeurs* du romantisme comme nous traitions les *revenants* de 1815. La critique peut y trouver un de ces sujets d'étude qui renseignent le présent en interrogeant le passé.

Tous ou presque tous ces *Premiers Lundis* parurent en leur temps dans *le Globe*; ils en représentent fidèlement la littérature, et accidentellement la politique. Tout d'abord, vous allez me demander : qu'était-ce que *le Globe ?* Où prenez-vous *le Globe ?* — *Le Globe* fut, pendant les six dernières années de la Restauration, une vraie puissance, aussi influente auprès des lettrés, des lauréats de collége, des habitués de la Sorbonne, des stagiaires ou surnuméraires de la tribune, de la poésie ou de l'art, que *le Constitutionnel* auprès des masses, des commis voyageurs et des beaux esprits de café. Le temps, vous le savez, estompe comme la distance. Aussi avez-vous peut-être entendu dire que *le Globe* était doctrinaire. Ce n'est pas exact. Les doctrinaires, tels que le duc de Broglie, M. Guizot, et surtout Royer-Collard, furent les métaphysiciens de la monarchie tempérée et de la liberté raisonnée. Leur idéal était de les réconcilier et de les unir au nom d'un principe supérieur à toutes deux. Leur illusion, leur faute — dont l'expiation dure encore — fut de se

refuser à comprendre que leur politique de salon, de bibliothèque et de *canapé* s'achèverait tôt ou tard dans la rue, et qu'une jeunesse ardente, inquiète, impatiente, chauffée à blanc par les souvenirs du bonapartisme, obsédée de 1814 comme d'un fantôme et de 1815 comme d'une furie, ne consentirait jamais à régler ses sentiments par des idées et ses passions par des maximes. *Le Globe* fut franchement révolutionnaire. Seulement, dans les questions de littérature, d'art et de poésie,il se dérobait tant bien que mal au joug de l'esprit de parti, qui est rarement le parti de l'esprit.

Sainte-Beuve, trop jeune encore pour avoir voix au chapitre, acceptait provisoirement l'influence de deux hommes qui personnifiaient la politique et la philosophie du *Globe;* Jouffroy, âme mélancolique et charmante, écrivain supérieur, sceptique greffé sur un chrétien, épris de psychologie écossaise, philosophe désabusé qui aurait réussi dans le roman ; et Dubois, dont la destinée prouve une fois de plus le néant des vanités humaines. Il était alors Dubois du *Globe*,et ses premiers-Paris étaient l'événement du Pays Latin. Quelques années après, député de Nantes, il ne fut plus, à la suite de deux ou trois échecs de tribune, que Dubois de la *gloire-inférieure;*— et il est mort récemment, aussi obscur, aussi oublié qu'un vieux journaliste de Quimper ou de Montauban.

C'est dans ce milieu qu'il nous faut étudier le Sainte-Beuve des *Premiers Lundis* ; libéral mitigé, assoupli par

une foule de curiosités ingénieuses qui le préservaient de la routine et des voies battues ; attiré par mille affinités secrètes vers le romantisme naissant qu'un singulier malentendu représentait, à cette époque, comme le complice ou l'allié de l'opinion royaliste; trop spirituel et trop fin pour ne pas faire tout d'abord le triage parmi les produits de cette nouvelle école où le vicomte d'Arlincourt fut un moment confondu avec Walter Scott, M. de Marchangy avec Augustin Thierry et Salvandy avec Chateaubriand. Ces alliages, qu'une savante analyse devait séparer plus tard, donnent un prix tout particulier à ce Sainte-Beuve, première manière; ce mérite n'est pas le seul. Une femme bien distinguée, dépositaire attentive de bien précieux souvenirs, publiait, il y a sept ou huit mois, sous le titre d'*Esquisse d'un Maître*, l'admirable prologue des *Mémoires d'outre-tombe,* tel que Chateaubriand l'avait écrit dans toute la fraîcheur de ses impressions et de ses réminiscences, avant de se croire obligé d'étouffer les primevères sous les chrysanthèmes. *Esquisses d'un Maître !* Ce titre conviendrait aussi aux *Premiers Lundis*, et, si je voulais recourir à un procédé jadis employé par Sainte-Beuve lui-même, si d'anciens conflits et de vieilles rancunes n'étaient, hélas ! ensevelis sous un triple suaire, je pourrais profiter de l'occasion pour déclarer le style de ce jeune homme de vingt ans supérieur à celui de l'écrivain consommé. Ce serait déraisonnable, et personne ne voudrait me croire.

Ce qui est vrai, c'est que ce charmant volume prépare une agréable surprise à tous ceux qui, suivant Sainte-Beuve à quelques années de distance, lecteurs assidus avant d'essayer d'écrire, ne remontaient pas, dans le répertoire de l'illustre critique, plus haut que les grands articles de la *Revue des Deux Mondes*, *Volupté*, le premier volume de *Port-Royal*, et les dernières *Poésies*. Pour eux comme pour nous, cette laborieuse et brillante carrière se partageait en deux phases : l'une qui finissait aux *Causeries du Lundi*, et où mille qualités incontestables de sagacité, de finesse, de clairvoyance, de savoir, de justesse, de dextérité, de pressentiment, étaient, sinon gâtées, au moins compromises et encombrées par les subtilités et les affectations du langage, les préciosités du bel esprit, les tours et détours de la pensée sans cesse repliée sur elle-même, l'abus des sous-entendus, les lenteurs de la phrase, les minuties de l'analyse, les excès de la parenthèse, je ne sais quel mélange d'hôtel Rambouillet et de parloir janséniste ; sans compter le cahier des charges, que Sainte-Beuve, vieux et malade, déchira d'une main si intrépide ; l'autre, qui datait de 1849 et de la critique hebdomadaire, où tous ces défauts disparurent pour ne laisser de place qu'aux qualités désormais libres de toute entrave et s'accentuant chaque semaine avec plus de relief, d'éclat, d'intensité, de saveur et de montant. Dire que le parfum de toutes ces tubéreuses était sain, que la chair de tous ces anana

était digestive, qu'il ne se mêlait pas à ces aromes tantôt un arrière-goût de crème tournée, tantôt une odeur de faisandé, tantôt une propriété vénéneuse, ce serait mentir; mais enfin l'ensemble était délicieux; le magicien avait pour lui les rieurs; et, si on se piquait encore les doigts, ce n'était plus en cherchant les fleurs à travers les broussailles.

A présent, nous saurons que Sainte-Beuve, avant les œuvres qui commencèrent la célébrité de son nom, avait eu un premier début, et qu'à cette aurore de la vingtième année, il était aussi simple, aussi net, aussi naturel, aussi vrai, qu'il fut, dix ans plus tard, entortillé, maniéré et alambiqué. L'aurore, ai-je dit? On retrouve, en effet, le charme de cette heure matinale, qui n'est pas le jour, mais qui l'annonce, dans ces pages où Sainte-Beuve se promet déjà sans se donner tout entier. Il en est des impressions du lecteur et du critique comme de la voix des chanteurs. Le jour où le talent est complet, où l'art a livré ses derniers secrets, le velouté et la fraîcheur ont disparu. Sainte-Beuve, de 1824 à 1830, ouvrait son esprit aux idées dont surabondait cette heureuse époque, avec l'avidité inconsciente du magnolia qui tend son calice à la rosée. Ce merveilleux esprit n'était pas encore surchargé par des acquisitions onéreuses, avarié par les alternatives d'une curiosité toujours satisfaite et toujours déçue, aigri par des haines personnelles, prêt à échanger l'aiguillon de l'abeille

contre le dard de la guêpe, infatigable chercheur des revers de médailles et des dessous de cartes, superposant des couches factices sur le fond primitif de ses sentiments et de ses croyances, tristement et cruellement heureux de découvrir des contradictions entre les hommes et les œuvres, demandant au spectacle des inconséquences humaines, à l'appui de son scepticisme, les pièces justificatives qu'il ne refuse jamais. Libre de tout engagement, maître de dire ce qu'il pense, ne connaissant pas encore ou connaissant à peine les chefs de la *Pléiade* et les habitués du *Cénacle*, dont il va bientôt se faire le panégyriste au risque de passer finalement d'un extrême à l'autre, payant çà et là son tribut au libéralisme, mais sans tirer à conséquence, comme on paie sa place au théâtre sans se croire forcé de tout applaudir, rien ne gêne en lui ce bon sens dont il donna depuis lors tant de preuves, toutes les fois qu'il ne fut pas égaré par un entraînement de passion ou un accès de colère. Ce bon sens, qui devine ce qu'il ignore et prévoit ce qui va être vrai, ne se trompe que lorsqu'il le veut bien et lorsque Dubois, penché sur l'épaule du jeune journaliste, lui rappelle que Charles X est un tyran, que M. de Villèle opprime et rançonne la France, et que le sang versé par les sbires de l'arbitraire coule à flots dans les rues de Paris. Je n'en citerai qu'un exemple, 29 novembre 1827 : Sainte-Beuve continue une série d'articles, excellents d'ailleurs, sur les 9e et 10e volumes de l'*Histoire de la*

Révolution française, par l'homme que la pudeur m'empêche de nommer. Il débute ainsi : « Hâtons-nous, pendant que nous le pouvons encore, de signaler à l'attention de nos lecteurs ces deux derniers volumes de la belle et *patriotique* histoire de M. Thiers. D'ici à quelques jours, tout mot sincère sur notre *glorieuse Révolution*, tout hommage à son jeune et *digne* historien (ah ! oui, bien digne !) nous seront peut-être interdits... »

Et en note : « Le mois de novembre 1827 venait d'être troublé par des émeutes et des répressions sanglantes dans les rues Saint-Denis et Saint-Martin... — C'était la première fois, a dit à ce propos M. Saint-Marc Girardin, que le sang coulait dans Paris depuis les journées de la Révolution. »

La Révolution, on le comprend, ne pouvait tolérer que l'on marchât ainsi sur ses brisées, aux dépens de son monopole. Bien vite elle s'arrangea pour prendre de nombreuses et éclatantes revanches, rattraper le temps perdu et couvrir de ruisseaux et de torrents la trace des quelques gouttes versées par d'exécrables gendarmes, assez féroces pour essayer de se défendre. Nous avons parlé ailleurs des regrets, des remords qui assaillirent l'âme honnête de Saint-Marc Girardin, toutes les fois que, se trouvant en présence des triomphes de l'anarchie et des fureurs démagogiques, il se souvint de son malencontreux article. Quant à Sainte-Beuve, infiniment

plus malin, je me le figure tour à tour, en 1848, enjambant les barricades, témoin ou victime de manifestations qui le réduisaient au silence, brisaient sa plume et le forçaient de partir pour Liége, et, en 1865, sénateur, bien renté, presque officiel, ami des princesses, traitant avec les grands de puissance à puissance, devenu lui-même un grand personnage, grâce aux *quelques gouttes de sang* répandues en décembre 1851, non loin de la porte Saint-Martin et de la porte Saint-Denis. Je n'ai pas besoin de demander à quelle violente envie de rire il devait résister ou céder en relisant cette page écrite l'avant-veille de l'avénement du ministère Martignac, au moment où la France jouissait d'un bonheur qu'elle n'a plus retrouvé, où les idées nouvelles et le progrès n'avaient pas de plus dangereux ennemi que la démocratie révolutionnaire, où tous les libéraux spirituels et sincères, loin de s'apitoyer sur le sort de trois ou quatre émeutiers méchamment blessés par les gendarmes, auraient dû supplier le gouvernement de réprimer la révolution pour sauver la liberté !

Hâtons-nous de revenir à la littérature. Nous sommes forcés de choisir parmi ces esquisses dont nous sépare un demi-siècle, et que l'on pourrait diviser en deux catégories : les œuvres et les noms qui intéressaient alors et qui n'ont presque plus de sens aujourd'hui ; les Mémoires de mademoiselle Bertin, de madame de Genlis, M. de Ségur, Fiévée, Denis, Tissot, Rabaut-Saint-Étienne, Duval,

Laurent de l'Ardèche, l'abbé de Montgaillard, etc., etc., et les sujets qui offraient pour la première fois au jeune critique l'occasion de saluer les gloires naissantes, de plaider pour les talents contestés, de se moquer des succès absurdes, d'étudier les ouvrages destinés à vivre, de mêler le conseil à la louange ou de s'associer avec discernement à l'enthousiasme d'une génération avide de savoir et heureuse d'admirer. Lamartine, Napoléon, Walter Scott, Fenimore Cooper, Mignet, Thiers, Victor Hugo, Hoffmann, le mouvement littéraire, la Révolution de Juillet pour épilogue, quel cadre ! quel horizon ! comment échapper aux séductions de ce passé, au mirage de ces années lointaines où notre imagination et notre mémoire se cotisent pour associer l'histoire à la rêverie, l'idéal à la réalité, le fait à la conjecture, le souvenir de ce qui a été au regret de ce qui aurait pu être ? Mais il faut se borner, et deux noms me suffiront pour faire apprécier tout ce que Sainte-Beuve a mis de raison, de sagesse, de goût, de netteté, de pénétration, — j'allais dire de seconde vue et de faculté prophétique, dans ce préambule de sa vie littéraire ; Victor Hugo et M. d'Arlincourt ; le génie qui a parfois touché au ridicule, et le ridicule qui a pu un moment se prendre pour le génie ; deux extrêmes, qui se tiennent par deux points : le titre de vicomte, et une carrure d'orgueil, une plénitude d'eux-mêmes assez imperturbable, assez absolue, pour cacher à celui-ci qu'il est toujours grotesque, à celui-là qu'il est souvent fou.

Dans ma trop longue carrière, il m'est maintes fois arrivé de n'être pas de l'avis du public. C'est le sort commun des gens qui défendent les causes vaincues et des voix qui crient dans le désert. Pourtant, je me suis expliqué à peu près tous les succès, — même celui de *Fanny*, — tantôt par la curiosité, tantôt par la passion politique, tantôt par le désir de s'amuser *quand même*, tantôt par ce goût de libertinage et de luxure que recèlent les bas-fonds de la nature humaine. Le vicomte d'Arlincourt est le seul homme dont le succès, si éphémère qu'il fût, m'a constamment paru inexplicable. Car enfin il n'y a pas à dire ! On a pu raconter je ne sais quelles histoires d'éditions achetées en bloc par une femme dévouée ; la vogue a été réelle, certaine, authentique. Jamais on ne me persuadera qu'un roman ait été traduit en dix ou douze langues, qu'il ait inspiré aux dramaturges, aux librettistes et aux musiciens une quinzaine d'opéras ou de mélodrames, qu'il ait eu vingt tirages en six mois, qu'il ait donné son nom à une couleur d'étoffe, à une coupe d'habit, à une forme de chapeau, à toutes les modes d'une saison ; que Paris et la province se soient prêtés à cette plaisanterie, uniquement pour rire des inversions *du d'Arlincourt vicomte*, et pour se donner le plaisir de le peindre avec un torrent entre les jambes. Non, il y eut succès, engouement, délire ; or, ces livres ne sont pas seulement bouffons ; ils sont ennuyeux, confus, obscurs, emphatiques, inintelligibles, insupportables. Une course in-

terminable à travers des terres labourées, sous une pluie battante, avec un gros sac sur le dos, telle est l'impression que l'on éprouve en essayant de lire le *Solitaire*, *Ipsiboë*, l'*Étrangère*, l'*Herbagère* et autres niaiseries du même répertoire.

Il n'y a aucun mérite aujourd'hui à disputer aux limbes de l'oubli ces vérités évidentes ; mais, en 1825, l'article de Sainte-Beuve était presque un acte de courage. Cet article exquis, tour à tour sérieux et ironique, révèle même, dans sa brièveté sévère, cette préoccupation morale que le panégyriste des Feydeau et des Flaubert a plus tard un peu trop négligée. Singulier effet des distances ! On est tenté de se dire que le moraliste de vingt ans fait encore trop d'honneur au risible vicomte, qu'il le prend trop au sérieux ; qu'une vanité aussi colossale pouvait encore s'arranger de phrases telles que celles-ci : « Il y a » pis que du ridicule dans ce déplorable délire du » *talent* (?) qui trouve des enthousiastes et des imita- » teurs... De semblables productions ne sont bonnes » qu'à *égarer* les imaginations affaiblies... Un jeune » homme *insensé* (je dirais idiot) lira ce livre avec trans- » port, et, sage, avec dégoût... » — Il me semble qu'un éclat de rire serait mieux en situation ; mais ne nous plaignons pas !

Ces quelques lignes montrent ce qu'était alors la phrase de Sainte - Beuve : courte, vive, nette, svelte, dégagée, piquante, telle qu'il devait la retrouver vingt-cinq ans

après, en y ajoutant toutes les grâces, tous les raffinements, toutes les richesses d'un style plus prestigieux et plus savant, mais non pas plus agréable. Quant aux pages inspirées par les *Odes et Ballades* de M. Victor Hugo, elles me suggèrent une remarque. Sainte-Beuve, à cette époque (janvier 1827), n'était pas encore en relations personnelles avec le poëte ; il n'avait pas contracté avec lui cette amitié de séide ou de *patito*, si dévouée, si fanatique et si vite troublée par quelque mystérieuse influence. Il était séparé de M. Hugo par le fougueux royalisme de l'auteur des *Vierges de Verdun*, de *Quiberon* et de *Louis XVII*. D'autre part, nul, depuis cinquante ans, n'a épuisé plus d'écritoires, usé plus d'encensoirs, subi plus de critiques ou de sarcasmes ; nul n'a été plus étudié, loué, attaqué, exalté, raillé, divinisé, que l'homme qui était, à seize ans, un enfant sublime, et qui est, à soixante-douze, un vieillard extraordinaire. Eh bien ! il ne s'est peut-être rien écrit de plus juste, de plus fin, de plus vrai sur M. Hugo, que ces deux articles de 1827 ; non pas de cette vérité accidentelle et banale, qui sera demain une erreur, et après-demain un non-sens, mais de cette vérité préventive qui se généralise en s'appliquant, devance le jugement du public, regarde l'avenir dans le présent, et souvent connaît mieux celui dont elle parle qu'il ne se connaît lui-même. Est-ce à propos de la *Ronde du Sabbat*, ou à propos de *Quatre-vingt-treize*, que furent écrites ces lignes admirablement prophétiques : « En poésie,

» comme ailleurs, rien de si périlleux que la force ; si on » la laisse faire, elle abuse de tout ; par elle, ce qui n'était » qu'original et neuf est bien près de devenir bizarre ; un » contraste brillant dégénère en ANTITHÈSE précieuse ; » l'auteur vise à la grâce et à la simplicité, et il va jus- » qu'à la mignardise ; il ne cherche que l'héroïque, et il » rencontre le GIGANTESQUE ; s'il tente jamais le » gigantesque, il n'évitera pas le puéril ...., etc., etc. » Il faudrait tout citer. N'y aurait-il, dans les *Premiers Lundis*, que ce chapitre sur Victor Hugo, ce serait assez pour le recommander aux derniers attentifs de cette pauvre douairière délaissée qu'on appelle la littérature française.

Peut-être s'étonnera-t-on de ces éloges prodigués à un livre, qui doit rester, après tout, secondaire dans l'œuvre si considérable de Sainte-Beuve. Je n'ai que l'embarras du choix en fait de raisons et d'excuses ; d'abord, l'irrésistible charme des souvenirs ; puis l'idée consolante que ces souvenirs nous rapprochent après les orageuses années de dissidence, de taquinerie et de rupture ; enfin et surtout, l'impartialité sereine que les malheurs de la France imposent désormais à tous ses enfants ; le désir de rendre hommage à un maître, de qui je puis dire en fermant ce volume : « Il était, hélas ! plus près de la vérité au moment où il écrivit sa première page qu'à l'heure où il signa la dernière. »

XVI

M. JOSEPH AUTRAN[1]

---

2 novembre 1874.

Dussiez-vous m'accuser de paradoxe, je crois pouvoir affirmer que M. Joseph Autran a choisi un très-bon moment pour publier la grande et définitive édition de ses œuvres complètes. Il ne s'agit pas seulement de répéter ici ce que l'on a dit souvent, ce que nous avons dit nous-même, sur le privilége qu'ont toujours possédé les œuvres fortes et durables de braver le voisinage des catastrophes politiques et de rester immortelles ou vivantes longtemps après que les épisodes les plus violents ou les plus furieuses querelles ont passé comme un mauvais rêve. Nous voudrions aujourd'hui traiter la question d'opportunité à un point de vue plus littéraire.

Depuis dix ans, depuis la mort de Meyerbeer jusqu'à

1. Œuvres complètes. — *Les Poëmes de la mer.*

celle de M. Guizot, la plupart des grands noms qui dominaient la littérature, l'art et la poésie, ont été tour à tour raturés par les maigres doigts du Temps. La funèbre faucille a tranché les hautes tiges. On dirait, à la fin d'une fête de nuit, un machiniste invisible éteignant ces beaux lustres que l'on pouvait appeler des étoiles. Nous avons vu successivement disparaître les auteurs des *Huguenots*, de *Guillaume Tell* et de la *Muette*, Eugène Delacroix, Villemain, Cousin, Berryer, Montalembert, Lamartine, Gautier, Sainte-Beuve, Mérimée, Jules Janin, Ponsard, Dumas, Ingres, Vitet, Saint-Marc Girardin, Augustin Cochin, Horace Vernet, — sans compter ceux que je sais ou que j'oublie, — et enfin, pareil au moine de Béziers, fermant la marche ou le cortége, l'homme illustre dont la Providence semblait prolonger la mémorable vieillesse pour lui permettre de mener à la fois le deuil de ses contemporains, de ses illusions et de son pays. Comme si ce n'était pas assez de cette coupe sombre, plusieurs de ces cercueils couverts d'un double crêpe se sont rencontrés avec les messagers de la défaite, les pillards de l'invasion, les incendiaires de la Commune, les assassins des otages, les bandits du 4 septembre, les sicaires de Garibaldi et les fourgons de la rançon. Les malheurs de la France ont aggravé encore et envenimé ces lugubres bulletins; ils y ont ajouté ce je ne sais quoi de sinistre qui enferme une nation dans l'égoïsme de sa douleur et de sa stupeur, et l'empêche de lire les billets

de faire part recommandés à ses regrets par le génie ou le talent, la vertu ou la gloire. Temps horribles, jours néfastes, où Dumas et Auber ont pu mourir sans que personne, parmi les dilettantes ou les lecteurs les plus intrépides, osât se souvenir du *Domino noir* ou des *Mousquetaires !*

Faut-il, donc, pour cela, que les survivants désespèrent, regardent leur œuvre comme non avenue, jettent la plume après l'écritoire, et complètent par ce spectacle de découragement et d'abandon l'ensemble de nos misères ? C'est exactement comme si l'on disait qu'un blessé doit arracher l'appareil de sa plaie jusqu'à la rendre incurable, qu'un soldat, voyant se replier ou tomber sous les balles ses compagnons de péril, doit déserter son poste, qu'il convient de changer une retraite en déroute, ou que les habitants d'une ville frappée d'épidémie doivent achever par le suicide les ravages de la peste ou du choléra. Non ! Le devoir le plus évident, en ces heures de crise, est de serrer les rangs et de faire bonne contenance. Si les menaces de l'avenir se joignent aux calamités récentes ou présentes, si des fauteurs de désordres s'efforcent d'accaparer ou de détruire ce qui reste d'un peuple vaincu et d'une élite décimée, ce devoir se traduit sous deux formes différentes pour les écrivains supérieurs et les poëtes éminents ; combattre directement les doctrines perverses et les hommes funestes ; mais alors la poésie se réduirait à un

seul genre — la satire — et s'épuiserait bien vite ; ou mieux encore donner l'exemple du travail, oublier que l'on est arrivé et se mécontenter de soi-même, comme si l'on avait encore sa position à conquérir ; s'appliquer sans cesse le vers de Lucain :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum ;

offrir aux imaginations troublées un refuge, une *oasis*, où, sans se désintéresser tout à fait du danger commun et des manœuvres de sauvetage, elles puissent, entre deux luttes, entre deux crises, se remettre de leur malaise, reprendre des forces et mesurer la distance qui sépare de nos agitations passagères le tranquille domaine de l'idéal, de la lumière et de l'immortelle Beauté. Telle est le noble tâche qu'accomplit M. Autran en publiant ses œuvres complètes, remaniées, retouchées, entremêlées de bien des pages inédites. Il ne pouvait mieux l'inaugurer que par cette nouvelle édition des *Poëmes de la Mer*.

Quelques lignes de l'avant-propos nous livrent la pensée et les scrupules du poëte : — « L'improvisation, il » faut le dire, a été le fléau littéraire de ce temps. Grands » ou petits ont suivi plus ou moins ce courant funeste, et » ma nature méridionale ne m'y a que trop poussé moi- » même. Combien de fois, je le confesse, n'ai-je pas saisi » la pensée au vol, écrivant dans une matinée ce qui

» eût demandé à être longtemps mûri et médité! De là
» des regrets, de là des repentirs. Que ne donnerait-on
» pas pour reprendre à la publicité ces pages rapides
» qu'on lui a prématurément abandonnées!... »

Et plus loin, cet aveu, ce cri où il élève jusqu'au pathétique l'amour de son art : « Moi que tourmente sans
» cesse la passion ou la maladie de l'idéal, je reviens
» sur mon œuvre ancienne ; je la reprends, je la re-
» fonds ; je donnerais vingt arpents de terre pour modi-
» fier dans un sens heureux quatre vers d'un poëme qui
» ne sera peut-être jamais lu. »

Ce serait ici le lieu de discuter cette question de lenteur ou de vitesse dans la production poétique, qui a fait débiter tant de lieux communs. Au risque de passer pour incorrigible, j'avoue, pour ma part, que tous ces préceptes ou proverbes classiques : « *Cent fois sur le mé-*
» *tier...* » — « *Polissez-le sans cesse...* » — « *Faire dif-*
» *ficilement des vers faciles...* » — » *Le temps n'épargne*
» *pas ce qu'on a fait sans lui...* etc., etc., » m'ont toujours trouvé quelque peu incrédule. Je n'ai pas, hélas ! l'honneur rare d'être poëte, mais il me semble que les beaux vers doivent venir d'un jet. Je ne puis me figurer la poésie sans inspiration, et l'inspiration sans une allure primesautière, dont la vivacité et le naturel excluent toute idée de labeur et d'effort. L'improvisation a ses inconvénients, mais elle a aussi ses bonnes fortunes et ses heureuses rencontres. L'étincelle qui jaillit est plus brillante que

le feu qui couve. Il y a dans le rapide contact de l'esprit avec la pensée et de la pensée avec le mot une puissance de création qui supplée à tout et que rien ne remplace. Presque tous les grands effets de tribune ont été obtenus par d'éloquents improvisateurs. En prose et en vers, que de fois nous avons eu à nous dire, comme le paresseux et aimable Chapelle : « Je les ferais bien plus mauvais, si j'essayais de les mieux faire ! » Que de fois l'expression *trouvée* a été le contraire de l'expression *cherchée !*

Au lieu de raisonnements et de conjectures, voulez-vous des noms propres ? Vous n'aurez que l'embarras du choix. Ici, la musique et la peinture, le langage des dieux et le *sermo pedestris*, rivalisent à qui nous fournira le plus d'arguments sans réplique. Si vous m'accordez d'abord que la peinture, la musique et la poésie sont sœurs, je vous demanderai comment Raphaël, Mozart et lord Byron, morts tous trois avant quarante ans, auraient pu s'y prendre pour s'appesantir longtemps sur une toile, une partie d'orchestre ou une page. A trente-sept ans, Rossini ne mourut pas, mais il cessa de produire ; ses tours de force en ce genre, si souvent racontés, n'ôtent rien, que je sache, aux éblouissantes merveilles de sa musique bouffe, aux mystérieuses beautés de *Sémiramide*, à l'émotion shakspearienne d'*Othello*, à l'immortelle jeunesse de *Guillaume Tell.* Balzac l'ancien a plus laborieusement écrit que madame de Sévigné, et Balzac le

nouveau plus travaillé son style que madame Sand. Et nos poëtes ! Croyez-vous que la *Pucelle* de Chapelain n'ait pas été remise sur le métier, polie, repolie, martelée, ciselée, cent fois plus qu'*Iphigénie* ou *Bérénice* ? Croyez-vous que l'*Ode au comte de Luc* n'ait pas coûté plus de soins, de soucis, de retouches, de doctes veilles et de lampes nocturnes, que *le Lac, le Vallon, les Préludes ?* On assure que Lamartine, tout en s'attribuant beaucoup plus d'aptitude pour la politique, les finances et les sciences exactes que pour la poésie, regrettait de n'avoir pas eu au déclin de sa vie quelques années afin de revoir, de remanier et de corriger les *opuscules* poétiques qu'il avait crayonnés à ses moments perdus et qui servirent à le distraire de ses spécialités véritables. Si ce travail d'arrière-saison l'eût empêché de présider des banquets, de conspirer avec la foudre, de créer le suffrage universel, de nous infliger une seconde république qui ouvrait la porte à la troisième, et de consommer sa ruine en préparant la nôtre, nous n'aurions eu qu'à nous réjouir ; mais soyez-sûr que son répertoire et sa gloire de poëte n'y auraient rien gagné. Son grand-oncle Chateaubriand, plus original dans les *Mémoires d'outre-tombe* que dans ses autres ouvrages, a passé trente ans à perfectionner ce monument, à gratter et à surcharger ce testament littéraire ; — et il l'a finalement gâté.

Si j'insiste sur ce point, ce n'est pas pour le plaisir de commettre une hérésie de plus et d'achever de me

brouiller avec Boileau ; c'est parce que Joseph Autran, dès le début de sa carrière, bien avant cette nouvelle édition, se trouva placé entre deux reproches contraires et également injustes. D'une part, des gens qui le jugeaient sans le connaître le représentaient comme forcé de se mettre à la torture pour enfanter ces beaux vers qui nous semblaient, à nous, si faciles et si heureux de venir au monde. A les entendre, l'inspiration avait chez lui tous les caractères d'un accouchement laborieux ; ses rimes, dont la richesse ne coûte rien au bon sens, ne lui arrivaient qu'à coups de marteau sur l'enclume de la prosodie et du dictionnaire. Les caresses de la Muse ressemblaient à des morsures ; elle ne le comblait pas, elle le meurtrissait de ses faveurs. D'autre part, on soutenait la thèse opposée. En sa qualité d'enfant de la Provence, M. Autran faisait des vers comme M. Jourdain fait de la prose. Il est convenu que tous les Méridionaux versifient en naissant, avant de savoir lire, et qu'avec eux il n'y a rien à rabattre de la vieille métaphore : « Nourrisson des Muses. »

Les hémistiches sonores et les rimes opulentes sortent de leur cerveau sans plus de façon que s'il s'agissait de dire : « Bonjour, voisin ! » ou « Dieu vous bénisse ! » On les quitte pour vingt-quatre heures ; le lendemain, on les trouve signant la dernière page d'un poëme épique ou d'une tragédie. Leur poésie vibre, résonne, glisse et s'évanouit dans l'espace, comme l'écho lointain de la chanson

du pâtre, comme le murmure de la brise à travers les pins. Mieux vaut leur demander des vers pour son album que les prendre au sérieux. Sans confondre précisément M. Autran avec ces versificateurs à grande vitesse, on ajoutait que, participant de leur facilité prodigieuse, il passerait comme eux.... et comme le café.

Eh ! bien, quoique l'éminent poëte ait depuis longtemps dissipé ces doutes contradictoires par une série d'ouvrages où l'on ne sent ni la précipitation ni l'effort, cette nouvelle édition aura de quoi convaincre les plus récalcitrants et les plus sceptiques. Elle nous montrera ce que doit être la facilité poétique pour révéler une vocation sans tomber dans un excès, et ce que doit faire le travail d'après coup pour remplir les lacunes, effacer les taches, corriger les négligences de l'inspiration primitive sans lui rien enlever de sa franchise et de son charme. Voyez le premier volume, le seul qui ait encore paru ! Il contient les *Poëmes de la Mer,* qui servirent de début à M. Autran, et qui, par leurs beautés, méritaient de nous être présentés à titre de précurseurs ou d'introducteurs de la *Vie rurale,* de la *Fille d'Eschyle*, des *Sonnets capricieux*, des *Paroles de Salomon* et de ces poésies rustiques et guerrières que l'auteur intitule spirituellement *la Flûte et le Tambour*. La mer, on le sait, a bercé les premiers rêves de l'adolescent, qui ne se connaissait pas encore. Elle a été, dès le plus jeune âge, sa voisine, sa compagne, son premier

amour, et l'on pourrait ajouter cette formule expressive et familière, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Par la magnificence de ses aspects, l'infinie variété de ses colères ou de ses splendeurs, elle éveillait et attirait chez le poëte les instincts de paysagiste. Par son indéfinissable tristesse, elle s'accordait avec le fonds de mélancolie qu'il dissimule parfois sous un air d'enjouement ou d'ironie délicate, mais qui reparaît comme une larme oubliée dans un sourire. Par ses alliances fécondes ou perfides, orageuses ou pacifiques, avec l'homme, qu'elle enrichit ou qu'elle dévore pour le récompenser ou le punir de l'avoir domptée, elle rencontrait d'avance mille secrètes harmonies dans ce caractère profondément humain qui distingue la poésie de Joseph Autran et que messieurs les IMPASSIBLES devraient bien lui emprunter. Enfin, comme cette mer est la Méditerranée, comme sa plage a des grâces virgiliennes, comme ses vagues sont baignées dans l'azur et le soleil, elle prêtait à la rêverie, à la passion, à l'inspiration de son jeune amant ces teintes chaudes et lumineuses, chères à notre Midi, où la Muse peut être sérieuse, jamais renfrognée, où la tristesse peut être poétique, jamais maladive.

Ces affinités préventives nous sont révélées dans l'éloquente préface de 1852, où l'auteur s'étonne et se plaint que la Mer n'ait pas eu encore son poëte, sans avoir l'air de se douter que, grâce à lui, cet étonnement et cette plainte seront désormais impossibles. Dans cette édition

de 1852, que bien des lecteurs auraient pu, sans trop d'indulgence, regarder comme suffisante et définitive, il avait remanié, refondu, transformé son œuvre de début, *la Mer*, « titre si ambitieux, nous dit-il, sous son apparente simplicité. » L'ébauche pleine de promesses, devenue un livre plein de beautés et classée dès lors parmi les chefs-d'œuvre de la poésie contemporaine, fut encore améliorée en 1859. Aujourd'hui, un classement plus exact, une correction plus scrupuleuse, un certain nombre de pages inédites, nous permettent de signaler un nouveau progrès. Il est donc facile de suivre, dans les *Poëmes de la Mer*, l'heureuse gradation du bien au mieux et du mieux à l'excellent; et cela sans nul dommage pour la fraîcheur de l'inspiration, la vivacité de l'idée, la sincérité du sentiment ou la simplicité de l'image. L'auteur n'est pas de ceux qui, à force de s'attacher aux côtés extérieurs et matériels de leur art, finissent par ne plus savoir s'ils pensent pour rimer ou s'ils riment pour penser. Il atteint, mais ne dépasse jamais la limite où nous sommes tentés de dire : Voilà un homme à qui peu importe que sa poésie ait une âme, pouvu qu'elle ait des formes savantes et de beaux habits.

Maintenant, que pouvons-nous vous recommander de préférence, et que pourrions-nous citer dans ces *Poëmes de la Mer ?* Ils offrent avec leur sujet cet autre trait de ressemblance, que les tableaux les plus variés, les tons les plus divers, les plus saisissantes alternatives d'ombre

et de lumière, de deuil et de joie, de terreur et de douceur, de grandeur et de familiarité, s'y succèdent sans en rompre l'harmonie. Qui ne sait par cœur les *Naufragés?* Qui leur refuserait une place à côté des pages les plus émouvantes des *Méditations* ou des *Feuilles d'automne?* On ne peut relire ces strophes poignantes et désolées sans une admiration profonde, sans un religieux frisson, surtout si on choisit, pour les répéter tout bas ou tout haut, ce jour des Morts, cette octave funèbre, où nous redevenons tous enfants d'une même famille pour prier et pour pleurer, où une main divine soulève tous les linceuls de l'oubli, où la terre et la mer nous apparaissent comme deux immenses tombeaux. Quoi de plus grandiose, de plus *Eschylien* que les *Océanides?* Quoi de plus purement antique que *les Rameurs d'Ulysse* et *la Galère de Pollion?* Quoi de plus pittoresque que *Falaises de Normandie*, *Mer calme*, *les Pêcheurs*, de plus gracieux et de plus frais que *Matinée de juin*, *la Grotte*, *l'Idylle au rivage*, les *Nuits de Naples*, de plus délicieux et de plus touchant que *le Berceau?* Quel parfum de piété et de tendresse dans *Stella maris!* Que d'aimable enjouement dans *Endoume* et *Fraternité!* Quelle mélancolie pénétrante dans les vers *à Lamartine*, dans *Alcyons!* Je voudrais transcrire les strophes *à une Jeune Passagère*, *à une Baigneuse;* mais l'espace me manque, et, parmi ces poëmes ou plutôt ces perles de la mer, je choisis *Bravade*, qui me semble comparable ou préfé-

rable aux *Émaux* ou aux *Camées* des joailliers les plus exquis :

« A quoi songes-tu donc de t'engourdir ainsi ?
Serais-tu, disait-elle, à ce point radouci,
Géant qu'on nous peint si farouche ?
Depuis bientôt un mois, à quoi donc penses-tu
D'être là somnolent, de languir abattu,
Comme un malade dans sa couche ?

Ce n'est pas pour te voir croupir honteusement
Sur des bords sans écume et sans tressaillement
Que j'ai quitté Paris en joie,
Mon salon, mes amis, le bal où je brillais,
Et que je vins si loin meurtrir sur les galets
Mon petit pied chaussé de soie.

Non pas... Je demandais — un caprice est permis —
Le spectacle des flots irrités, insoumis,
L'onde sublime de colère.
Alerte ! c'est dormir assez, roi fainéant !
Étale tes horreurs, formidable Océan !
Déchaîne-toi pour me complaire !.. »

Elle parlait ainsi, la belle aux cheveux d'or ;
Et l'Océan dormait ; ce n'était pas encor
Cette voix qui le ressuscite.
Il dormait, il gardait le calme souverain
Du roi lion qui rêve en sa cage d'airain,
Tandis qu'un faible enfant l'excite.
A travers les barreaux, le téméraire enfant

Pousse un roseau fragile, et, d'un air triomphant,
Atteint le monstre qui repose.
Le lion le regarde, insensible à ce jeu;
Il ne lui convient pas de quitter pour si peu
Sa somnolence grandiose.

Un mot encore, et je finis. A l'heure où j'écris, le second volume a peut-être paru, et dans tous les cas il ne se fera pas attendre. Certes, de pareilles œuvres ont leur fortune faite, et si aujourd'hui les négligeait, elles seraient sûres de demain. Toutefois, pour l'honneur de mon temps, je voudrais qu'elles fussent lues, étudiées, louées, discutées. Je voudrais que la presse abolît, en leur faveur, cette inégalité des conditions en littérature, que j'ai si souvent déplorée. Volontiers je dirais aux journaux, notamment à ceux qui, mesurant leur influence à l'énorme chiffre de leurs abonnés, se posent en distributeurs de renommée : Vous vous plaignez ou vous vous moquez, lorsque un chanteur, un comédien, un virtuose, gonflé de son importance, fait preuve d'un orgueil plus bruyant que sa musique, occupe de lui Paris et Versailles, et élève ses prétentions ou ses griefs à la hauteur d'une calamité publique... En vérité, vous êtes bien inconséquents... A qui la faute? N'est-ce pas vous qui faites du monde un théâtre et du théâtre un monde, qui donnez à l'amusement d'une soirée les proportions d'un événement, qui nous initiez, jour par jour, aux plus menus détails de la vie de foyer et de coulisses, qui unissez par des

liens si étroits la société et la comédie, les loges et la scène, qu'il est impossible de ne pas les confondre ? Tantôt vous consacrez un premier-Paris tout entier aux *Mémoires* plus ou moins authentiques d'un acteur de mélodrame dont le principal mérite est d'avoir quatre-vingts ans et de n'en paraître que soixante ; tantôt vous solennisez les infortunes de la cigale — non, de la Lisette de Béranger, comme s'il s'agissait d'une veuve d'officier tué à Reichshoffen ou à Gravelotte. Au lieu de souscrire à huis-clos pour cette pauvre vieille que Janin appelait en 1856 la *Saqui du Vaudeville*, vous la forcez d'exhiber encore une fois ses jambes septuagénaires, de chevroter son éternelle chanson, et la France de 1874, la France humiliée, vaincue, brisée, rançonnée, ruinée, assiste de près ou de loin à ce prodigieux spectacle ; un bénéfice de Déjazet changé en manifestation nationale !! Rompez avec ces habitudes de Bas-Empire. Rétablissez les proportions et les mesures ; relevez la poésie de ses taciturnes disgrâces. Accordez aux œuvres qui honorent notre époque un peu de cette publicité que vous prodiguez, non-seulement aux produits, mais aux commérages des plus petits théâtres ; — et vous pourrez alors vous étonner ou vous plaindre, si un baryton qui se sait excellent et qui se croit nécessaire, a l'air de se regarder comme plus considérable qu'un homme d'État, un général d'armée ou un président de République.

XVII

QUINTETTE DE ROMANS[1]

Le type de don Juan ne vous semble-t-il pas un peu vieux ? Je croyais qu'il n'existait plus et je n'étais même pas bien sûr qu'il eût jamais existé. Remarquez, en effet, que le don Juan primitif, le héros de Molière et de Mozart, est en somme un roué de médiocre aloi. Son bagage de séductions diaboliques est tout entier dans le catalogue de Leporello, que nous sommes forcés de croire sur parole. Sur la scène, il se borne à éblouir un moment une petite paysanne, à se faitre mettre à la porte par dona Anna, à tuer un vieillard et à jouer aux barres avec la mélancolique Elvire. C'est fort maigre. N'en serait-il pas de lui comme de bon nombre de personnages de Shakspeare et de Goëthe, où nos imaginations ont

1. Madame Claude Vignon. — MM. Albéric Second, le prince Lubomirski, Henri de la Madelène. — Gabriel Ferry.

fini par mettre ce que les poëtes n'y avaient pas mis? Or, ce travail d'incubation date de 1830. Depuis lors, il s'est singulièrement ralenti, ou plutôt nous l'avons vu s'appliquer à un autre idéal et surtout à d'autres réalités. Je me figure que, si un jeune poëte inconnu offrait aujourd'hui aux éditeurs et au public des vers tels que ceux-ci :

> Deux sortes de roués existent sur la terre ;
> L'un, *beau comme Satan*, froid comme la vipère,
> Hautain, audacieux, *plein d'imitation*,
> Ne laissant *palpiter* sur son cœur solitaire
> Que l'*écorce* d'un homme, et de la passion
> Faisant un manteau d'or à son *ambition*...

on lui répondrait que ces vers sont détestables, que Satan n'est pas beau, que l'écorce ne palpite pas, que *plein d'imitation* n'a aucun sens, et que l'*ambition* arrive là pour la raison beaucoup moins que pour la rime. En vain chargerait-il de plaider sa cause le Tyrol, dont nul *barde* encore n'a chanté les *contrées* et dont la *pauvreté* tend une maigre main à l'*hospitalité;* il n'en paraîtrait que plus vieillot et plus incorrect. Étrange engouement d'une génération tout entière, qui, voulant absolument se reconnaître dans la poésie d'un des siens, a pour son portrait les mêmes complaisances qu'elle aurait pour son miroir !

Madame Claude Vignon, femme de talent et de convictions républicaines, est donc quelque peu en retard,

lorsqu'elle écrit à la première page et à la première ligne de son roman de *Château-Gaillard*: « J'ai tenté une œuvre audacieuse ; j'ai voulu incarner le type de Don Juan dans la société moderne. » On serait tenté de lui dire avec Racine :

Eh ! quoi, n'avez-vous pas de passe-temps plus doux ?...

Elle en a eu, en des temps meilleurs, lorsqu'elle publiait dans *le Correspondant* des nouvelles charmantes, ingénieuses, originales, vrai régal pour les abonnés de ce recueil, peu habitués à ces jolies petites débauches. Cette fois, était-ce la peine de refaire *M. de Camors ?* M. de Camors, lui aussi, était un don Juan de décadence ; mais Octave Feuillet a trop de tact, il tenait trop à ménager l'Empire et à esquiver les allusions blessantes, pour faire de son héros, dès les premières scènes, un fripon et un scélérat. Du moment que Jean de Château-Gaillard, fils adultérin d'un académicien, — grand merci pour l'Académie ! — non content de tricher au jeu, combine un ignoble guet-apens pour que ses cartes biseautées ne déshonorent qu'un de ses amis, tout est dit. Il ne relève plus que du roman judiciaire. Il est classé ou plutôt déclassé. Richelieu et Valmont, Lovelace et Lauzun, refuseront de le reconnaître, même pour leur arrière-cousin. S'il est vrai, comme le veut la tradition ou la légende, — que le don Juan classique — ou romantique, — exécrable, parjure, sacrilége, mécréant, contempteur des lois

divines et humaines, garde pourtant un certain prestige, qu'il personnifie l'antithèse de la grandeur dans le mal, de la poésie dans le crime, de la fascination dans le vice, ce jeune homme de vingt ans, préludant à ses conquêtes amoureuses ou politiques par une escroquerie de tripot, n'est plus acceptable. Séducteur à froid de la femme de son hôte, il serait encore dans son rôle. Remplaçant dona Anna par la dame de pique et don Ottavio par un jeune imbécile qu'il fait surprendre la main dans le sac, il ne peut plus inspirer aux filles d'Ève ou aux sœurs de Zerline qu'un sentiment de dégoût et de mépris. C'est dans une maison centrale que doit le conduire le Commandeur, et non pas dans un enfer byronien ou dantesque. L'attrait, la raison d'être d'un pareil personnage, résident tout entiers dans une vague et secrète complicité de ses lecteurs ou de ses lectrices, qui ne voudraient pas, bien entendu, le recevoir dans leur salon ou dans leur boudoir, encore moins lui donner leur fille, mais qui, le retrouvant dans une œuvre d'imagination, obéissent à une sorte de routine romanesque en murmurant tout bas : « Quel monstre ! mais qu'il est aimable ! » Château-Gaillard, commençant par être un filou, n'a plus le droit d'être un monstre.

Le dirai-je? Je crois que madame Claude Vignon s'est trompée, de très-bonne foi, sur le véritable sujet de son livre. Ce qu'elle a voulu, ce n'est pas recomposer un type suranné et dont personne ne se soucie plus. Rat-

tachée à la République par le plus doux et le plus légitime des liens, elle s'est proposé d'écrire un roman satirique contre les mœurs publiques et privées de la fin du règne de Louis-Philippe, et surtout du second Empire. Dès lors je la comprends, tout en lui demandant avec le respect convenable si ce n'est pas là un jeu dangereux, sujet à répliques et à représailles. Du moins, son héros a un sens. Ce jeune homme merveilleusement doué et horriblement dépravé, écumeur de Bourse et de ministères, bandit en gants jaunes volant dans le palissandre comme dans un bois, enfant posthume des de Marsay, des Rastignac et des Maxime de Trailles, Alcibiade doublé de Talleyrand et de Robert Macaire, arrivant au pouvoir par les femmes et aux femmes par le pouvoir, n'est pas, — ai-je besoin de le dire ? — M. X... ou M. Z... Madame Claude Vignon, qui est aussi, à ses heures, une statuaire très-remarquable, forte élève de Pradier, sait que, pour faire une statue, les sculpteurs s'inspirent de divers modèles sans en copier aucun. Cette étude collective l'a tentée, et comment résister à une tentation qui devait offrir en holocauste aux vertus républicaines les turpitudes impériales et monarchiques ?

Mieux que personne, madame Claude Vignon avait été en mesure d'étudier de près ces désordres et ces scandales, et de les peindre d'après nature. L'aimable auteur de *Château-Gaillard* ne peut avoir oublié, par exemple, certaine saison de Vichy, saison essentiellement napo-

léonienne, toute chamarrée de chambellans et d'aides de camp, tout ensemencée de graines d'épinard, où l'efficacité stomachique du puits Chomel et de la Grande Grille ne fut pas de trop pour nous aider à digérer les licences et les fredaines de l'Empire en vacances. Je me garderai donc bien de la contredire. Mais, si j'avais le malheur d'être buonapartiste, voici quelle serait mon objection : Oui, l'Empire et même la monarchie bourgeoise de 1830 ont eu leurs roués, leurs intrigants, leurs agioteurs, leurs mines d'Archiennes ou de Saint-Bérain, leurs bourreaux d'argent, pour qui rien n'était sacré, ni les finances publiques, ni la femme de leur ami, ni les pommes du voisin, ni l'honneur, ni la foi jurée, ni le devoir, ni la dette. Les noms, les dates se présentent en foule, quand on songe à ce déplorable dossier. Seulement, une fois sur cette pente de récriminations rétrospectives, où nous arrêterons-nous? Certes, le spéculateur, l'ambitieux, le séducteur, qui s'enrichissent, s'élèvent ou se font aimer par des moyens illicites, sont bien coupables ; je les méprise, je les évite, je les prie de ne pas me saluer ; ils peuvent pourtant alléguer une excuse ; c'est qu'ils ont *travaillé* aux dépens de leur pays, de leur prochain ou de leur *prochaine*, dans un temps de prospérité, de calme, de progrès, au milieu d'un immense mouvement d'affaires qui pouvait donner le vertige. Mais que dire des hommes qui, pour devenir des personnages et arrondir ou créer leur budget, ont saisi le moment où la France

agonisante se débattait sous le coup de foudre de la défaite et les serres sanglantes de l'invasion? Que dire de ceux qui, en prélevant de gros bénéfices sur les fournitures, ont aggravé et envenimé pour nos conscrits et nos mobiles les souffrances d'une effroyable guerre ? N'est-il pas plus odieux de faire argent des misères de la patrie que de pêcher un million en eau trouble, à travers les alternatives de la hausse et de la baisse? N'est-ce pas une immoralité plus complète de légaliser l'adultère que de le commettre, et le roman de la passion coupable falsifiant les actes de l'état civil est-il donc préférable à la séduction pure et simple, alors même qu'elle n'est ni simple, ni pure ? Aujourd'hui encore, il n'est pas de semaine où nous n'apprenions la *fugue* d'un radical du rouge le plus intense, se sauvant avec la caisse et ruinant du coup tout un arrondissement ou tout un canton. En conscience, l'heure est-elle bien choisie pour nous rappeler que le diable avait aussi sa part sous Louis-Philippe et sous Napoléon III ?

La part du diable! Elle existe sans doute dans le roman d'Albéric Second, — *les Demoiselles du Rônçay*, — mais elle ne vaut pas celle des anges. Quel charmant récit! on ne peut le lire sans une profonde impression d'apaisement et de bien-être. Non pas qu'il soit gai... hélas ! serait-il vrai, s'il n'était pas triste? s'accorderait-il avec l'état de nos âmes et les conditions habituelles de la vie humaine ? Mais il est si doux de voir un homme de talent

et d'esprit, un athénien du boulevard, un maître dans l'art de bien raconter et de bien dire, prendre vaillamment parti pour le bien contre le mal, pour la religion contre l'athéisme, pour l'Église contre l'estaminet, pour le baume contre le venin, et même pour un évêque missionnaire contre ces voltairiens de petite ville qui traduisent *Candide* en ignobles blasphèmes ou en stupides sacriléges; race perverse, gangrénée, pourrie, funeste, rongeuse, destructive, méchamment bête ou bêtement méchante, qui se continue sans interruption du *Constitutionnel* de 1820 au *Siècle* de 1874?

Donc, nous sommes à Grognac, obscur chef-lieu d'arrondissement que vous ne trouverez pas sur la carte, mais qui n'en est pas moins ressemblant. Le haut du pavé appartient au sieur Isidore Coffre, avoué, docteur en droit, enrichi par l'usure de son père et recommandé à l'admiration de ses concitoyens par six ans de séjour à Paris. Coffre et son nom symbolique rallient tous les libres-penseurs de Grognac; ils exercent, l'un portant l'autre, une telle influence que bientôt on ne voit plus que des femmes à la messe et aux vêpres. C'et contre cette influence exécrable que Mgr des Ajeux, évêque *in partibus* et prédicateur éloquent, veut tenter un suprême effort. La tâche n'est pas facile, et il faut, pour l'entreprendre, encore plus de courage que de talent. Quel sera le point d'appui de l'orateur chrétien dans cette ville rebelle, où Coffre et sa coterie lui préparent la réception

la plus violemment charivarique? M. du Ronçay, le juge d'instruction, le seul magistrat qui affirme énergiquement ses croyances au milieu de cette population indifférente, hostile, hébétée ou endiablée.

La lutte entre le missionnaire, secondé par M. du Ronçay et quelques subalternes qu'il a conquis à force de présence d'esprit et de bonté; et d'autre part, M. Coffre, le médecin Picard et leurs affidés, voilà le roman. Tous les détails en sont traités avec une délicatesse exquise, une vérité piquante, une justesse de ton et une franchise d'accent qu'on ne saurait assez louer. Vous avez déjà deviné que M. du Ronçay a deux filles, et je ne crois pas que le roman moderne, si enclin aux notes fausses quand il se décide par hasard à représenter la vertu, nous ait jamais montré de figures plus angéliques, plus pures et plus virginales. L'irrésistible éloquence de Mgr des Ajeux déjoue tous les complots de la clique furieuse. Coffre, Picard, l'aubergiste Chauvin, le chapelier Fortin, le pharmacien Roudil, l'huissier Godard, l'avocat Barraud, — croquis pris sur le fait, que nous connaissons tous, surtout depuis quatre ans, — sont battus sur toute la ligne, mystifiés, mouillés, bafoués, et ils auraient même contre eux les rieurs, si on savait rire à Grognac. L'évêque accomplit bravement sa mission jusqu'au bout, sans même reculer plus que son romancier devant une de ces croix que les missionnaires léguaient comme un adieu aux foules converties, et qui donnèrent lieu, dans le temps,

à bien des conflits, des commentaires, des scènes tumultueuses et des réactions brutales. Profondément touché de l'accueil de M. du Ronçay, des douces heures qu'il a passées dans cet intérieur, charmé de ces vertus souriantes, de cette piété gracieuse, de cette pauvreté noblement soufferte, de ces deux ravissantes jeunes filles,— Marie-Anne et Anne-Marie, — menacées, faute de dot, de coiffer sainte Catherine, l'évêque se décide à leur assurer une fortune. Il le peut ; il est très-riche, et les inspirations de son cœur s'accordent ici avec ses plus douloureux souvenirs. Il a connu, lui aussi, les joies de la famille. Comme le dernier cardinal de Rohan, il a été jeté au pied des autels par une épouvantable catastrophe. Sa jeune femme et son enfant ont péri le même soir, victimes d'un de ces incendies de rideaux et de mousselines, dont nous avons vu de si terribles exemples.

Quoi donc ! l'innocence, l'honneur, la vertu, vont donc prospérer une fois par extraordinaire, et recevoir dès ce monde une légitime récompense? Ce phénomène est plus rare dans la vie que dans les dénoûments de mélodrame. Patience ! nous sommes en juillet 1830, et, le jour même où la croix de mission était portée et plantée en dépit des *libéraux* de Grognac, où les plus tapageurs étaient arrêtés et incarcérés, la population parisienne, héroïque et sublime comme toujours, écrasait sous les barricades la monarchie séculaire. Mgr des Ajeux meurt foudroyé par ce tragique spectacle, sans avoir le temps

d'exprimer ses dernières volontés. A Grognac, quel coup de théâtre! quelle liesse pour les Coffre, les Picard, les Godard et consorts! Les voilà maîtres de la situation. Pourtant M. du Ronçay et ses filles ont encore une ressource. La procession a failli être pour les deux chefs de la bande quelque chose de comparable au chemin de Damas. Sous leurs voiles blancs et leur couronne virginale, Marie-Anne et Anne-Marie étaient si belles, leurs voix mélodieuses ressemblaient si bien aux harmonies célestes, que Picard et Coffre, ces deux grossiers mécréants, ont senti passer sur leurs fronts un coup d'aile de l'idéal, un souffle de mystique tendresse. Ils aiment, ces blasphémateurs que l'on dirait indignes d'aimer puisqu'ils sont incapables de croire! Que M. du Ronçay consente à les accepter pour gendres, la Révolution peut le laisser intact, et même le nommer président ou conseiller. Quelle angoisse pour ce cœur de père!... Mais non, c'est impossible. L'hermine ne saurait s'allier au chacal; cette capitulation serait une honte; d'ailleurs, ses filles consultées répondent par un cri d'horreur. C'en est fait, le sacrifice est consommé. Coffre et Picard ont offert la paix; repoussés, humiliés, ulcérés, ces vainqueurs vont être implacables. Dès lors, de telles calamités s'accumulent sur cette honnête et malheureuse maison, que M. du Ronçay meurt de chagrin; sa femme le suit de près; les charmantes orphelines n'ont plus d'autre asile que le cloître.

Tel est ce touchant récit; mon analyse incomplète et tardive n'a pu vous donner une idée de tout ce qu'Albéric Second a mis de talent, d'esprit et de cœur, d'émotion sincère, d'observation délicate, d'attendrissement sympathique, et, pourquoi ne pas le dire? de courage dans *les Demoiselles du Ronçay*. Oui, de courage; car il sait comment s'obtiennent les succès de vogue; ce n'est pas en traçant des figures féminines d'une pureté idéale; moins encore en écartant avec un soin admirable tout ce qui pourrait troubler les âmes pieuses et les imaginations inquiètes; encore bien moins en sacrifiant les Coffres et les Picards de tous les pays et de tous les temps aux missionnaires et aux évêques. En outre, bien que le moraliste le plus austère n'eût pas trois lignes à retrancher dans la *Semaine des quatre jeudis* et dans la *Vicomtesse Alice,* l'heureux auteur de ces deux jolis romans, n'étant pas classé parmi les conteurs spécialement catholiques, risquait cette fois de s'isoler entre deux clientèles, l'une qui le trouverait trop édifiant, l'autre qui aurait besoin d'être avertie pour le dédommager par ses empressements et ses suffrages. Ce sont ces avertissements que nous aurions dû multiplier sur tous les points de la critique vertueuse et monarchique. Si nous ne l'avons pas fait, Albéric Second a le droit de nous accuser d'injustice, d'inconséquence et d'ingratitude. Quant à moi, je n'ai qu'un moyen d'obtenir le bénéfice des circonstances atténuantes. D'ordinaire, une œuvre d'imagination et d'observation réussit

peu, quand le lecteur désorienté a envie de se dire : « Où donc l'auteur a-t-il vu les types qu'il nous présente ?» — Eh bien ! je vous condamne à acheter, à propager autant d'exemplaires de ces délicieuses *Demoiselles du Ronçay* qu'il y a eu de Coffres, de Picards et de Godards, élus, acclamés, couronnés, sacrés, les dimanches 22 et 29 novembre, par le suffrage universel [1].

Si nous étions encore au temps où *florissait* le parallèle, il me serait facile de placer en regard l'un de l'autre le roman du prince Lubomirski, — *Fonctionnaires et Boyards*, — et celui de Gabriel Ferry, — *le Coureur des Bois*. Les ressemblances seraient assurément moins frappantes que les contrastes. Les deux conteurs nous ont également dépaysés ; celui-là nous transporte dans le ténébreux dédale de l'autocratie russe, dont une issue s'ouvre sur le palais d'hiver, l'autre sur la Sibérie. Celui-ci nous promène à travers les immensités du Nouveau-Monde, dans ces déserts dont les richesses encore inconnues vont bientôt tenter les aventuriers de tous les pays ; il nous fait assister aux dernières luttes du sauvage contre l'homme civilisé, et parfois nous donne envie de nous demander si la perversité de l'Européen est préférable à la barbarie de l'Apache. Ici, toutes les corruptions de la servitude, tout le mystérieux ravage de passions d'autant plus corrosives qu'elles sont contenues ; là, toutes

1. 22 et 29 novembre 1874 ; élections municipales.

les violences de l'individu abandonné à son libre arbitre, forcé de se créer à lui-même sa justice et sa police, n'ayant ni gouvernement pour le défendre, ni loi pour le réprimer, et, suivant que sa conscience parle ou se tait, châtiant sans mandat le coupable ou tuant sans crainte l'innocent. Naturellement, le produit, le fléau de ces deux régimes contraires, c'est d'une part, le traître ; de l'autre, le bandit ; mais les proverbes ont raison : il peut arriver que les extrêmes se touchent. Au fond, l'ignoble Schelm, de *Fonctionnaires et Boyards*, enfermé, racorni, aigri, gangréné, moisi dans l'atmosphère chaude et fétide d'un bureau de ministère, et l'effroyable Cuchillo, toujours prêt à tendre un piége, à trahir un compagnon d'aventure et à se donner le plaisir d'un assassinat, finissent par se ressembler. La soif de l'or et la *mal'aria* de l'esclavage ont fait également fermenter le crime dans ces deux âmes vouées d'avance à toutes les infamies. Au dénouement, le sort de Cuchillo et de Schelm est à peu près le même. Dans la maison de poste d'Irkoutsk comme dans les solitudes du Val-d'Or, c'est la loi de Lynch ou le jugement de Dieu qui met fin à cette série de forfaits ou de turpitudes, en dehors des formalités ordinaires de la justice humaine.

Maintenant, laissez-moi vous dire quelques mots de Gabriel Ferry, le regrettable auteur de cet émouvant *Coureur des Bois*.

Son nom me reporte à une époque déjà lointaine de

ma vie littéraire. Nous débutâmes ensemble, en 1846, à la *Revue des Deux Mondes ;* mais l'originalité de ses récits, la vivacité de ses tableaux, le vague attrait de ces horizons et de ces espaces si différents de la rue de Seine et de la plaine Saint-Denis, la magie ou le mirage de ces régions aurifères, pressenties et, pour ainsi dire, flairées par la cupidité ou la pauvreté du vieux monde, l'intervention franche et passionnée de l'écrivain dans les scènes qu'il retraçait, tout cet ensemble fixait autrement l'attention que mes essais d'analyse. *Le Dompteur de Chevaux*, *Bermudes el Matasiete*, *Cayetano le Contrebandier*, *José Juan*, *la Guerre en Sonora*, piquèrent vivement la curiosité du public d'élite qui restait fidèle à la *Revue* et du groupe de littérateurs qui représentaient la seconde jeunesse de ce recueil célèbre. Il y avait brouille, provisoire ou définitive, avec George Sand et Sainte-Beuve. On ne pouvait se faire illusion sur le rapide déclin d'Alfred de Musset. Le lourd et pédant Gustave Planche devenait insupportable à force de se répéter. Il fallait donc du nouveau pour combler les vides ou masquer les décadences. Ce *nouveau*, ce je ne sais quoi qui n'avait été encore ni décrit ni raconté, Gabriel Ferry le rapportait de ses hardis voyages. Si nous connaissions le Mexique par l'opéra de *Fernand Cortez* et le roman des *Incas*, la plupart d'entre nous entendaient parler pour la première fois de la Sonora et de la Californie.

Ferry fut donc l'auteur à la mode pendant toute une

saison. Hélas! pourquoi cette saison n'eut-elle pas de lendemains? justement, à cause de cette passion d'aventures qui donnait à ces récits tant de saveur et de charme. Je lis, à la page 131 du second volume du *Coureur des Bois*: « Aujourd'hui encore, les prairies sont sillonnées » d'un grand nombre d'aventureux chasseurs qui, après » avoir goûté cette vie de périls, n'y peuvent plus renon- » cer. Cela se conçoit; que sont les mesquines émotions » de l'existence civilisée auprès de ces puissantes émo- » tions de la vie sauvage? Nous pouvons le dire, nous » qui les avons goûtées, qui bien des fois nous sommes » endormis sans savoir si nous nous réveillerions; elles » sont ce que serait au palais journellement enflammé » par le piment des Antilles ou le curry de l'Inde, le » régime insipide des châtaignes tendres et du lait écu- » meux des bergers de Virgile... » Gabriel Ferry se révèle tout entier dans ces quelques lignes. On s'explique, en les lisant, comment les joies du succès, les douceurs du travail, les plaisirs de Paris, les affections de famille, ne purent le retenir. Ces contrées, plus vierges que les âmes de ceux qui allaient les exploiter, ces repaires d'Indiens et de bêtes fauves, ces sables où l'on meurt de soif, de chaleur et de faim avant d'être égorgé ou dévoré, ces ardentes alternatives de dangers, de privations, de découvertes, de surprises, étaient pour lui ce que les cartes sont pour le joueur, les femmes pour le libertin et le vin pour l'ivrogne. Il repartit le 2 janvier 1852, à bord de

l'Amazone, et, deux jours après, ce magnifique paquebot brûlait en pleine mer. Peut-être Gabriel Ferry aurait-il pu être sauvé. Obéissant à cette espèce de fatalisme que produit à la longue la continuité du péril, il refusa de monter dans la troisième chaloupe. Il fut de ceux qui périrent.

Puisque j'ai nommé George Sand, je hasarderai une légère chicane. Le désir bien naturel d'associer ce nom célèbre au succès définitif du *Coureur des Bois* me semble avoir entraîné un peu trop loin les éditeurs. Ils nous annoncent une préface de George Sand ; cette préface porte en sous-titre les mots traditionnels : « *Gabriel Ferry, sa vie et ses œuvres,* » ce qui promet une véritable étude. J'ouvre le premier volume, et je trouve... six pages, dont trois sont remplies par une lettre, fort touchante d'ailleurs, de Ferry à son fils. Eh bien ! l'illustre auteur de *Lélia* est tellement éprise du faux, elle l'a si bien assimilé à son inépuisable talent, qu'elle lui fait sa part jusque dans les détails les plus inoffensifs. Elle nous dit, à propos des débuts de Gabriel Ferry dans la *Revue des Deux Mondes :* « MM. Molé, Guizot, Cuvillier-Fleury, Mignet et autres illustres *collaborateurs* de ce recueil, etc., etc. » En vérité, c'est avoir la main malheureuse ! MM. Molé et Cuvillier-Fleury n'ont jamais écrit une syllabe dans la *Revue*. On n'y rencontrerait pas trois fois, depuis trente ans, la signature de M. Mignet, et M. Guizot n'en devint le collaborateur que longtemps après le coup

d'État de 1851. En 1846, ce furent Charles Magnin, Lerminier, madame Reybaud, Gustave Planche, Henri Blaze, Charles Louandre, Jules Sandeau, Gérard de Nerval, Louis de Geofroy, Victor Pavie, etc., qui remarquèrent et encouragèrent les débuts de Gabriel Ferry, et non pas du tout le spirituel écrivain des *Débats*, le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales, le ministre grand seigneur tombé en 1839, et son éloquent adversaire, destiné à subir, huit ou neuf ans plus tard, la peine du talion. Assurément, ceci n'est qu'une vétille ; mais puis-je croire que l'on voie clair dans les sentiments et dans les idées, quand on se trompe ainsi sur les dates et sur les noms ?

Nous ne saurions analyser ni *le Coureur des Bois*, ni *Fonctionnaires et Boyards*. Ces deux récits appartiennent à un genre qui n'est nullement à dédaigner; car le sentiment pittoresque, l'ampleur du cadre, la richesse de couleur locale, le relief des figures, la vigueur des situations, ne sont pas, à Dieu ne plaise, des qualités secondaires ; mais il faut à l'analyse une œuvre où l'intérêt se concentre dans l'étude d'un sentiment, d'une passion et surtout d'un caractère. Ici, les dimensions sont trop vastes, les scènes trop variées, les personnages trop nombreux pour que la critique puisse suivre pas à pas le romancier et discuter, accepter ou récuser l'idée-mère du roman. Je suppose, sans en être sûr, que *le Coureur des Bois* a paru primitivement en feuilletons; ce mode de

publication, qui a ses inconvénients et ses avantages, convenait admirablement à cette dramatique histoire qui commence en Espagne, sur la côte de Biscaye, se déroule en formidables anneaux dans les déserts de la Sonora, entremêle dans des luttes gigantesques les trois types dominants de ce pays inexploré et de cette époque transitoire — le chasseur amoureux d'air libre et d'espace, le chercheur d'or et l'Indien, — et finalement se dénoue par le mariage de l'intrépide Fabian de Médiana avec la charmante Rosarita, fille de don Augustin Pena.

Pour bien apprécier *le Coureur des Bois*, ne le lisez pas d'un seul trait. Il vous serait difficile d'éviter un peu de confusion et de fatigue. Le mieux est de couper votre lecture et de vous arrêter sur les principaux chapitres qui sont autant de petits drames, poignants, pathétiques, terribles, imprévus, sanglants, merveilleux, frémissants, relevés et accentués par une splendide mise en scène. Je cite au hasard l'attaque nocturne des deux jaguars, la couchée dans les bois, l'amoureuse causerie de Fabian avec Rosarita, le désert à vol d'oiseau, l'île flottante, le supplice de Tantale, le jugement et la mort de don Estévan, la fin tragique de Cuchillo, les deux pirates du désert, la chasse aux chevaux sauvages, la cache de l'île aux Buffles, l'étang des Castors. Mais ce qui est tout à fait hors ligne, c'est le caractère de Bois-Rosé, le vieux chasseur canadien, dont la tendresse paternelle pour Fabian adoucit et ramène aux gammes les plus touchantes

du dévouement, de la fidélité et de la pitié, ce que cette sauvagerie aurait de dur et d'implacable. Cet admirable Bois-Rosé, qui tue un jaguar comme nous tuons une alouette, que nul danger ne fait pâlir et dont l'œil infaillible se voile de larmes en l'honneur de son fils adoptif, suffirait à justifier le mot de Léon Gozlan, que « *le Coureur des Bois* donnait un rival à Fenimore Cooper. » — Oui, si Gabriel Ferry avait vécu âge d'homme, la France aurait eu son Cooper. Le romancier américain a de plus que le nôtre ce sentiment patriotique et national qui anime *le Corsaire rouge* et *l'Espion*, que lui léguaient les souvenirs de Washington et de Paul Jones, et que Ferry ne pouvait trouver dans la corbeille de mariage de la belle Rosarita. Mais il a, de plus que Fenimore Cooper, le feu, la passion, la couleur, l'émotion du témoin oculaire, l'ardeur communicative de l'homme jeté par vocation ou par goût au milieu des aventures qu'il raconte, se plaisant à les raconter comme il s'est plu à en prendre sa part. On l'a dit avec raison, la meilleure condition pour bien faire, c'est d'aimer ce qu'on fait.

Et puis, dût-on m'accuser de radotage et me renvoyer à la petite morale, — elle est belle, la grande, et je lui conseille de s'en vanter! — je ne me lasserai pas de le redire. N'est-ce donc rien que d'intéresser et d'émouvoir, dans un récit de plus de neuf cents pages, le lecteur le plus exigeant ou le plus froid, sans qu'une ligne, un mot, une syllabe puisse effaroucher une colombe, tacher une

hermine ou froisser une sensitive ? Walter Scott et Cooper ont eu cette gloire ; réduits presque toujours à l'envier quand nous lisons un roman français, sachons la reconnaître et la saluer chez Gabriel Ferry. Nous ne pourrions rêver de meilleur hommage et de plus consolant adieu. Au moment où les derniers débris de *l'Amazone* s'enfonçaient avec lui sous la vague, Ferry du moins a pu se dire que, s'il était sauvé par un miracle, il n'aurait pas une page à déchirer dans ses livres.

Cet éloge peut aussi s'appliquer aux romans du prince Lubomirski, plus français que bien des habitants de Forcalquier ou de Carcassonne, plus parisien que bien des locataires de la rue Charlot ou de la rue de la Lune, et qui, s'il a eu parfois à se plaindre de quelques Amazones, ne leur a pas permis de le noyer. Lui aussi, dans ses *Fonctionnaires et Boyards*, il a su être original et pathétique, et associer habilement le drame à la mise en scène, les situations, les événements et les personnages à la peinture de ces mœurs étranges, faites de servilisme, de cruauté et de ruse, comparables à un mur de prison par où le vice s'infiltrerait comme l'eau d'un marécage empesté. Des passions basses, sournoises, byzantines, comprimées par la hiérarchie, le despotisme et la discipline, se cachent sous ces uniformes, se dissimulent dans ces ombres, se blottissent sous ces paperasses, jusqu'au moment où il leur sera permis de s'assouvir en saisissant leur proie, en étouffant leur ennemi. Les visages sont faux, les regards

louches, les échines souples. Prosterné devant ses supérieurs, le fonctionnaire russe se redresse pour écraser ses subalternes ou briser ses rivaux. Dans cette pesante atmosphère, on ne pense pas, on ne parle pas, on ne discute pas; on obéit ou on conspire. Le silence est obséquieux ou meurtrier. On adore le maître, ou on le tue. Je ne sais quelle vague odeur de complot se mêle aux parfums de l'encens officiel. On s'échappe d'une cérémonie ou d'une revue pour aller, dans quelque maison borgne, conspirer contre l'Empereur et chercher une réplique clandestine aux cris mille fois répétés de : « *Vive le Tzar !* » Mais malheur à l'imprudent qui se laisse enrôler dans ces ténébreuses aventures ! La conspiration et la police sont sœurs. La police est aux écoutes; elle a un pied sur le seuil, un œil sur la serrure, une oreille à la cloison de cette chambre où on se croit à l'abri de toutes les surveillances. Elle fait son œuvre, et la Sibérie achève le drame commencé à Saint-Pétersbourg. Seulement, la clémence du Tzar supplée parfois, dans son omnipotence, à la loi, à la liberté, à la discussion, à la justice. S'il découvre un innocent parmi ces coupables, il intervient comme le *Deus ex machina ;* il répare tardivement le mal qu'ont fait les misérables agents de son despotisme ; il rend au soleil et au bonheur, à l'aristocratie russe, aux fêtes de sa capitale, Tatiana et Wladimir, les deux héros, les deux martyrs de la tragique histoire du prince Lubomirski.

Cette page, écrite *à côté* du roman faute de pouvoir le suivre dans toutes ses péripéties, ne vous donne qu'une bien faible idée de ses mérites. Je n'adresserai à l'auteur qu'une critique de détail. Pour que l'infâme Schelm réussisse à perdre Wladimir Lanine, mari de la belle Tatiana, il faut que celui-ci entre, un soir, dans la maison où l'on conspire, se fasse ouvrir la porte à l'aide de quelques mots cabalistiques et soit surpris par la police avec les autres conjurés. Pour y parvenir, Schelm invente un *truc* qui ne me semble pas bien solide. Tatiana est un peu coquette ... ou cocodette ; Wladimir est un peu jaloux ; il lui a donné rendez-vous au théâtre. Le voilà dans sa loge avec un ami. Au même instant deux agents de police, placés au parterre, profitent d'un entr'acte pour tenir des propos injurieux d'où il résulte que Tatiana et d'autres grandes dames, cédant à l'influence d'une Française sans préjugés, sont allées avec leurs galants jouer dans cette maison une parodie de *la Tour de Nesle*. Cri de rage de Wladimir, qui se précipite hors du théâtre et va se faire prendre dans la souricière. Est-ce vraisemblable ? Est-ce possible ? Comment admettre que, à travers cette vague rumeur qui, pendant les entr'actes, domine le bruit des conversations particulières, Wladimir ait l'oreille assez fine pour entendre les paroles de l'agent provocateur ? Comment croire que les places de parterre soient assez rapprochées de la loge, pour que l'on puisse accepter ce prodigieux effet d'acoustique? Comment enfin, s'il n'y a

réellement, entre Wladimir et ces deux indiscrets, d'autre séparation que le rebord de la loge, des hommes qui affectent le ton de la bonne compagnie peuvent-ils se dire tout haut, très-haut, ce qu'ils n'oseraient pas lui dire à lui-même ? Je relève ce petit détail pour avoir le droit d'ajouter : L'éducation littéraire du prince Lubomirski s'est faite très-vite, et très-bien faite ; ou plutôt, grâce à la merveilleuse facilité de la race slave, il lui a suffi d'avoir des idées pour avoir du style. Il faut que ses romans restent *littéraires*. De trop fortes invraisemblances les déclasseraient, et, puisque nous avons l'honneur de compter un vrai prince parmi nos confrères, nous ne voulons pas qu'il déroge.

Hélas ! il existe plusieurs manières de déroger, et le déclin du talent n'est pas la plus triste. Il y a deux ans, lorsque Henri de la Madelène, après une lacune trop justifiée par le fâcheux état de sa santé, reparut avec ses charmants *Contes Comtadins*, nous lui dîmes crûment que son *Jean des Baumes* était presque un chef-d'œuvre, et, malgré quelques petites peccadilles de *lèse-Carpentras*, nous n'eûmes pas le courage de condamner *Silex*. Or, lorsqu'un écrivain, qui n'est plus de la première jeunesse, a trouvé une bonne veine, il devrait s'y tenir, et ce n'est pas *la Rédemption d'Olivia* qui me fera changer d'avis. Je disais tout à l'heure, à propos du roman de madame Claude Vignon : « Était-ce la peine de refaire *M. de Camors* ? » Volontiers, je dirais aujourd'hui : « Était-il

bien nécessaire de refaire *la Dame aux Camélias?* » Mais ce n'est pas là-dessus qu'insistera ma critique. A dater de la page 228, le délit devient plus grave. Le conteur s'arrange pour que son héros, Maurice, puisse être confondu avec Rochefort, et il fait de cette ressemblance un honneur. Est-ce tout? Oh! pas encore. Nous voici en présence de la Commune. — « Un jour peut-être, ajoute Henri de la Madelène, l'inpartiale histoire donnera la clef de cet épouvantable MALENTENDU, et fera la part des responsabilités de chacun. »

Un MALENTENDU, la fusillade de la place Vendôme, l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas, la profanation des églises, le massacre des otages, le pacte infernal avec les Prussiens, le pillage des maisons, le terrorisme sans grandeur, les exploits de Félix Pyat, de Ferré et de Raoul Rigault, l'incendie de la moitié de Paris! Oui, comme l'escroquerie est un malentendu entre le larron et le volé, comme le meurtre est un malentendu entre l'assassin et sa victime. Jean Hiroux, interrogé par le président de la cour d'assises, a de ces euphémismes. Non, non! entre les infâmes scélérats de la Commune et cette ville insensée qu'ils ont déshonorée, salie, ruinée, ensanglantée, brûlée, détruite, ahurie, frappée de stupeur, d'épouvante et de honte, il n'y a eu, il n'a pu y avoir que d'abominables CRIMES. Les malentendus sont priviléges d'honnêtes gens, et je dois avouer qu'ils en abusent. Aussi pour terminer cette page de critique comme une

page de dictionnaire, j'ai envie de résumer ainsi la question : « Les crimes de la Commune auraient dû faire cesser les malentendus des honnêtes gens ; — et les malentendus des honnêtes gens peuvent renouveler les crimes de la Commune. »

XVIII

LE FRÈRE PHILIPPE[1]

---

22 novembre 1874.

L'histoire de l'art contemporain n'a pas d'épisode plus touchant que le portrait du frère Philippe, par Horace Vernet. Voyez plutôt! D'une part, un peintre célèbre, que l'on pourrait croire gâté par le succès facile, qui n'avait jamais été, Dieu merci! un mécréant, mais qui menait l'insouciante vie d'artiste, tour à tour Parisien et voyageur, passant du boulevard au désert, installant son pittoresque bagage sous la tente de nos généraux d'Afrique, couvrant gaiement d'immenses toiles, *illustrations* gigantesques de l'époque où nous remportions des vic-

1. *Vie du Frère Philippe,* Supérieur général des Frères des écoles chrétiennes, par M. Poujoulat.

toires ; plus spirituel que profond, plus léger que raisonneur, rapetissant les personnages de la Bible aux proportions de l'Arabie moderne, trouvant le joli dans le sublime, peu capable de préoccupations religieuses, heureux seulement, à travers les perpétuels mouvements de sa brillante existence, d'avoir une femme parfaite et une fille incomparable ; de l'autre, le plus humble des religieux, supérieur d'un ordre que les beaux esprits dénoncent comme le représentant de l'ignorance sous prétexte qu'il se dévoue à l'instruction des enfants du peuple ; cherchant l'obscurité et le silence comme les artistes cherchent le grand jour et le bruit ; cachant ses vertus, ses bienfaits, ses œuvres avec tout le soin que les idoles ou les courtisans de la mode mettent à étaler les productions de leur talent ou de leur génie ; si amoureux d'humilité chrétienne qu'il s'oppose à l'exécution de l'arrêté du chapitre de 1787, lequel obligeait les frères assistants à faire peindre le portrait du supérieur général, l'année même de son élection ; offrant, en un mot, le contraste le plus complet, le plus absolu, avec l'homme qui va se charger de reproduire son austère visage, et dont le pinceau n'est pas habitué à ces sobriétés de costume, d'expression, de forme et de couleur.

A la fin, les résistances sont vaincues par le vote unanime des frères. Voilà le peintre et le religieux face à face : l'un assis sur un escabeau ; l'autre debout, étudiant les lignes de cette figure qui ressemble si peu à

ses modèles ordinaires ; les plis de cette robe et de ce manteau qui n'ont rien de commun avec l'uniforme et le burnous ; les rides creusées sur ce large front et ces joues pâlies par la méditation, le jeûne et la prière. Mais bientôt l'étude attentive fait place à une inspiration presque surnaturelle. Un mystérieux échange s'établit entre ces deux âmes séparées sur tant de points. Horace Vernet donne avec joie son grand nom, toutes les ressources de son art, son talent éprouvé par trente années de succès. Le frère Philippe donne ce qu'il a ; la flamme intérieure qui, se communiquant à l'artiste, transforme tout à coup sa manière, l'initie aux secrets de la grandeur et de la beauté morales, substitue au *chic* d'atelier les graves enseignements de l'art religieux, et élève pour cette fois Horace Vernet au niveau d'Eustache Lesueur, d'Ingres et d'Hippolyte Flandrin. Il lui inspire, en d'autres termes, non-seulement son chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre. Pour les connaisseurs, pour les juges délicats, pour les critiques sévères qui ne l'ont pas toujours ménagé, pour les futurs historiens de l'école française au XIXe siècle, le peintre de *la Smala* sera désormais le portraitiste du frère Philippe. Est-ce tout ? Pas encore ; cette rencontre est une date mémorable dans le souvenir de Vernet. Ces heures passées dans son atelier par l'humble religieux le purifient, et y laissent je ne sais quel parfum de piété et de foi. Son modèle devient son ami, et, si j'osais jouer ici sur les mots, j'ajouterais que

son ami devient son modèle. Frappé dans ses affections les plus chères, ce cœur frivole s'ouvre à la grâce divine. Ce qui n'était d'abord qu'une impression prend peu à peu les caractères d'une réflexion féconde, d'une croyance sincère. Le temps s'écoule ; dix-huit ans après, ce n'est plus le peintre qui examine les traits du religieux pour le transporter sur la toile ; c'est le religieux qui, penché sur un lit de mort, voit le portraitiste suprême transfigurer le visage de Vernet mourant pour l'offrir à l'éternité. Ceux qui ont aimé et admiré l'éclatant, bruyant et remuant Horace, ont la consolation d'apprendre qu'il s'est éteint doucement, un crucifix sur la poitrine, une prière sur les lèvres.

Cet épisode, raconté par M. Poujoulat avec un charme et un naturel exquis, me servira de point de départ pour parler de son beau livre. Le portrait du frère Philippe, popularisé par la gravure, consacré par le succès, est aujourd'hui présent à toutes les mémoires. Pour qui sait regarder et réfléchir, cette peinture équivaut à un magnifique plaidoyer en l'honneur du supérieur des écoles chrétiennes, en faveur de cet Institut qu'il a dirigé si longtemps avec un mélange de fermeté, de zèle, de dévouement, d'activité, de courage et d'intelligence, qui touchait au génie. Mais enfin chaque art a ses attributions et ses limites. Le peintre ne peut que saisir, à un moment donné, l'attitude, la figure, la physionomie de son modèle ; c'est déjà beaucoup, si, en fixant cet ensem-

ble, il réussit à nous faire deviner tout ce que l'existence résumée dans ce rapide contact entre l'original et la copie a dû renfermer de bonnes œuvres, de belles actions, de saintes pensées, de travaux utiles et de généreux exemples. Ce que nous devinons en regardant le portrait, M. Poujoulat vient de le retracer dans un volume que nous voudrions voir dans toutes les mains. Jamais l'éloquent écrivain ne fut mieux inspiré. Jamais préjugés absurdes, méfiances imbéciles, hostilités systématiques, arrière-pensées de destruction sociale préludant ou s'essayant contre les ordres religieux et l'enseignement chrétien, ne furent combattus d'une main plus sûre, démentis par plus de preuves, réduits à néant par un récit plus saisissant et plus vrai. Comme à Horace Vernet, le frère Philippe lui a porté bonheur, mais dans un sens tout différent ; car l'éminent auteur de tant d'ouvrages chers aux catholiques et aux royalistes, n'avait pas besoin que son sujet l'élevât, le convertît, le ramenât à l'idéal et au sérieux. Seulement on peut dire, en dehors de toute appréciation littéraire, que, lorsque M. Poujoulat analysait en maître le génie et les œuvres de Bossuet, il n'avait qu'à accentuer l'admiration universelle, acceptée même par les libres-penseurs qui n'oseraient s'attaquer à cette statue de marbre incrustée dans le granit de l'Église ; lorsqu'il ranimait la problématique figure du cardinal Maury, les grandes et éloquentes leçons qu'il savait extraire de cette vie partagée

entre le bien et le mal, ne s'adressaient qu'aux lecteurs d'élite. Enfin, quand il recommandait à nos respectueuses sympathies le triste archevêque de Paris à qui sa mort tragique fit pardonner le tort d'avoir été successivement courtisan de la République et de l'Empire, M. Poujoulat se heurtait à une difficulté singulière : Plus il était de BONNE FOI, plus il nous brouillait avec le nom de Sibour [1]. — Dans la *Vie du Frère Philippe,* il réalise d'une façon encore plus complète tout ce que doit être un livre ; offrant aux lettrés un sérieux et irrésistible intérêt ; utile au peuple, réfutant d'odieux mensonges, remontant aux origines d'un admirable institut, montrant, par des détails authentiques, de quel côté sont les bienfaits et les lumières, de quel côté les ténèbres et les maléfices ; nous aidant à suivre l'action toute-puissante du christianisme sur les âmes des simples et des petits ; écrit d'un style ferme et franc, qui exclut toute idée de parti-pris et de rhétorique ; tel qu'une galerie littéraire tienne à honneur de le réclamer comme sien, et qu'il mérite de devenir classique dans toutes les écoles des

1. Cet affreux calembour n'est intelligible que pour les électeurs du Pont-Saint-Esprit. Il faut savoir que Mgr Sibour avait un frère, que ce frère a eu un gendre, et que ce gendre, qui s'appelle M. Bonnefoi, vote carrément, dans le conseil général du Gard, avec les protestants les plus radicaux et les radicaux les plus hérétiques.

Frères comme le meilleur commentaire de leurs exemples et le meilleur supplément de leurs leçons.

Le livre et le sujet de M. Poujoulat pourraient donner lieu à une curieuse étude sur un mot bien mal défini, la popularité. Quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, les Frères de l'École chrétienne, de même que les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, sont populaires. Le peuple de Paris, si profondément gangréné, si obstinément éloigné du sanctuaire, si étranger à ce culte extérieur qui entretient le sentiment religieux parmi nos populations méridionales jusque dans *les pays rouges*, si enclin à rendre responsables de ses souffrances et de ses misères les riches, les nobles et surtout les prêtres, le peuple de Paris ne peut se défendre d'une vague impression de sympathie et de respect, en présence de ces cornettes blanches, que l'on a comparées à des ailes d'ange repliées et prêtes à s'envoler vers le ciel, et de cette grosse robe noire qu'il sait plus voisine de son établi, de sa mansarde ou de sa forge que des salons du faubourg Saint-Honoré ou du faubourg Saint-Germain. Mais à cette popularité explicable par des lueurs de gratitude et de bon sens, s'oppose constamment une popularité d'un tout autre genre, celle des sophistes, des tribuns, des corrupteurs de la multitude, celle que l'on acquiert à coup sûr en attaquant tout ce que les Frères respectent, en détruisant tout ce qu'ils honorent, en outrageant tout ce qu'ils prêchent, en repoussant tout ce qu'ils enseignent. Maintenant, généralisez la

question ; placez à droite cette popularité du travail, de la charité et de la prière ; à gauche, celle du blasphème, de la destruction et de la haine ; vous aurez la fidèle image des périls qui menacent la société et des armes défensives qui peuvent la sauver encore. Le biographe du Frère Philippe a su rendre ce contraste plus frappant. Les phases révolutionnaires ou démagogiques que nous avons traversées ne se prêtaient, hélas ! que trop bien au tableau de cette lutte incessante entre les hommes de paix qui instruisent et moralisent le peuple, qui mesurent son éducation à son intelligence et son savoir à son état, qui lui offrent les moyens de devenir meilleur pour s'élever légalement dans la hiérarchie sociale, et les hommes de proie qui lui conseillent de couper l'arbre pour manger le fruit, de tout renverser pour régner et jouir sur des ruines.

L'Institut fondé par le vénérable La Salle remonte, on le sait, à une époque où les classes pauvres n'avaient pas besoin d'être protégées contre elles-mêmes. Il ne s'agissait alors que de leur distribuer gratuitement une éducation élémentaire, de leur apprendre à raisonner leurs devoirs et leurs croyances, de les tirer de cette situation intermédiaire entre l'homme et la brute, que La Bruyère a décrite en termes si cruels et, j'aime à le croire, si excessifs. Pourtant, dès l'origine, que de difficultés ! Que de douloureuses épreuves ! — « Le cos-
» tume même des Frères, nous dit M. Poujoulat, les dé-

» signait à la risée d'une certaine populace. Que vou-
» laient-ils avec leur robe de bure, leurs gros souliers,
» leur chapeau à larges bords, leur rabat blanc ?... Ils
» trouvèrent, dès leurs premiers pas, les résistances
» que rencontrera toujours l'œuvre du bien sur la terre,
» et qui sont plus ou moins ardentes, selon les temps. »

Selon les temps ! En effet, à un siècle de distance, les Frères devaient avoir à lutter contre des obstacles et des ennemis bien différents. Ils avaient commencé par être suspects à l'ignorance qu'ils voulaient essayer de détruire ; ils devaient être un jour dénoncés et persécutés par la fausse science, comme coupables de travailler à faire de l'enfant du peuple un ignorant pour le maintenir sous le joug. Si la vie du Frère Philippe offre un si puissant intérêt, ce n'est pas seulement à cause de ses mérites ; c'est parce que la Providence semble l'avoir fait naître et doué tout exprès pour créer une sorte de parallélisme et souvent d'antagonisme entre son œuvre et son temps. Il vient au monde, dans un modeste hameau de la Loire, le 1er novembre 1792, au moment où la monarchie a passé des Tuileries au Temple, où la Révolution, les mains teintes du sang du 10 août, va préluder à la Terreur par le procès de Louis XVI. Sous son nom de famille, Mathieu Bransiet, tout enfant, a vu son père, chrétien de la vieille roche, faire le guet pendant que les prêtres proscrits célèbrent nuitamment les saints mystères dans un creux de rocher ou dans le coin d'une grange. —

« Mathieu Bransiet, dit excellemment M. Poujoulat, fit con-
» naissance avec nos saints mystères, lorsqu'on se cachait
» pour prier. Le catéchisme était banni lorsqu'il en épela
» les premières syllabes ; la croix était un signe suspect,
» quand il apprit à s'agenouiller devant elle. Son âme
» en recevait une empreinte sérieuse, quelque chose
» d'austère et de fort. L'enfant, devenu vieillard, racontait
» encore avec une émotion profonde ce lointain passé où
» la religion lui apparaissait sous les traits d'une pauvre
» bannie. »

Plus tard, beaucoup plus tard, sous la Restauration, quand Mathieu Bransiet, appelé d'abord le frère Boniface, puis le frère Philippe, arrivé au seuil de la seconde jeunesse, exerçait dans plusieurs grandes villes les fonctions de directeur et fixait déjà l'attention de ses supérieurs par ses vertus, ses talents et ses écrits, son ordre n'avait à subir que quelques chicanes universitaires, quelques taquineries de légalité, quelques éclaboussures d'encrier bureaucratique. Mais la Révolution persistante, ajournée plutôt que vaincue, l'attaquait avec d'autres armes, qui, pour ne pas être officielles, n'en étaient que plus meurtrières. C'est l'époque, — je m'en souviens, — où les mots si doux d'école chrétienne étaient remplacés par la barbare épithète d'*ignorantin*, où la chanson et la caricature envenimaient crayons et refrains ; où le libéralisme préparait nos malheurs et les siens en s'escrimant contre de pauvres religieux dont le

crime était d'apprendre aux enfants de l'ouvrier à s'instruire sans se dépraver, à travailler le lundi plutôt que le dimanche, et à préferer l'Évangile au Voltaire-Touquet ; lequel Voltaire a écrit : « Le peuple n'est pas digne » d'être instruit... Il me paraît essentiel qu'il y ait des » gueux ignorants... Le peuple ressemble à des bœufs à » qui il faut un aiguillon, un joug et DU FOIN. »

Et pendant ce temps, le frère Philippe publiait la *Géométrie pratique appliquée au dessin linéaire*, plus utile dans son petit format qu'une foule de gros livres !

Ce qui advint de ces attaques journalières contre toute autorité religieuse et politique, vous ne l'avez pas oublié, ou plutôt vous vous en ressentez encore. Par une coïncidence providentielle, le frère Philippe, alors âgé de trente-huit ans, passa du demi-jour au premier rang de sa congrégation, d'abord en qualité d'assistant du frère Anaclet, nommé supérieur le 2 septembre 1830, puis comme supérieur général après la mort du frère Anaclet. Ainsi, sans qu'il en devînt moins humble, son influence, son rôle et sa responsabilité grandissaient à mesure que les circonstances devenaient plus difficiles et que les violences de la rue servaient de pièces justificatives aux malveillances du nouveau gouvernement. Mais comment arrêter au passage ces épisodes où la sagesse humaine finit par céder à l'évidence, où des ministres imbus de préjugés universitaires ne purent s'empêcher de rendre pleine justice et éclatant hommage aux frères, aux mer-

veilleuses facultés d'organisation déployées par leur supérieur, à la perfection de ses méthodes, à l'infatigable expansion de sa charité ? Comment parcourir, avec M. Poujoulat, ces écoles d'adultes, cette admirable maison de Saint-Nicolas-des-Champs où il dépend de l'élève de s'initier, en restant chrétien, aux professions les plus lucratives ? Ces chapitres suffiraient au succès du livre, comme le souvenir de ces luttes, de ces victoires, de ces bienfaits, de ces créations, de ces œuvres, pourrait suffire à la gloire du frère Philippe sur la terre et à sa couronne dans le ciel. Pourtant, nous sommes invinciblement attirés vers les derniers chapitres de ce volume, vers les dernières années de cette vie ; date funèbre, solennelle, ineffaçable, gravée au plus profond de nos cœurs par le patriotisme en deuil, et qui serait une humiliation absolue, s'il n'y avait pas eu des catholiques pour se battre, se dévouer, prier, consoler et mourir. — 1870-1871.

Certes, on a beaucoup écrit sur cette épouvantable guerre, sur nos désastres, sur les ambulances, sur le siége, sur la Commune. Bien des pages ont fait monter la rougeur à nos fronts et les larmes à nos yeux, en retraçant telle ou telle de ces catastrophes avec tous les détails qui la rendaient plus poignante. Nous savions quels avaient été les vrais patriotes, les vrais sauveteurs de l'honneur national, et quels furent les hâbleurs, les pillards, les matamores, les complices de l'invasion allemande et de l'ignominie garibaldienne, les pourfendeurs

casematés dans les caves des couvents et les cuisines des préfectures. Mais je n'avais rien lu de plus émouvant que le récit de M. Poujoulat. Sous sa plume éloquente, ces novices et ces vétérans de l'humilité chrétienne, depuis le frère Philippe presque octogénaire qui brave le péril, la fatigue, le froid, la neige, jusqu'au frère Néthelme tombé sous les balles prussiennes, sortent de leur pénombre et de leurs cellules pour devenir les héros chrétiens de ces lugubres journées, de ces nuits effroyables, pour faire de leurs noms mystiques des noms immortels, pour les associer aux souvenirs de Champigny, de Villiers, de Noisy et de Buzenval. Ici, l'émotion universelle fait taire toutes les préventions, toutes les incrédulités, toutes les haines. Médecins, journalistes, généraux, officiers, soldats, s'inclinent devant ces infirmiers, ces ambulanciers, ces brancardiers simples et sublimes, qui dépassent toutes les limites de la vertu humaine et traduisent la notion du devoir en miracle de la foi. Il ne s'agit plus de savoir si leurs méthodes d'enseignement sont les meilleures, si le peuple n'a pas d'amis plus dévoués, s'ils opposent un correctif salutaire aux tentations du club et du cabaret. Non ; leur mission grandit avec nos malheurs. Songez à ces scènes dont novembre nous ramène le quatrième anniversaire, et que notre légèreté ne demande peut-être qu'à oublier. Un hiver précoce en augmente l'horreur ; sur les plateaux durcis par la gelée, enveloppés d'une brume glaciale, on sent passer un souffle de

désolation et de mort. Les cités maudites de l'Ancien Testament ont trouvé, en pleine civilisation moderne, l'héritière de leurs châtiments, la rivale de leurs désespoirs. Les gémissements des malades que l'on abandonne, des blessés que l'on ne peut secourir, alternent avec le murmure du vent, le pas sonore des patrouilles et la rumeur des deux armées. Ce n'est partout qu'un immense linceul sous un ciel noir. Pas une clarté à l'horizon, pas une espérance dans les âmes... Je me trompe : sur cette neige tachée de sang, voyez errer ces feux follets ; voyez ces ombres se glisser, éclairées par la pâle lueur d'une lanterne. Cette lueur est symbolique. C'est le dernier rayon qui brille et qui réchauffe au moment où tout se glace et s'éteint. C'est la consolation, c'est la force, c'est la réconciliation, c'est la prière ; c'est le Frère de l'école chrétienne qui vient chercher, maraudeur du bon Dieu, son butin sur le champ de bataille ; un corps à guérir, une âme à sauver, une agonie à couvrir du signe de la croix. S'il est frappé en cet instant suprême, s'il succombe avec celui qu'il console, ah ! ne le plaignez pas ! Il meurt dans sa gloire, tandis que nous allons survivre dans notre honte ; il peut croire le courroux céleste fléchi par tant de douleurs, la méchanceté humaine désarmée par tant de vertus ; tandis que nous savons, nous, par quel redoublement de crimes, d'ingratitude et de fureurs la Révolution, la démagogie, la Commune, vont répondre, dans quel-

ques mois, à ces prodiges d'héroïsme et de dévouement.

J'exprime bien mal les émotions que m'a causées le récit de M. Poujoulat, et qui seront partagées par tous ses lecteurs. Je voudrais pouvoir le suivre jusqu'à la dernière page, m'arrêter avec lui devant le lit de mort du frère Philippe qui lui inspire de si pathétiques accents, l'accompagner à ces mémorables obsèques où le convoi du pauvre fut salué par toutes les grandeurs de ce monde; où Paris, le grand coupable, parut un moment vouloir réparer, par l'unanimité de ses hommages, ses futilités et ses folies. L'espace me manque : j'en ai assez dit, d'ailleurs, pour faire apprécier ce livre excellent, que j'intitulerais volontiers : « Le chef-d'œuvre d'Horace Vernet changé en tableau d'histoire. » — Avant de finir, comment résister à un rapprochement que me suggèrent l'auteur, le sujet et l'œuvre ? Quand je parcours en idée la noble et laborieuse carrière de M. Poujoulat, quand je songe à cette série de beaux ouvrages qui le reposent de ses travaux et de ses luttes de publiciste, à ce style dont la tradition se perd et où je retrouve un écho du grand siècle, j'ai envie de me demander si la récompense est en proportion du bienfait, de la persévérance, du talent et du mérite. Mais, silence ! Est-ce au seuil de la cellule du frère Philippe, est-ce devant le tombeau du frère Néthelme, qu'il est permis de se laisser assaillir par ces préoccupations de vanité littéraire? Les écrivains voués, comme M. Poujoulat, à la défense de toutes les

saintes causes nous offrent un trait de ressemblance avec les hommes dont ils nous rappellent la piété, l'humilité et la charité. Ils se disent comme eux : « Ma récompense n'est pas dans ce monde ! » — et, comme eux, ils peuvent ajouter : « Elle n'en est que plus certaine. »

XIX

L'ALMANACH PROVENÇAL

1875 — VINGT ET UNIÈME ANNÉE

---

29 novembre 1874.

La reprise de ***Mireille***, arrivant quelques mois après les brillantes fêtes du centenaire de Pétrarque, donne un nouvel à-propos à l'*Almanach provençal*, qui en est aujourd'hui à sa vingt et unième année. Vingt et un ans! le temps, pour un enfant au maillot, de devenir électeur et de voter pour Barodet; le temps, pour un grand Empire, de naître, de mourir et de chercher à renaître; pour un grand peuple, de passer par toutes les phases d'enthousiasme, de prospérité, d'obéissance, de révolte, de malheur, d'humiliation et de ruine; pour une génération tout entière, de commencer par être aveugle et de finir par être folle; pour le suffrage universel, de se mon-

trer tour à tour, dans les mêmes urnes et entre les mêmes mains, servile comme un esclave d'Orient, intéressé comme un juif de Francfort, insolent comme un voyou de Paris, monarchique comme un revenant de Coblentz, radical comme un orateur de Belleville, souple comme un gant, rude comme un crin, conservateur comme un vieil avare, destructeur comme un ouragan des Tropiques, et surtout bête comme une ménagerie. Pendant tout ce temps, l'*Almanach provençal*, fleur d'automne aussi fraîche et plus vivace que les fleurs d'avril, n'a cessé de s'épanouir à l'heure dite, et ni les orages du dehors, ni les querelles du dedans ni les douleurs passées, ni les misères présentes, ni les inquiétudes prochaines, n'ont entamé cette charmante corbeille, cueillie dans le jardin de Roumanille, par la blanche main de Mireille, sous le grenadier de Théodore Aubanel; et ce n'est pas à celui-là que la chanson aurait pu dire : « Grenadier, que tu m'affliges ! »

L'*Almanach provençal !* il a souri à nos jours de fête ; il a pris le deuil avec nous, quand les sombres nuages des horizons germaniques sont venus fondre sur notre beau ciel. Il a réchauffé notre patriotisme, relevé notre courage, consolé notre désespoir, visité notre foyer désert, parlé de l'absent à ceux qui restaient, de la maison à ceux qui partaient, donné la religion et la poésie pour infirmières aux blessés, aux affligés et aux malades. Cette fois, dans ce perpétuel voyage vers l'im-

prévu et l'inconnu, dans cette année de transition entre un expédient et un péril, entre le bonheur que nous avions rêvé et les calamités que nous avons à craindre, nous ressentirons encore mieux ses influences balsamiques. Ouvrez-le ! à l'instant, c'est comme une toile de fond qui se lève, et fait place à une série de tableaux grandioses ou familiers, gais ou mélancoliques, émouvants ou amusants, où le poëte sert de décorateur et de machiniste à l'œuvre bénie du bon Dieu. La palette déborde de couleur locale. Voici, sur la colline boisée, le vieux château démoli par les doigts du Temps et la main des hommes ; la magie blanche d'un grand poëte évoque sur ses pittoresques décombres l'image lointaine des cours d'amour et le fantôme des trouvères, présidés par Estéphanette de Gantheaume. Voici, au rustique lavoir, la paysanne jouant du battoir et de la langue, oubliant qu'il sied de laver son linge sale en famille et préparant au très-spirituel CASCARELET la malicieuse légende de Notre Seigneur Jésus-Christ après sa résurrection. Cette morte, qui inspire à Roumanille une si touchante élégie, est-ce une femme aimée, est-ce notre chère France ? Vous connaissez la cruauté proverbiale des chasseurs méridionaux, acharnés contre les pinsons et les mésanges, les chardonnerets et les fauvettes, les linottes et les roitelets faute de faisans et de chevreuils... Rien de plus gracieux que le petit poëme de Frère Théobald : « *Épargnez les oisillons !...* » Ainsi de suite ; le thym de nos montagnes, la

rosée de nos prairies, semblent avoir laissé leur parfum et leur fraîcheur à ces lestes anecdotes, à ces douces mélodies, à ces joyeux calembours, à ces honnêtes leçons, à ces pittoresques fantaisies, à ces ardentes prières, à tout cet ensemble où se révèle le Midi poétique et chrétien, le Midi trop sûr de l'éclat de son teint pour avoir envie de mettre du rouge, le Midi des braves gens, qui, en feuilletant leur almanach, voudraient bien n'y conserver que leurs chers anniversaires, rayer le 24 février au profit du 8, le 27 juillet au profit du 15, et surtout le 4 septembre au profit du 29!...

Tout à coup, l'aimable éditeur a été pris d'un scrupule. — « Trop de sonnets! nous dit-il; on ne prétendra pas que nous sommes des étourneaux, puisque jamais nous ne fûmes moins sans sonnets; mais vraiment on en abuse. Sonnets par ci, sonnets par là; il y a l'année de la chenille pour les choux, l'année du ver pour les olives, l'année de la rouille pour les blés, l'année de l'oïdium pour les vignes, l'année du marasme pour l'animal que Delille nourrit de glands et Tragaldabas d'hémistiches. Est-ce l'influence de Pétrarque? Est-ce celle de l'Académie du sonnet, fondée à Aix en Provence? Le fait est que nous avons cette fois l'année des sonnets. Prenez garde, messieurs les poëtes! Consultez les médecins: ils vous diront que les tics sont nuisibles à la santé, appauvrissent le sang, agacent les nerfs et finissent par les pâles couleurs. Les enfants qui s'*opilent* à manger de la terre de-

viennent jaunes comme les disciples de Diogène de Laërce. A la longue, le tic du sonnet ne pourrait que creuser vos joues, ankyloser vos muscles, troubler vos digestions et glacer votre verve. »

J'avoue que l'exubérance de sonnets peut avoir ses inconvénients. Sonate, que me veux-tu? disait Fontenelle. — Sonnets, que me voulez vous ? diraient les mécontents. Je sais bien, puisque Boileau l'affirme, qu'un sonnet sans défaut vaut un long poëme; mais il en résulte que cinquante sonnets sans défaut valent cinquante longs poëmes. Si vous comptez pour chacun seulement douze mille vers — total six cent mille — il faudra, d'après le calcul de Michaud, trois cent mille hommes pour les lire ; c'est beaucoup, et l'armée territoriale n'y suffirait pas. Vous vous promenez sans songer à mal, fumant votre cigare ou poursuivant votre rêve. Soudain, au détour d'un sentier, le sonnet braque sur vous ses quatorze rimes en vous demandant l'oreille ou la vie. A table, vous le trouvez roulé dans un pli de votre serviette. Il s'inscrit au verso de la carte de vos visiteurs, de la facture de votre tapissier, de la note de votre blanchisseuse, du scrutin de liste de vos élections nationales, départementales et municipales. Vous allez chez un vieil ami, que vous croyez à l'abri de l'*influenza*; vous lui demandez de ses nouvelles ; il vous répond d'un air effaré :

« — Hélas ! ma passion dégénère en manie :
J'étais frais et dispos, me chauffant au soleil;
Tout à coup, le Sonnet trouble cette harmonie;
— Non, jamais on ne vit de supplice pareil !

Il m'assure d'abord que je suis un génie ;
Puis des quatorze vers déroule l'appareil...
Je ne gagne à ce jeu qu'une longue insomnie,
Et je me trouve encor plus stupide au réveil.

« La fièvre du sonnet, à soixante ans ! C'est raide !
A ce cruel fléau n'est-il pas de remède?
Maudits soient Roumanille, Aubanel et Mistral !

» — Ingrat ! Fais-toi plutôt sujet de leur Empire ;
Pour avoir de l'esprit, dis-leur de te traduire,
Et prends pour médecin l'Almanach provençal ! »

Quoi qu'il en soit, le CASCARELET, qui est un malin, a trouvé un excellent correctif à cette épidémie de sonnets; comme ce directeur d'Opéra qui fit sa fortune en raccourcissant les jupes de ses danseuses, il a cette fois diminué le nombre et les dimensions des poésies de longue haleine, au profit de ces tableaux de genre, de ces anecdotes pimpantes et finement aiguisées, qui font l'effet d'une élégante salière sur une table bien servie, et que la majorité des lecteurs préfère à toutes les magnificences de la Muse. C'est là, à vrai dire, l'originalité de ce char-

mant almanach. C'est par là surtout qu'il s'ouvre un accès auprès de l'artisan et de l'ouvrière, qu'il s'assure bon accueil dans l'atelier, la ferme et la chambrée, qu'il s'y fait autant d'amis que de clients, et qu'il y provoque ces bons rires, inconnus des abonnés du *Siècle*, des mangeurs de prêtres et des habitués d'enterrements civils. Je voulais vous raconter une de ces histoires pour justifier mes éloges et redoubler votre envie de tout lire ; je me décide pour la *Verge d'osier*. Mais, auparavant, quelques lignes de préface ne seront pas inutiles.

En dépit des apparences, à la barbe des radicaux d'Avignon et de Carpentras, la religion reste et restera toujours populaire dans le midi de la France. Ses fêtes, ses cérémonies, ses traditions, ses légendes, sont entrées si profondément dans les mœurs du peuple, que tous les docteurs de la libre-pensée, en essayant de les en retirer, s'y meurtriraient les doigts et s'y briseraient les ongles. Les processions de la Fête-Dieu, la dinde de Noël, les visites du Jeudi saint, — pour ne citer que trois dates, — bravent toutes les Révolutions, et si l'illustre citoyen Naquet s'avisait de dire, même à ses électeurs: « J'en ai plein le dos de vos vieilleries catholiques, » ils lui répliqueraient comme au renard de la fable: Tournez-vous et on vous répondra ! Or, la popularité ne va pas sans un peu de familiarité. On vit de plain-pied avec l'église ; on connaît par leur petit nom le suisse et le bedeau, les marguilliers et le sacristain, le donneur d'eau

bénite et le sonneur de cloches ; on finit par s'y considérer comme chez soi, et volontiers l'on ajouterait : « Faut-il donc se gêner entre amis ? » A Paris, les personnes vraiment pieuses s'interdisent tout badinage de ce genre, non-seulement parce que le Nord est plus grave que le Midi et le ciel gris moins badin que le ciel bleu, mais aussi parce qu'elles savent qu'il leur suffirait de descendre dans la rue pour se heurter à des fils de Voltaire, qui changeraient la facétie en blasphème et le rire en morsure. Les méridionaux se mettent à l'aise avec le bon Dieu, certains de redevenir sérieux quand il le faudra, sûrs qu'un malentendu est impossible, convaincus que leurs intentions ne peuvent être suspectées, que leurs plaisanteries ne tirent pas à conséquence, et que Dieu, sachant tout le mal qu'ont fait les habits noirs, leur pardonnera de se présenter en manches de chemise. Ceci posé, voici *la Verge d'osier:*

LA VERGE D'OSIER

I

— Chers petits ! nous disait un soir ma pauvre mère-grand. — Ah ! si j'avais noté par écrit tout ce qu'elle nous racontait, l'aimable livre que j'aurais fait ! — Mes enfants ! vous ignorez pourquoi l'homme bat la femme, pourquoi

le loup se jette sur la brebis, et pourquoi le chien saute sur le loup? — Vous ne le savez pas? Eh bien, prêtez-moi vos ouïes; je vais vous le dire en douceur.

« Quand le bon Dieu, — oui, bon, mais juste, — eût expulsé du Paradis notre père Adam et notre mère Ève, coupables de désobéissance, et quand arriva le jour de l'an, Ève fut sur pied dès l'aurore pour souhaiter la bonne année à son homme et lui demander ses étrennes. Elle le réveilla, et lui dit:

» — Adam, mon petit chéri, bonne année! bien nourrie! bien accompagnée!... Mes étrennes!...

— Ah! c'est toi! fit Adam. Tu seras donc toujours la même? Pourquoi ne pas me laisser faire encore un somme? Tu es bien pressée! Avant tout, ma belle, nous devons aller saluer le bon Dieu... sinon, il se fâcherait encore!

— Tu as raison, répond notre mère Ève; je n'y songeais pas; saluons d'abord le Dieu: sans quoi, il se fâcherait encore.

II

Malgré l'heure matinale et son envie de dormir, Adam se leva en bâillant. Ils s'habillèrent tous deux autrement qu'en Paradis, et, se tenant par la main, ils allèrent à la rencontre du bon Dieu.

— Beau Seigneur Dieu! lui dirent-ils, bonne année!

bien nourrie! bien accompagnée!... Après quoi, ils l'adorèrent.

— Voilà qui est bien, mes enfants! répliqua le bon Dieu... Faites le bien, et laissez dire.

Et notre souverain maître, qui veut être adoré, fut si content de leur hommage, qu'il donna à Adam, pour ses étrennes, une verge... oh! mais une verge divine. Vous allez voir.

— Tiens, Adam! lui dit-il, voici une verge, cueillie dans le jardin de délices que vous avez perdu par votre faute, malheureux que vous êtes! Je l'ai coupée tout exprès pour toi, qui es et dois rester maître au logis. Toi seul t'en serviras, selon ton bon plaisir. Et toi, Ève, écoute bien ce que je vais te dire... Tu la regarderas tant que tu voudras, mais sans y toucher, entendons-nous bien! Adam, mon pauvre patient, toutes les fois que tu frapperas de cette verge, dans une bonne intention, quelqu'un ou quelque chose, tu en verras immédiatement sortir un objet agréable et bon. C'est moi qui te le dis.

Adam reçut avec reconnaissance, de la belle main du bon Dieu, les précieuses étrennes; mari et femme, respectueusement inclinés, dirent avec ensemble : Merci!

— Adieu, mes enfants! dit alors le Seigneur.

Et il disparaît.

— A vous seul, Seigneur, Dieu, honneur et gloire!

Et ils s'en retournent.

III

A présent, me direz-vous, quelle fut la première bonne intention de notre brave aïeul ? — Je vous le donne en mille!... ce fut de battre sa femme!! et vous allez voir s'il eut raison.

Ève voulait la verge; elle voulait — ô l'incorrigible ! — l'essayer et savoir si le bon Dieu avait parlé sérieusement ou pour rire. Elle la voulait *mordicus*... Adam se garda bien de la lui prêter... Oh! pour cette fois, non! c'eût été trop fort ou trop faible !

— Et moi, je la veux!

— Et tu ne l'auras pas!. Et de plus, tu m'ennuies!

— Je te dis que je l'aurai.

— Non!

— Si, grand nigaud !

— Ah! serpent, tu la veux !... Eh! bien, tu l'auras !... Voilà pour toi, mangeuse de pommes!

Et v'lan! et pif! et paf! sur les blanches épaules.

— Aïe! aïe! aïe!... Miséricorde! mes pauvres épaules! brutal! rustre! manant! tu me le paieras!

— Voilà tes étrennes! dit Adam.

Mais, ô surprise ! voici que de ces épaules, rudement époussetées, sort... une brebis! une brebis superbe, vive, laine épaisse et blanche comme la neige... et elle bêlait, bêlait, de la façon la plus caressante.

— Oh ! oh ! ma femme ! dit Adam épaté, la jolie brebis ! Vraiment c'est à me donner envie de recommencer... O verge bénie !... Ça va bien !.. Ne pleure plus, ma belle ! la brebis fera des agneaux ; elle nous donnera de la laine blanche pour notre lit qui sera mollet ; nous aurons du lait, et, si nous avons avec cela des œufs, quel régal !

IV

Pour lors, Adam, toujours en méfiance — patriarche échaudé craint l'eau froide — va cacher la verge. Ève, consolée, oubliait la bourrasque en caressant la brebis, qui lui disait gentiment : *Mè! Mè!* et venait manger dans sa main.

— Heureux, mon mari ! se disait-elle ; oui, bien heureux !...

Rien que pour avoir à son bon plaisir et sous la main, une verge miraculeuse comme celle-là, elle eût donné sans regrets tout l'or fin, ruisselant, éblouissant, de sa magnifique chevelure.

Peu s'en fallut qu'elle n'allât, seule et en cachette, trouver le bon Dieu, pour avoir, elle aussi, ses étrennes. Car enfin, — il n'y a pas à dire — la pauvrette n'avait pas fait ses frais ; le Seigneur, en ne lui donnant rien, avait sous-entendu un assez mauvais compliment. — Mais non ! se dit-elle ; il n'y faut pas aller. Le jour des étrennes est

passé ; d'ailleurs m'est avis que le bon Dieu se souvient, hélas ! de cette pomme fatale, abominable, exécrable... et pourtant excellente.

Nuit et jour, Ève songe au présent divin ; pour que son homme se décide à le lui prêter un moment, elle le caresse, le cajole, avec du miel sur les lèvres et dans les yeux. — Adam ! mon petit Adam ! — Elle lui passe la main dans les cheveux. — Non ! non ! répond Adam ; crois-tu donc que je me laisse mener par le nez ? — Eh bien ! par le menton, murmure l'aïeule du marquis de Bièvre... Oh ! qu'elle est fine ! qu'elle a le parler doux !... Et comme elle est déjà... ce que seront un jour ses filles !

Adam se laisse caresser et la laisse dire ; mais de verge, point. Que diable ! on est homme ou on ne l'est pas ; — et tout porte à croire que notre père Adam était homme.

V

Ève pourtant (oh ! les femmes ! le diable furette pour elles !) Ève ne tarda pas à deviner l'endroit où Adam cachait prudemment son trésor.

Un jour que son malheureux époux — sa victime — travaillait et gagnait sa vie à la sueur de son front, elle attrapa la verge. — Ah ! dit-elle toute joyeuse, je l'ai, je la tiens... qu'on y touche !... Impatiente de voir ce qu'elle

fera sortir de la terre, elle dirige de son mieux son intention, et tape sur le sol à tour de bras.

Aussitôt sort... une fraîche girofléed'une odeur suave?... Allons donc, une giroflée!... il sort un loup... et qu'aurait-on vu sortir, grand Dieu! si l'intention n'avait pas été bonne? Oui, vous dis-je, un loup énorme, furibond, la flamme aux yeux, l'écume à la gueule, hurlant, montrant les dents, battant l'air de sa queue; ah ! pauvres brebis!

Ève crie; Adam accourt, voit la catastrophe, ramasse la verge tombée des mains d'Ève épouvantée... — Ah! c'est ainsi que tu oublies la parole divine? Eh bien! attends!

Et, redoublant de bonnes intentions, il redouble aussi de vigueur verbérante... Pan! pan! v'lan! sur le dos de sa femme! Pour la faire danser, pas n'eut besoin de flûte ou de violon.

O prodige! et que vous dirai-je? D'où était sortie la brebis blanche, sort un chien, un gros chien de Camargue; il aboie, s'élance, sauve la brebis, court après le loup; le loup s'enfuit, et tous deux de courir si bien, qu'ils courent encore.

VI

— Et voilà, chers enfants, disait ma pauvre grand'mère, voilà pourquoi l'homme a l'habitude de battre sa fem-

me, le loup de sauter sur la brebis, et le chien sur le loup.

Maintenant, rapprochez de cette jolie fantaisie, — que j'ai bien mal traduite, — l'admirable *Roumanin*, de F. Mistral, et bon nombre d'autres morceaux enjoués ou pathétiques, spirituels ou pittoresques, piquants ou touchants; vous aurez une idée de la variété de tons qui ajoute au charme et à la saveur de ce délicieux Almanach. Ses collaborateurs, incapables d'oublier que le centenaire de Pétrarque a fixé sur eux l'attention de l'Europe lettrée, se sont vraiment piqués d'honneur; jamais ils n'avaient montré plus de verve, de talent, de bonne humeur, de naturel, de franchise, de fidélité à leur honnête et poétique programme. Ainsi qu'on doit toujours s'y attendre en pareil cas, l'éclat de leur fête avait suscité des envieux. De l'envie à la critique, il n'y a pas loin ; sans compter la fée Malandrine dont il est question dans les contes de Perrault, et qui, n'étant pas invitée au baptême du Prince charmant, essaie de jeter dans son berceau quelque maléfice. Mais le Prince est toujours charmant ; la fée s'évanouit dans les brumes du Rhône ou de la Durance; tous ces vaillants poëtes, dont la Provence aime les œuvres, dont la France sait les noms, Mistral, Roumanille, Aubanel, Félix Gras, Anselme Mathieu, Crousillat, Roumieux, etc., restent bravement à leur poste, nous offrant

l'*Almanach provençal* pour nous distraire ou nous consoler de nos peines et appelant d'avance *Belle année du bon Dieu* ce formidable **1875** que l'Observatoire nous annonce comme l'année du froid, et la politique comme l'année du diable.

XX

M. LOUIS VEUILLOT[1]

7 décembre 1874.

Singulier temps ! Peuple bizarre ! Étrange ville ! Paris vote avec ensemble, avec enthousiasme, avec furie, pour des hommes dont les noms sont menaçants, dont les opinions sont effrayantes, dont les actes seraient meurtriers. La veille et le lendemain, elle a travaillé, cette ville intelligente, à ces œuvres d'art, à ces fantaisies exquises, à ces superfluités charmantes, à ces bijoux de prix, à ces publications de luxe, à ces friandises de l'esprit, des yeux et de la bouche, à tous ces tributs volontaires de la nouvelle année, qui, pour rapporter ce qu'ils valent, assurer ce qu'ils risquent et indemniser de ce qu'ils coûtent, ont besoin de calme, de certitude, de sagesse, de confiance, de stabilité,

1. *Jésus-Christ.*

de mariage de raison entre l'ordre et la liberté. Elle sait que, si les élus de son suffrage presque universel avaient leur jour de pouvoir, descendaient dans la rue, pratiquaient leurs maximes, recommençaient leur 18 mars et reprenaient les choses où ils les ont laissées à la chute de la Commune, aussitôt l'art, l'industrie, le commerce, tomberaient pêle-mêle dans le même gouffre. Tous les merveilleux produits de ses habiles mains n'auraient pas plus de valeur que les grains de sable ou les feuilles chassées par le vent de décembre. Elle sait qu'il suffit d'une de ces explosions de l'urne populaire pour paralyser les affaires, serrer le cordon de toutes les bourses, fermer les beaux yeux de toutes les cassettes, boucler les courroies de toutes les malles, faire du jour de l'an le jour des morts, et condamner la population laborieuse à un redoublement de détresse. Elle sait tout cela ; elle a, lui dit-on, plus d'esprit que le reste de l'univers ; et elle persiste, depuis des années, dans ce fatal contre-sens ! Et, comme si ce n'était pas assez de cet aveuglement et de ce vertige, la légalité lui laisse entre les mains l'instrument de son suicide !

Autre contradiction, autre phémonène ! Les élus de cette ville insensée ne sont pas seulement radicaux ; ils se glorifient d'être athées. Dès le début, — nous l'avons vu en des jours néfastes que ramènerait leur règne, — ils ont fait de leur impiété la doublure de leur communisme ; ils se sont vengés contre le bon Dieu des humiliations de leur

pays, et l'on a pu croire que le pillage des couvents, la profanation des églises, le massacre des prêtres et l'alliance de Garibaldi les dédommageaient des désastres de la guerre et des cruautés de la paix. Eh bien! allez du boulevard Montmartre au boulevard Saint-Germain et de la rue Jacob à la rue Auber; vous croiserez des milliers d'électeurs de Ferré et de Clémenceau, de Cadet et de Braleret, et, en même temps, si vous demandez, non pas aux marguilliers et aux sacristains, mais aux libraires, aux éditeurs, aux curieux, aux artistes, aux passants, quel sera le grand succès, le livre *favori* de ce terrible jour de l'an 1875, ils vous répondront: Jésus-Christ, par M. Louis Veuillot.

Oui, dans ce moment de péril suprême et d'angoisse où l'anarchie morale, descendue de haut en bas, puis remontée de bas en haut, nous précipite vers l'inconnu, où toutes les passions d'un paganisme barbare, ramassées sur elles-mêmes comme le tigre dans sa jungle, guettent la religion comme une proie, cet ouvrage monumental et complet, dont Jésus-Christ est le héros, aura plus de succès, de lecteurs et d'admirateurs qu'il n'en aurait eu pendant les phases rapides de prospérité et de paix. Pourquoi? Est-ce à cause du talent de l'écrivain, du mérite de l'exécution, de la beauté des gravures, de la perfection typographique, de ce magnifique trait d'union entre l'histoire du christianisme et l'histoire de l'art? Sans doute le texte est éloquent, la plume rivalise avec

les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange, de Fra Angelico et d'Albert Dürer, de Rembrandt et de Paul Véronèse, de Lesueur et d'Orsel, de Gleyre et d'Hippolyte Flandrin. Les Firmin Didot, ces Montmorency de l'imprimerie française, ont élevé leurs papiers au niveau de leurs parchemins. En dehors de toute croyance et de tout dogme, rien de plus instructif et de plus attrayant que cette façon ingénieuse de rattacher l'art de toutes les époques, naïf ou savant, mystique ou réaliste, simple ou compliqué, à la divine figure en qui se résument l'attente, le salut et l'avenir de l'humanité. Tout cela est vrai, et pourtant, à côté de ce sincère hommage, il est permis d'affirmer une vérité plus particulière encore et plus actuelle. Jésus-Christ s'appelle aussi le Sauveur; or, jamais cette image du Sauveur ne parut plus chère, plus sacrée, plus bienfaitrice, et, pour ainsi dire, plus urgente, qu'aux heures suprêmes où la société, réduite à ses propres forces, désespère de se sauver. Il y a des instants — et nous y sommes — où une croix de bois, exposée à tous les vents, battue par tous les orages, livrée à toutes les insultes, semble un meilleur refuge que les palais les plus fastueux et les plus solides édifices.

C'est au pied de cette croix que nous aimons à retrouver M. Louis Veuillot. Là plus de dissidences, de conflits ou de chicanes. Tout se fond dans un sentiment commun d'adoration et de gratitude. L'athlète redoutable n'est plus que le vaillant chrétien ; un immense apaisement

succède à la fièvre du premier-Paris. L'eau sainte du Jourdain efface les taches d'encre de la polémique. Les mystérieux sommets du Sinaï et du Thabor sont trop près du ciel pour que nos petites querelles puissent les atteindre. Les épines de la discussion disparaissent sous les fleurs bénies du Calvaire. L'Évangile rapproche ceux que le journal aurait brouillés. Le livre qui nous dit: « Heureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre ! » Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés fils » de Dieu ! » nous permet d'établir une distinction essentielle entre la bonté de Dieu et les malices de l'homme, entre la terre et *l'Univers*. Une fois dégagé de toute arrière-pensée importune, on se souvient que Louis Veuillot est un écrivain de grande école et de grand style; qu'obligé souvent de se baisser pour fustiger ses adversaires, il se plaît à passer d'un extrême à l'autre en cédant au souffle qui l'élève vers son divin Maître ; que sa prose forte et souple, sobre et colorée, savoureuse jusque dans son amertume, d'autant plus originale qu'elle est plus fidèle aux traditions de l'âge héroïque des Bossuet et des Bourdaloue, toute en nerfs et en muscles, étroitement collée à l'idée dont elle dessine en vigueur les saillies et les contours, convient admirablement à cette série de tableaux majestueux ou pathétiques, sublimes ou touchants, consolants ou terribles, associant, de siècle en siècle, l'humanité dans sa faiblesse et la divinité dans sa force; à cette miraculeuse histoire des trente-trois

ans qui ont la création pour prologue et pour épilogue l'éternité... Comment se demander si l'on est, sur quelques points secondaires, d'un autre avis que l'auteur de ce splendide volume, lorsqu'on ne peut plus avoir d'autres ennemis que Satan, Caïn, Hérode, Caïphe, Judas, Pilate, Arius et Néron ?

Deux pensées également heureuses dominent ce bel ouvrage et se servent mutuellement d'*illustrations* et de commentaires : 1° Ce ne serait pas bien comprendre la venue, la vie, la mission, la victoire — j'allais dire la durée — de Jésus-Christ dans le monde, que de les resserrer dans l'étroit espace qui va de Bethléem au Golgotha et de Pâques à l'Ascension. Préparé avant sa naissance, continué après sa mort, aussi nécessaire quand il est attendu que vivant quand il est remonté au ciel, Jésus remplit tous les siècles, et son histoire commence à la Genèse pour ne finir qu'à la vallée de Josaphat. 2° Le meilleur moyen de rendre visible cette perpétuité du Dieu fait homme et de donner l'Art chrétien pour collaborateur à M. Louis Veuillot, ce n'était pas de confier à un artiste contemporain, si éminent qu'il fût — s'appelât-il Bida ou Gustave Doré, — le soin de compléter à l'aide de son crayon le récit de l'écrivain et de mettre à son service une inspiration unique, un talent individuel ; c'était d'inviter l'art de toutes les époques à glorifier ce Dieu de tous les siècles ; d'aller le chercher dans les catacombes, mêlé à la poussière des martyrs, de le suivre à

travers les ombres mystiques du moyen âge, dans ces tâtonnements primitifs où la sincérité du sentiment obtient grâce pour l'inexpérience du ciseau et du pinceau; de le retrouver au milieu des splendeurs de la Renaissance, alors que la Religion, comme toutes les puissances victorieuses, peut signer des traités d'alliance sans se diminuer ou s'affaiblir; de le conduire enfin jusque dans nos temps agités où la foi n'a plus ces ardeurs naïves ni ces robustes résistances, mais où il suffit à l'artiste de garder l'instinct de l'idéal pour être ramené aux vérités de l'Évangile.

Ai-je besoin d'indiquer tout ce que cette double inspiration a dû produire d'excellent, et comment de cette collaboration d'un écrivain supérieur, profondément catholique, avec toutes les phases de l'art chrétien, avec l'érudition de M. Dumoulin, la science de M. Cartier, les richesses archéologiques et artistiques de MM. Firmin Didot, devait sortir une œuvre exceptionnelle, monumentale, durable, présentée par le jour de l'an à un public d'élite, mais sûre de traverser l'année tout entière — accompagnée de plusieurs autres, — sans rien perdre de sa valeur sérieuse et de son irrésistible intérêt?

Citons au hasard quelques lignes de M. Louis Veuillot, pour bien prouver que le voisinage des maîtres immortels de l'architecture, de la statuaire et de la peinture ne l'a ni amoindri, ni troublé. Après avoir dit que l'histoire de Dieu est aussi celle de l'homme, qu'on ne peut les sépa-

rer dans l'Évangile, puisque c'est pour l'homme que Dieu est descendu sur la terre, il ajoute :

« Ce fini si chétif (l'homme) est l'œuvre de l'Infini, et dans l'œuvre, il y a quelque chose de l'ouvrier, quelque chose de l'infini. Voilà plus qu'un monde ! L'homme, borné de toutes parts, est cependant partout. La pesanteur et l'infirmité de son corps n'arrêtent point sa pensée. Il est avec elle partout où elle va ; elle va partout ! Les espaces lui sont ouverts, les temps lui sont donnés, il franchit encore la limite des espaces et des temps. Cet être qui a peine à se saisir dans le présent, placé entre deux minutes dont l'une n'est plus et dont l'autre n'est pas, il vivait néanmoins avant sa naissance, par ses ancêtres ; il vivra après sa mort, par ses descendants, et surtout par ses œuvres, filles innombrables, nées d'un instant pour ne plus périr. Avant lui, tout a été fait pour lui, tout a contribué à former le milieu dans lequel il doit vivre ; il est pour quelque chose dans tout ce qui viendra après lui. Captif, il se sent des ailes toujours libres ; aveugle, il voit du côté du jour, par delà le soleil ; du côté de la nuit, par delà les ombres ; son regard va plus loin que tous les horizons. Poussière sans nom hier et sans souvenir demain, imperceptible sur cette terre perdue dans la poussière des astres, il n'a qu'un éclair dans la course du temps ; néanmoins, vivant dans le premier homme, il est de fait aussi ancien que le temps, et il sera encore lorsque le temps ne sera

plus. Quand Dieu a dit : « Faisons l'homme à notre image, » ce jour-là je suis né. Est-ce ma vraie naissance? Pas encore. Dieu a dit cette parole et l'a accomplie au moment marqué en ses desseins ; mais ses desseins sont en lui de toute éternité. Ainsi, Dieu par sa puissance a mis dans la mort même l'éternité, dans le muable l'immutabilité, dans le fini une image de l'Infini. »

Le voilà donc préexistant et préétabli, comme diraient les Allemands, le lien indissoluble entre le Créateur et l'humanité. Antérieure à l'homme, la nécessité de Dieu l'accompagne du seuil du Paradis terrestre jusqu'aux dernières limites du temps et de l'espace. L'idée de la Rédemption s'inscrit sur le plan divin au moment où la faute de notre premier père change son héritage de lumière, de bonheur et de paix en servitude de travail, de douleur et de misère. Dès lors, doit-on s'étonner si le vieux monde, civilisé ou barbare, livré à des religions monstrueuses, atroces ou insensées, cherche jusque dans ses erreurs le simulacre de vérités vaguement pressenties ; s'il est possédé du désir de contempler ce que lui cachent les voiles du paganisme, de posséder ce qu'il n'a pas encore, de retrouver ce qu'il n'a plus ; si ses philosophes et ses sages, partagés entre le Dieu inconnu qui les attire et le culte grossier qui les enchaîne, mettent sans cesse leur vie intérieure en contradiction avec leur vie officielle et font de la morale qu'ils ont l'air de professer le démenti des dogmes qu'ils ont l'air de croire? Eux aussi, ils rendent

témoignage à leur manière, comme le peuple de Dieu, conduit par ses patriarches et ses législateurs, ses rois et ses prophètes, jusqu'à la nuit bienheureuse qui sera saluée par les bergers et les mages. Les juifs, perpétuellement en contact avec le Dieu qu'ils affirment même en l'offensant, qui se révèle tour à tour dans ses châtiments et dans ses prodiges, appartiennent déjà au Rédempteur qu'ils espèrent; les païens, vivant de plain-pied avec la puissance diabolique qui transforme en dieux leurs terreurs et leurs vices, démontrent l'approche— je dirai presque la présence du Sauveur, à force d'être loin de lui et d'avoir besoin de son aide pour se tirer de ces mensonges et de cette fange. Ceux qui marchent dans la lumière et ceux qui s'acheminent dans les ténèbres sont poussés vers le même but, vers ce point mystérieux où se rencontreront le passé et l'avenir sous la garde de l'éternité. Les uns possèdent en germe la Rédemption par tout ce qui la leur promet ; les autres par tout ce qui les en sépare. La religion de ceux-là, les superstitions de ceux-ci, forment comme les deux faces d'une même médaille, frappée à l'effigie de Jésus-Christ.

Maintenant, de cette ébauche d'écolier faites un tableau de maître ; vous aurez la première partie, la plus originale peut-être, du livre de M. Veuillot. On l'a déjà remarqué, ce n'est pas rendre pleine justice à l'auteur des *Parfums de Rome*, que de ne voir en lui que le publiciste ardent et terrible, parcourant avec un art infini toute

la gamme railleuse, depuis le trait qui effleure la peau, jusques au coup qui emporte la chair. Il a le goût, l'attrait, l'intuition des choses divines. Plus passionné que savant, sa théologie est encore de la passion; mais cette passion, discutable quand elle s'attaque à des questions actuelles ou personnelles, trouve des accents d'une éloquence entraînante, des images d'une saisissante grandeur, lorsqu'il ne s'agit plus que de communiquer au lecteur la flamme et la clarté des vérités célestes et de découvrir Dieu dans l'ensemble de son œuvre ou dans l'histoire du monde. Pour la seconde partie, JÉSUS VIVANT ET PRÉSENT, l'Évangile était là, et l'illustre écrivain avait trop de tact pour chercher ailleurs la source de ses inspirations et le texte de ses récits. Il s'abandonne avec tout le charme et toute la simplicité de la foi à ce courant profond et limpide où se reflètent les personnages et les paraboles, les paysages et les scènes du poëme divin; l'étable de Bethléem, la nativité et la crèche, la fuite en Egypte, le groupe de la Sainte-Famille, les jours de travail dans l'humble atelier de Nazareth, le puits de la Samaritaine, le figuier symbolique, la pêche miraculeuse, l'entrée de Jésus dans le temple où il en sait déjà plus que tous les docteurs, le sermon sur la montagne, les noces de Cana, la guérison des malades, l'apaisement de la tempête, la défaite des démons, la résurrection des morts, la triomphante période des miracles, l'enrôlement des apôtres, le champ où l'ivraie se mêle

au bon grain, les petits enfants groupés autour du Sauveur, la brobis retrouvée par le bon Pasteur, les parfums de Madeleine, l'hospitalité de Marthe et de Marie, le lac de Tibériade, l'enfant prodigue, le mauvais riche, l'ouvrier de la onzième heure, le publicain préféré au pharisien, et tant d'autres épisodes complétés et couronnés par l'ineffable semaine sainte. Chacun de ses jours suffirait, sans s'épuiser jamais, à défrayer l'éloquence des orateurs chrétiens, les commentaires des Pères de l'Église, les chefs-d'œuvre de la poésie et de la peinture, la méditation des sages, l'émotion des simples, les gémissements et les *hosannah!* des fidèles, les actions de grâce et les larmes du genre humain racheté par les humiliations volontaires, l'agonie et la mort du Dieu fait homme!

La troisième partie, c'est Jésus-Christ continué dans le monde, survivant à son court passage ici-bas, présent dans les événements de l'histoire, dans les merveilles de la parole humaine, dans les créations de l'art, dans les découvertes de la science, dans les révélations les plus parfaites de la Vérité immortelle et de l'idéale Beauté. — Il faudrait, on le conçoit, écrire un autre livre pour étudier dignement ces chapitres grandioses où une main puissante force le monde moderne, en dépit de ses résistances, de son orgueil et de ses révoltes, à venir proclamer sa dette et demander son salut aux pieds sanglants du divin Crucifié. Je m'aperçois d'ailleurs — un peu tard — que le splendide ouvrage dont je vous parle est artistique

autant que littéraire, et que, si j'en néglige le côté pittoresque, je n'aurai signalé que la moitié de ses mérites. L'*illustration* de ce volume est, je le répète, d'un genre tout particulier; elle donne lieu, non-seulement à une sensation plus ou moins agréable, à un sentiment plus ou moins admiratif, suivant que l'artiste aurait plus ou moins de talent ou de génie, mais à une étude sérieuse, à une comparaison instructive, à un retour périodique vers l'histoire même de l'esprit humain et de l'art religieux. Telle scène de l'Ancien ou du Nouveau Testament vous montre, sous deux aspects différents, l'art mystique dominé et comme absorbé par la foi, se laissant conduire par elle comme un enfant par sa mère, et l'art chrétien, arrivé à la plénitude de ses forces, n'essayant pas encore de se passer de la foi pour retracer ce qu'elle lui raconte et rendre ce qu'elle lui donne. La Renaissance fait un pas de plus. Elle marque, selon que vous la jugerez avec plus de rigueur ou d'indulgence, une transaction ou une lutte entre les deux principes qui se disputent l'âme humaine; une revanche ou un regain de paganisme, se produisant dans les imaginations, s'emparant des passions et des mœurs, mais incapable de prévaloir, chez les grands artistes, contre cet idéal d'origine céleste qui les protége et les relève en d'admirables inconséquences. Tournez encore quelques pages, et vous voici en présence de l'art contemporain. L'inspiration chrétienne, quoi qu'on en dise, ne disparaît pas

tout entière. Je la comparerais volontiers à ces sources que la saison d'été rend moins abondantes sans les rendre moins pures. Elle est plus pauvre, plus sobre, plus réfléchie, ainsi qu'il convient aux disgraciés et aux méconnus. Toutes proportions gardées, Orsel et Hippolyte Flandrin sont plus catholiques que Raphaël et Michel-Ange ; Delaroche et Ary Scheffer, plus chrétiens que Titien et Paul Véronèse.

Lisez d'abord, puis *regardez* le JÉSUS-CHRIST de Louis Veuillot; traversez trois ou quatre mille ans en quelques heures. Allez des mosaïques du sixième siècle, des catacombes et des cryptes du deuxième, des cuivres du cinquième, des camées du temps de Tibère, des fresques dont la date lointaine est remplacée par un point d'interrogation, des sculptures d'Orvieto, des architectures lombardes, au *Christ consolateur*, de Scheffer, à l'*Entrée de Jésus à Jérusalem*, d'Hippolyte Flandrin, au *Départ des Apôtres*, de Gleyre, en passant par les œuvres les plus célèbres de Giotto et de Pérugin, de Guido Reni et d'Andrea del Sarto, de Masaccio et de Raphaël, de Rembrandt et de Memling, du Poussin et de Lesueur, d'Albert Durer et de Van-Eyck, d'Edelinck et d'Overbeck; vous aurez sous les yeux, dans toutes les variétés et dans toutes les langues de l'art chrétien, avec toutes les gradations de la naïveté la plus touchante à la science la plus consommée, l'histoire vivante, peinte, gravée, sculptée, édifiée, édifiante, que Louis Veuillot vous a si bien racontée. Quel

souvenirs ! quelles images ! quelle série de merveilles ! Quel sublime échange entre l'homme et son Créateur, entre le fini et l'infini ! Comme on se sent, dans cette céleste et radieuse atmosphère, loin de nos intérêts mesquins et de nos vanités banales ! J'ai connu un ménage, excellent d'ailleurs, où on se disputait quelquefois. Après les raccommodements, le mari disait à sa femme : — « Voyons ! est-ce que cela ne vaut pas mieux que de se quereller pour des riens ? » — J'ai bien envie de dire à M. Louis Veuillot en lui montrant son bel ouvrage, en le remerciant de m'avoir fait passer par des enseignements si féconds, des émotions si pures, des jouissances si élevées, des sensations si balsamiques : « Voyons ! est-ce que cela ne vaut pas mieux que de ... que de ?... » Quoi donc ? Je l'ignore, je l'ai oublié, je ne veux plus le savoir, je ne l'ai jamais su, et ce ne sera pas, Dieu merci ! cet admirable livre sur JÉSUS-CHRIST qui pourra me le rappeler ou me l'apprendre.

XXI

JULES JANIN [1]

1804-1874

14 décembre 1874.

Encore quelques jours, et la mort de Jules Janin aura six mois de date. Fidèle à sa promesse, M. Alexandre Piedagnel nous arrive avec le charmant volume que je vous avais annoncé. S'il a été, comme nous le savons tous, pour notre illustre ami vieux et malade, un de ces rares secrétaires qui sont presque des collaborateurs, on peut ajouter qu'il n'a pas cessé de l'être; car, en le racontant, il le continue; en nous parlant de lui, il le fait revivre. Il écrit sous sa dictée maintes pages gracieuses et délicates, ingénieuses et piquantes, colorées et sympathiques, et, en y mêlant la jolie prose du maître, il s'est si bien pénétré de son aimable esprit, il a tellement réussi à maintenir

1. Par M. Alexandre Piedagnel.

l'harmonie de l'ensemble, que Janin, s'il pouvait le lire, épris comme il l'était de sa belle langue latine, se souviendrait du célèbre passage des livres saints : « *Defunctus adhuc loquitur !* » Du fond de son cercueil, on dirait qu'il nous adresse un dernier feuilleton, qui n'est ni le moins touchant, ni le moins brillant, et où l'éclat de son esprit ne perd rien à nous laisser voir toute la bonté de son cœur.

Entraîné par ces doux et mélancoliques souvenirs, heureux d'avoir ma petite part dans les reliques de cette amitié, je me garderai bien de substituer les froides chicanes ou le maussade jugement du critique à ces émotions aussi vives, aussi intactes, sous la plume du biographe, que le jour où, groupés dans le jardin de Passy, suivant du regard ce nouveau deuil de la France intelligente et lettrée, nous demandions à l'unanimité de ces hommages, à l'empressement de cette foule constellée de noms mémorables, de justifier à la fois et de consoler notre admiration et nos regrets. L'étude attentive, le triage sévère, le déchet possible, les restrictions probables, les questions de prépondérance entre le premier jet et la réflexion patiente, entre la facilité prodigue et la difficulté parcimonieuse, entre la vie littéraire qui se résume dans un livre et l'improvisation intarissable qui se répand dans des milliers de pages, tout cela pourra venir plus tard, et je cherche d'avance, parmi nous, qui fournira la première pierre. Aujourd'hui, l'analyse peut prolonger ses vacances, et plût au ciel

que la politique en eût fait autant ! J'ouvre le volume de M. Piedagnel, si mignon, si exquis, si bien pris dans sa petite taille, imprimé et publié par M. Jouaust avec tout le soin d'un ami et toute la recherche d'un bibliophile. Je regarde le portrait à l'eau forte de Flameng ; j'y retrouve cette physionomie souriante et populaire, où tant de bonhomie s'unissait à tant d'honnête malice, où les yeux achevaient si bien le langage des lèvres, où l'embonpoint même savait être spirituel ; puis, me voilà tout entier à l'historien et à son héros, si toutefois ces deux grands mots ne sont pas trop solennels pour cette affectueuse et familière causerie. Figurez-vous plutôt un hôte assidu, un habitué du CHALET, un confident des plus intimes pensées du défunt, se plaçant sur le seuil, nous rassemblant autour de lui, nous disant d'une voix émue tout ce que lui rappellent le nom, le passé, les lettres, les ouvrages, les conversations, les traits caractéristiques de l'homme éminent et excellent qu'il regrette. Qui de nous refuserait de servir d'écho à cette voix, de distributeur à ce trésor, de public à ces confidences ?...

« — Nous causions, dit en commençant M. Piedagnel, avec Jules Janin (il y a de cela une quinzaine d'années), assis près de lui, par une belle matinée de juin, sous sa tonnelle verdoyante, en face d'une table rustique chargée de livres et de papiers. Jamais le châlet de Passy ne nous avait semblé plus paisible et plus riant. Le lierre le couvrait à demi de ses opulentes guirlandes. Pas un nuage

dans le ciel bleu ! Partout des gazons pareils à du velours, des fleurs épanouies, d'épais ombrages, doucement agités par une tiède brise, qui caressait à la fois le marronnier centenaire, la rose odorante et les cheveux bouclés et blanchissants de l'ami d'Horace. L'acacia et le cytise mêlaient leurs grappes nombreuses, incessamment balancées, et la vigilante abeille bourdonnait et butinait alentour. »

Tel est le point de départ, et il y a, dans ces lignes engageantes, assez d'air et de lumière pour nous donner une juste idée de ce qui va suivre. Il fallait, en effet, pour rester tout à fait dans le ton et laisser au portrait toute sa ressemblance, que la tristesse de l'adieu fût tempérée çà et là par cette note enjouée, que le traducteur d'Horace sacrifiait rarement aux catastrophes du théâtre, aux douleurs de la vie et même aux menaces de la mort. Ces alternatives d'attendrissement sincère et de sourire épanoui, voilà l'homme, voilà l'œuvre, et voilà aussi, dans une parfaite mesure, le récit où se reflètent ces tendresses printanières, ces affections trop tôt brisées, ces gaietés champêtres ou urbaines, ces douces joies de l'intimité, ces lectures infatigables, cette innocente passion pour les beaux livres et le beau style. Cette existence qui se cachait si peu et qui n'avait rien à cacher, heureusement condamnée à des indiscrétions hebdomadaires, possédait pourtant des secrets soigneusement gardés par la mémoire du cœur ; on les ignorait ou on les avait oubliés. Remer-

cions le biographe de les avoir remis en lumière. Saviez-vous l'histoire de cette bonne vieille tante, seconde mère, providence dont Janin retrace les bienfaits, qui le prit à sa sortie du collége, au moment où il contemplait d'un œil d'envie ses camarades « ramenés par leurs parents dans des maisons toutes préparées pour les recevoir ? » Elle fit de sa pauvreté et de sa vieillesse les compagnes et les consolatrices des douces misères de la vingtième année.

« Quelle femme ! A l'âge où l'on s'arrange pour mourir, à l'âge du repos et des longs rêves, elle avait tout quitté pour venir à moi dans la foule. Elle avait quitté sa maison bien arrangée, son feu toujours allumé, son petit jardin, ses vieux amis, elle avait tout quitté. Elle venait à moi ce jour-là, arrivée qu'elle était de la veille, après un voyage de cent lieues. Je la reconnus tout d'abord là-bas au milieu des voitures, longeant le mur, s'appuyant sur sa canne, vive encore, ne me cherchant pas même du regard, tant son cœur lui disait que j'étais là ! ... Alors je me sentis vivre ; j'avais une protection, j'avais de quoi être aimé, j'avais de quoi aimer ! ... »

Et voilà que cette maternité d'adoption, cette alliance de la sagesse qui finit et de la fantaisie qui commence, porte bonheur au futur arbitre de la comédie et du drame. Il passe rapidement de la leçon maigrement payée à la *Lorgnette théâtrale*, de la *Lorgnette* au *Figaro* d'alors, qui n'avait pas encore son budget d'aujourd'hui ; du *Fi-*

garo à la *Quotidienne*, un peu étonnée peut-être des vivacités de ce nouveau venu, mais assez spirituelle pour le comprendre, et, plus tard, pour ne pas lui garder rancune. Puis, éclate comme une fleur de cactus aux formes bizarres, aux senteurs capiteuses, le roman de l'ANE MORT. C'en est fait; toute la jeunesse de 1829, si ardente, si enthousiaste, s'attendant chaque matin à quelque chose d'inattendu, prompte à accueillir les débuts et à prendre note des promesses, sait désormais le nom de Jules Janin, qu'elle n'oubliera plus, qu'elle reconnaîtra toujours sous sa double initiale. Le jour où ce nom signe un feuilleton de théâtre, elle signe à son tour, avec ce merveilleux écrivain qui renouvelle la critique dramatique, un bail plus durable que celui des nations et des monarchies; bail que la mort seule a pu déchirer et qui se compose d'autant de pages qu'il existe de lundis dans un espace de quarante ans !

Et la tante octogénaire? Avec le premier argent que lui rapporta son premier ouvrage, Janin, voulant la disputer à la vieillesse et à la mort, commanda son portrait à Eugène Deveria, et je comprends maintenant ce que me disait, douze ans plus tard, ce pauvre triomphateur d'un jour, cherchant à Avignon un refuge contre la détresse et l'oubli : « Ils prétendent que je n'ai fait que *la Naissance de Henri IV*... Ah ! si vous aviez vu le portrait de la vieille tante de Jules Janin, vous seriez d'un autre avis ! »

Après l'histoire de la tante, celle du séminariste. Quoi de plus charmant, de plus humain et de plus vrai? Un jeune abbé, théologien ou philosophe de première année, est appelé au sacerdoce par une vocation bien sincère, ainsi que la suite l'a prouvé ; mais il se nomme Constant Janin, et peu s'en faut que son nom de famille ne le fasse manquer à son nom de baptême. On est en 1841 ; la célébrité de son homonyme, dans toute sa fraîcheur et tout son éclat, franchit les murs du séminaire. — « Ne serions-nous pas parents? » se dit le jeune lévite. Aussitôt la folle du logis s'empare de toute la maison. L'étude sérieuse et austère s'évanouit dans les mirages de la littérature et du théâtre. Melpomène tourne les feuillets de saint Chrysostome; Polyeucte et le vieil Horace donnent la réplique à saint Ambroise. Le grand évêque d'Hippone date ses *Confessions* de la rue Richelieu, et avoue qu'il n'est pas insensible aux pathétiques accents de mademoiselle Rachel. Rome tragique se confond avec Rome chrétienne. Ce n'est plus dans le désert, c'est au foyer de l'Opéra que l'imagination du néophyte va chercher saint Jérôme. Authentique ou apocryphe, cette parenté le trouble, l'agite, le fascine, mêle le profane au sacré, la chanson au cantique, la tirade à la prière, le feu de la rampe à la mystique clarté des cierges, le vague parfum du patchouly à la suave odeur de l'encens. Elle devient pour lui quelque chose de comparable à la robe de Nessus, et savez-vous que ce doit être bien gênant, la

robe de Nessus sous une soutane ! Décidément cette incertitude est intolérable ; il faut en avoir le cœur net. Constant, l'humble séminariste, écrit à Jules, l'éblouissant critique.

La réponse de celui-ci est un chef-d'œuvre de bon sens, de bienveillance, d'honnêteté et de sagesse. On croirait voir et entendre, dans un autre cadre et un autre ordre de sentiments, Garrick prêchant la vertu à la jeune fille que son admirable talent a subjuguée, et la conjurant de ne pas se laisser prendre aux dangereux prestiges de l'optique théâtrale.

« — Mon cher cousin, puisque vous le voulez, je ne demande pas mieux. » Et, sans décliner cette parenté imaginaire, il l'entoure de conseils aussi judicieux, aussi salutaires, que s'il était le père ou le supérieur de ce singulier correspondant : « La vie est chose grave et sérieuse ;
» la jeunesse passe vite, et il la faut employer, non pas à
» admirer des écrivains futiles comme moi, mais à étudier
» les maîtres de la pensée et de la conscience, les grands
» orateurs de l'Orient et de l'Occident... Lisez Bossuet.
» Voilà un maître ! Il appartient à Homère aussi bien
» qu'à Louis XIV. Lisez-le. Ses sermons sont peut-être les
» chefs-d'œuvre de l'éloquence humaine. Son *Histoire*
» *des Variations* a rendu d'aussi grands services à la re-
» ligion catholique que les *Epîtres* de saint Paul, le grand
» organisateur. Je ne connais rien de plus touchant que
» les *Oraisons funèbres*. » — Que ne puis-je la citer

tout entière, cette lettre inimitable ! Trois pages exquises où le sémillant écrivain, signalé parfois comme superficiel et léger, ne néglige rien pour prémunir son nouvel ami contre les séductions entrevues ou rêvées, contre la fausse gloire, les mensonges de la vanité, le vide de ces rapides plaisirs, l'*en-dessous* de ces brillantes surfaces, contre un funeste coup de tête qui pourrait le détourner de sa vocation véritable ! Il lui parle comme lui parlerait le guide le plus sûr, le frère le plus dévoué, le confesseur le plus prudent ; une Minerve chrétienne, échangeant la tunique de Mentor contre le manteau du Père de l'Église. Il triomphe. Ses douces et amicales remontrances guérissent ce vertige, dissipent cette fumée, neutralisent cette velléité fugitive. Ce langage efface les ravages de ce nom. Le séminariste, désormais plus Constant que Janin, rentre sans murmure et sans regret dans l'ombre et le silence du sanctuaire. Il retourne à ses travaux, à ses études, à ses lectures. Saint Thomas d'Aquin, en somme, l'emporte sur Corneille et Racine. L'abbé Janin n'est pas tout à fait encore, comme le lui avait prédit son homonyme, « *Episcopus Lugdunensis*, ou autre lieu. » Mais il est curé de Tosny, et ce n'est pas sa première cure ; la première lui est venue le jour où Jules Janin lui a écrit !

Avez-vous remarqué dans cette lettre le grand nom de Bossuet entouré d'admiration et de respect ? Ce sentiment n'a jamais faibli chez Jules Janin, et il prouverait au besoin tout ce qu'il y avait de solide et de sérieusement

littéraire sous ses dehors de fantaisiste en belle humeur, vivant de plain-pied avec ce monde de passions éphemères, de rumeurs bruyantes, de violences factices, de gaietés fébriles, où s'agitent pêle-mêle la comédie et la pantomime, le vaudeville et le drame. Dans un des meilleurs chapitres de son *Histoire de la littérature dramatique*, il prend parti pour Bossuet contre Molière, et ce détail est d'autant plus significatif qu'il y avait là une occasion bien tentante, pour un contemporain de M. Scribe, de maudire l'intolérance d'un contemporain de Louis XIV. — « Un soir, nous dit M. Piedagnel, il dînait chez » M. Chaix-d'Est-Ange. On parla de Bossuet, en le criti- » quant un peu ; Janin, s'étant levé brusquement, plaida, » vingt minutes durant, avec une chaleur et une éloquence » merveilleuses, la cause de l'immortel évêque. Tous les » auditeurs étaient sous le charme... »

« Un d'entre eux demanda tout bas au maître du logis : « Quel est ce jeune homme? » — Cet admirateur de la verve et du caractère de Jules Janin s'appelait M. Thiers. — Et, par parenthèse, si vous me demandez ce qui, chez Bossuet, avait pu plaire à M. Thiers, je serai fort embarrassé de vous répondre. Ici le lion ; là le renard ; le génie de la grandeur opposé à l'instinct de la petitesse ; les élévations sur les mystères en regard des abaissements sur les réalités ; l'histoire universelle soumise par l'un aux lois éternelles d'autorité divine, par l'autre aux misérables caprices de la foule, du succès et du hasard ; la

politique tirée de l'Écriture sainte face à face avec la révolution tirée de l'écriture athée... En vérité, dans le majestueux répertoire de Bossuet, je ne vois qu'un livre qui ait pu intéresser M. Thiers : c'est l'*Histoire des Variations.*

De l'orateur catholique au poëte épicurien, de Bossuet au sceptique Horace, quel abîme ! Mais il n'existe pas de distance pour cette imagination en quête, tantôt de la sévère beauté, tantôt de la grâce légère. Elle a des ailes d'abeille, et il lui sied de descendre, dans son vol, des térébinthes de l'Horeb ou du Carmel aux rosiers de Pœstum ou de Tibur. Horace, on le sait, a été l'ami de Jules Janin, et, par une exception charmante, il l'a traduit sans le trahir. Il lui a tout pris, son élégance, sa finesse, son atticisme, son badinage, la délicatesse de son langage et de son goût, tout, hormis le mot à mot et le Césarisme. Il eut, comme lui, la philosophie souriante, la sagesse mondaine, la moquerie sans venin, la facilité à se créer de petits bonheurs, à se contenter de ce que donne la vie ; de l'oiseau qui chante, du gazon qui verdoie, du rayon qui luit, de la brise qui passe, de l'ami qui cause, de la femme qui sourit, de la fleur qui s'épanouit dans de blanches mains. Lisez, dans le volume de M. Piedagnel, les jolies pages où il nous raconte cette traduction d'Horace, et les dédicaces écrites de la main du maître sur les exemplaires offerts aux amis. Janin faisait des vers, comme doivent en faire les prosateurs, sans aucune prétention et

uniquement pour fixer dans un album ou dans la mémoire, à l'aide du rhythme et de la rime, ce qui serait trop fluide en prose. Parmi ces dédicaces, il en est d'ingénieuses, il en est de ravissantes. Malgré mon désir de m'effacer absolument entre le Janin de Tibur et l'Horace de Passy, je suis fier de pouvoir ajouter ma pièce blanche à ce trésor de souvenirs. Sur la première page du volume qu'il m'envoyait, l'aimable traducteur avait écrit ces deux vers :

Prenez-la, mon ami, vous qui valez mieux qu'elle.
Pourquoi? me direz-vous. — Vous êtes plus fidèle.

Quelle précieuse louange ou quelle délicieuse flatterie, cette allusion à mes opinions royalistes, et comment songer sans horreur au moindre coup de canif dans le contrat politique, quand le poëte d'Auguste et le courtisan des dynasties tombées me disaient sous cette forme exquise ce dont ma conscience n'osait pas même me louer?

Hélas ! il faut se borner ; il faut obéir au précepte que, en dépit des mauvais plaisants, Jules Janin avait fait graver sur la façade de son chalet. Je voulais citer beaucoup, et ne rien dire ; j'ai été entraîné par le charme du sujet, par la magie du souvenir, par l'appel de l'amitié, et tout le monde y a perdu. Voici pourtant une demi-page qui fait le plus grand honneur à M. Piedagnel et qui ne passera pas inaperçue :

« Non, nous ne voulons pas, nous non plus, croire à la séparation éternelle. Non ! ce maître illustre et bienveillant ne nous a point quitté pour toujours. Nous entendons sa voix ; nous lisons dans son regard si expressif, et nous pourrons travailler encore. Voici l'encre bleue, le porte-plume d'ivoire et les feuillets blancs disposés sur la table, en face des longues rangées de livres richement vêtus et auprès de la fenêtre grande ouverte.

» Il est là, dans son vaste fauteuil vert, souriant et paisible, passant sa main sur son front, et il va dicter tout à l'heure. Parlera-t-il de son cher Horace, ou de son autre ami Virgile? Ferons-nous un feuilleton, ou bien allons-nous continuer le roman commencé, — en suspendant de loin en loin notre tâche pour babiller un instant, pour écouter ensemble la chanson du bouvreuil, ou pour regarder un nuage pareil à une ouate légère, qui passe sur le fond bleu du ciel, au-dessus des platanes du petit jardin?... Hélas ! non ; sa bouche est muette ! Le séduisant causeur, naguère intarissable, ne sèmera plus l'esprit et la grâce ainsi qu'un prodigue... Mais l'homme de cœur ne sera pas plus oublié que le charmeur inimitable. La confidente dévouée de ce noble esprit saura garder pieusement la mémoire du loyal compagnon de sa vie, et ses amis se souviendront avec respect qu'elle a été la joie, le conseil et la meilleure récompense du brillant écrivain qui vient de mourir. »

Oui, ce souvenir survivra, avec celui de tous ces aima-

bles livres où il y aura tant de perles et de diamants à cueillir, alors même que l'on ne conserverait pas l'écrin tout entier. Nous n'aurons garde, non plus d'oublier, que Jules Janin, pour bon nombre d'entre nous, a été un conseiller, un introducteur, un appui, jamais un détracteur ou un obstacle. La vie littéraire a ses heures de crise, ses accès de fièvre, ses journées d'orage, d'autant plus redoutables qu'on se les attire souvent par sa faute. C'est si vite écrit, un mot blessant, un sarcasme violent, un reproche amer, une allusion méchante, une personnalité fâcheuse ! On se croit dans son droit, parce que l'on a eu soi-même à subir des épigrammes et des railleries. On se croit justicier, quand on n'est que vindicatif. On se trompe sur la couleur de son encre, parce qu'on la fait avec le sang de ses blessures. C'est alors qu'un rien suffirait pour envenimer ces plaies, pour aggraver ces conflits, pour exacerber ces représailles. C'est alors aussi que Jules Janin jouait un rôle admirable de conciliation, d'apaisement et de douceur. Volontiers il nous eût dit : « Que ne m'offensiez-vous moi-même ? Ce serait plus tôt pardonné ! » — Je pourrais me citer comme exemple, montrer avec quelle grâce irrésistible, avec quelles nuances de tact et de bonté, avec quelle autorité persuasive Janin savait s'y prendre, en pareil cas, pour réconcilier les coupables et les blessés, et comment, après une heure passée dans son jardin, on voyait sortir, bras dessus bras dessous, des ennemis de la veille. Mais cette réminiscence trop personnelle me

distrairait du livre charmant de M. Piedagnel. J'aime mieux dire, en finissant, que ce livre aura autant de lecteurs qu'en a eu Jules Janin ; qu'en lisant ces pages émues, c'est encore lui que l'on croit lire ; et qu'enfin l'œuvre est bien digne du sujet, puisque ses mérites peuvent se résumer en peu de mots : interprète d'un sentiment vrai, écrit d'un excellent style, ce volume donne aux indifférents le moyen de bien connaître Jules Janin, et à ses amis l'envie de l'aimer davantage.

———

NOTES

Note A. — Chapitre sur Pétrarque. — Pétrarque reste à juger, même après l'explosion de vers et de prose que nous a value le Centenaire. Nous essaierons peut-être, à ce sujet, une étude d'après de nouveaux documents que le hasard a mis entre nos mains.

Note B. — *Poëme de Rome*, par M. le comte Lafond. — Le comte Lafond s'est vengé en homme d'esprit et en poëte. Il a répondu à mes taquineries par des vers charmants, que je ne me crois pas le droit de publier. — Mais ces vers mêmes, pourrais-je répliquer à mon tour, révèlent un talent exquis, fin, délicat, aimable, plutôt qu'un génie épique.

Note C. — *Mémoires de Malouet.* — Au moment où nous écrivions cette dernière page sur les *Mémoires* de Malouet, nous ne connaissions pas encore le foudroyant rapport de M. Perrot. Après de pareils documents, la conclusion est facile : en 1870 et 1871, les Royalistes ont fait, pour la défense du pays, tout ce que firent, si l'on en croit leurs tristes héritiers, les Républicains de 1792, et les Républicains ont fait, pour assurer le triomphe de l'ennemi, tout ce que firent, d'après leurs odieux détracteurs, les Royalistes de l'émigration et de l'armée de Condé.

Note D. — *Royalistes et Républicains.* — Je me souviens, entre autres, d'une caricature, qui n'était probablement pas l'œuvre de l'extrême droite : M. de Martignac passait, à tort ou à raison, pour être le protecteur d'une cantatrice du théâtre Italien, nommée mademoiselle Amigo, très-belle et très-médiocre. Un *loustic* du libéralisme intransigeant avait représenté le ministre disant au groupe des chefs du centre gauche, habillés en espagnols de mardi gras : — *Ami ou ennemi?* — *Amigo, Amigo*, répondaient-ils.

Note E. — *Le Mot de l'énigme.* — En constatant, d'après le catalogue de la librairie Didier, le chiffre invraisemblable d'éditions auquel parviennent, en quelques mois, les romans de madame Craven, en comparant ce chiffre à celui des éditions de *Fanny*, de *la Femme de feu* et de *Mademoiselle Giraud, ma femme*, je revenais, comme toujours, à cette conclusion : Le juste milieu n'existe pas, ou n'existe plus dans la littérature romanesque. Les conteurs qui se bornent « à intéresser honnêtement les honnêtes gens, » sans subordonner leurs récits à un parti pris de dévotion ou de lubricité, n'ont plus de clientèle ; désormais, pour réussir, le roman doit être mystique ou érotique.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

Boulogne (Seine). — Imprimerie Jules Boyer